

HISTOIRE & CIVILISATIONS

N° 25
FÉVRIER 2017

LE SEXE À ROME

LES GOÛTS ET LES TABOUS

LE CAPITAINE COOK

À LA RECHERCHE DE LA MYTHIQUE AUSTRALIE

LA PESTE

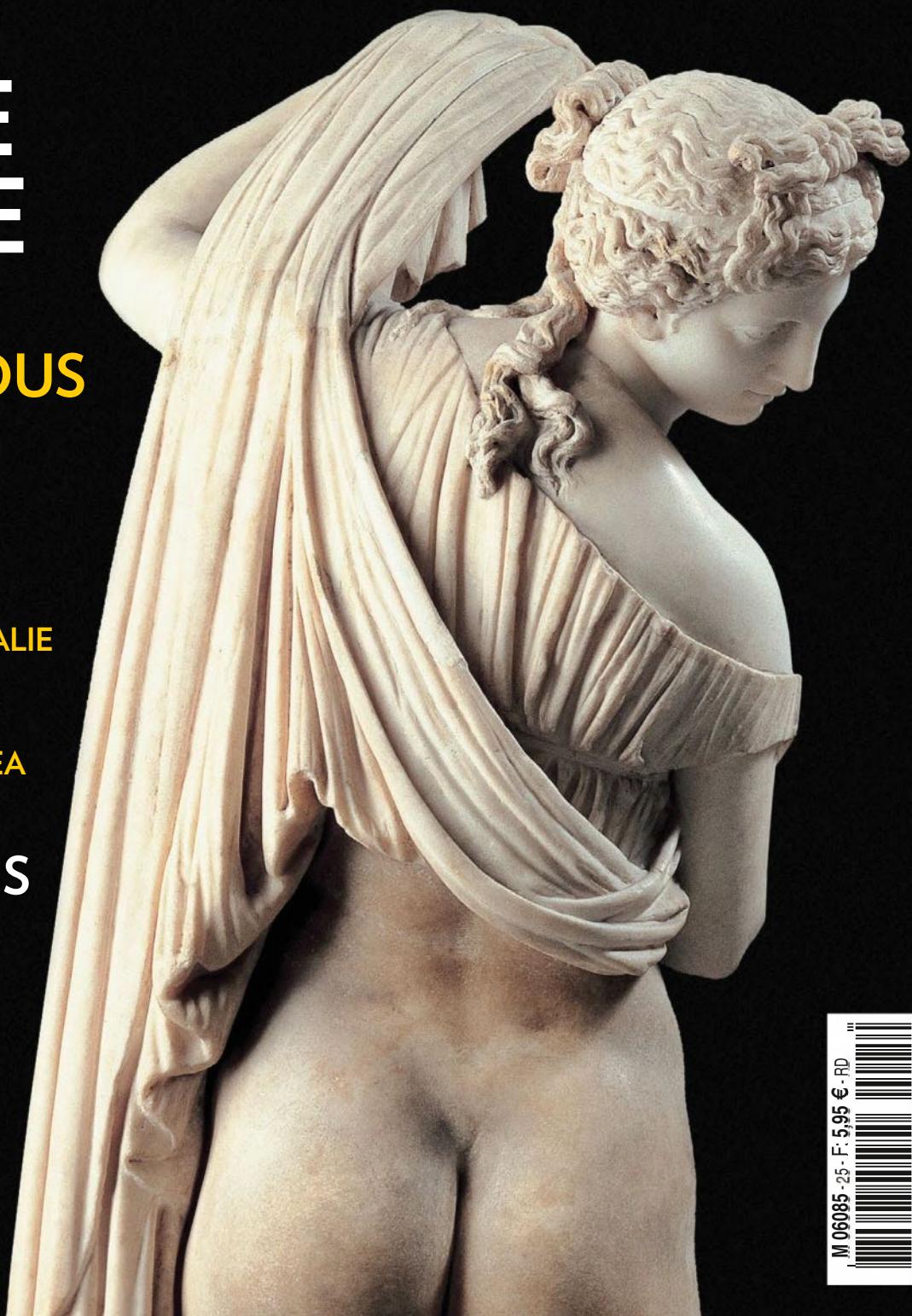
LE FLÉAU QUI RAVAGEA L'OCCIDENT

GILLES DE RAIS

UN SERIAL KILLER AU MOYEN ÂGE

SYRIE

LA PREMIÈRE BIBLIOTHÈQUE DE L'HISTOIRE



M 06085 - 25 - F: 5,95 € - RD


CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

HISTOIRE
et CIVILISATIONS

Le Monde

NATIONAL
GEOGRAPHIC

HORS SÉRIE

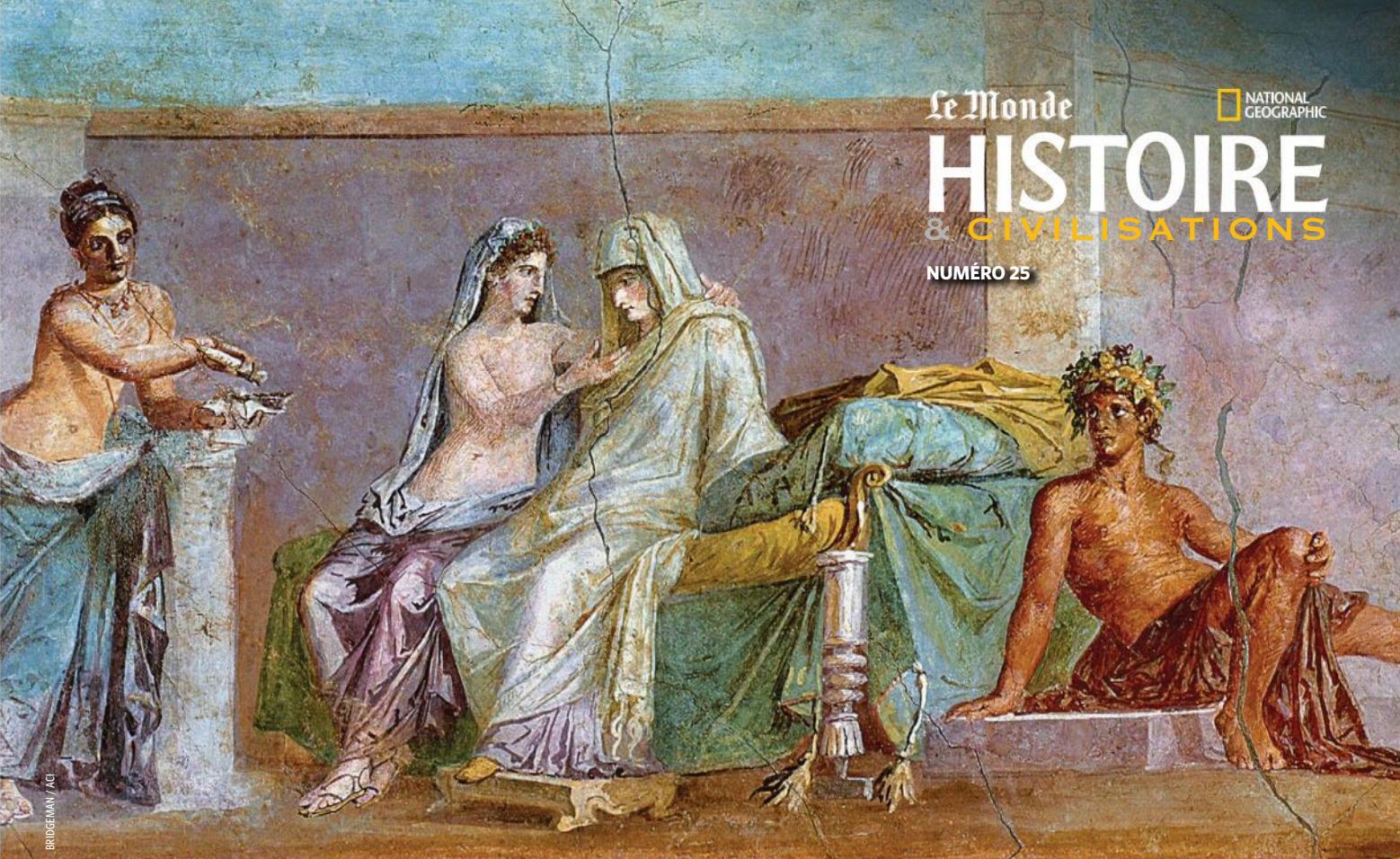
HISTOIRE & CIVILISATIONS

L'EXPANSION DE L'ISLAM

DES ORIGINES
À LA CHUTE DE CONSTANTINOPLE



Comment l'islam, né du prêche de Mahomet à partir de 610, s'est-il répandu en quelques siècles de l'Espagne à l'Inde, donnant naissance à une véritable civilisation ? Ce nouveau hors-série d'Histoire & Civilisations revient sur les origines de la nouvelle foi qui surgit au début du VII^e siècle entre Médine et La Mecque, avant d'analyser les raisons de l'expansion fulgurante du monde musulman de l'Orient à l'Occident. Le découpage à la fois chronologique et géographique permet de couvrir toutes les régions et toutes les étapes de cette riche histoire, jusqu'à la prise de Constantinople par les Ottomans en 1453. Plusieurs focus permettent d'explorer en détail des lieux emblématiques et des concepts essentiels de l'islam.



BRIDGEMAN / ACI

Le dossier

36 Le sexe à Rome



FOGLIA / SCALA, FLORENCE

- **Goûts et tabous.** La vie sexuelle des Romains mérite-t-elle sa réputation sulfureuse ? Réponse via un petit détour par les alcôves des matrones et des prostituées. **PAR VIRGINIE GIROD**
- **Dans l'intimité d'une famille.** A Rome, la *familia* désigne tout ceux qui vivent sous le toit du *pater familias*, le chef de famille qui régente jusqu'aux liaisons de ses esclaves... **PAR VIRGINIE GIROD**

Les grands articles

22 Le capitaine Cook

En 1769, le navigateur britannique embarque pour le lointain Pacifique. Sa mission : découvrir la mythique *Terra australis*. **PAR JOSÉ MARÍA LANCHO**

58 Ebla, première bibliothèque de l'histoire

La découverte de 15 000 tablettes cunéiformes dans cette cité antique a révolutionné les connaissances sur la Syrie. **PAR BERTRAND LAFONT**

68 La peste, fléau de l'Occident

La réapparition brutale de cette maladie en Europe, en 1348, contraint médecins et autorités à trouver d'urgence des remèdes. **PAR DIDIER LETT**

82 La Crète, l'île qui domina les mers

Au II^e millénaire av. J.-C., la civilisation minoenne exporta son mode de vie au-delà de la mer Égée grâce au commerce. **PAR AURÉLIE DAMET**

Les rubriques

6 L'ACTUALITÉ

10 LE PERSONNAGE

Gilles de Rais

Cet ancien compagnon d'armes de Jeanne d'Arc, alchimiste à ses heures, fut aussi le premier *serial killer* connu de l'histoire.

14 L'ÉVÉNEMENT

Néron et le Nil

En 61 apr. J.-C., un détachement de soldats téméraires part découvrir les sources du Nil en remontant le cours du fleuve.

18 LA VIE QUOTIDIENNE

Naissance de la Bourse

Au XIII^e siècle, dans la riche cité flamande de Bruges, une famille d'aubergistes a l'idée d'accueillir les marchands sous son toit...

92 LES LIVRES ET EXPOSITIONS

► **CLOCHEtte DES PESTIFÉRÉS** lors de l'épidémie de peste de Londres, en 1665.



HERITAGE / SCALA, FLORENCE



PHOTOGRAPHIE DE COUVERTURE :
VÉNUS CALLIPYGE. SCULPTURE ROMAINE
D'APRÈS UN ORIGINAL GREC. 1^{ER} SIÈCLE APR. J.-C.
MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE NATIONAL, NAPLES.
© ELECTA / LEMAGE

Information à l'attention de nos abonnés en prélèvement automatique

Dans le cadre de
la réglementation SEPA
(Single Euro Payment Area,
espace unique de paiement
en euros), vous pouvez accéder
aux caractéristiques
des prélèvements en
contactant notre service clients
par téléphone au 01 48 88 51 04
ou par mail : serviceclients.mp@vmmagazines.com

COMITÉ SCIENTIFIQUE

MÉSOPOTAMIE

FRANCIS JOANNÈS

Professeur d'histoire ancienne
à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, où il enseigne
l'histoire mésopotamienne,
les rapports entre la Bible et
la Mésopotamie, et les langues
anciennes du Proche-Orient.



ÉGYPTE

PASCAL VERNUS

Égyptologue, agrégé de
lettres classiques, docteur
d'État. Directeur d'études
en linguistique égyptienne
et en philologie à l'École
pratique des hautes études
(EPHE) de Paris.



Le Monde HISTOIRE & CIVILISATIONS

REVUE MENSUELLE
80, boulevard Auguste-Blanqui, 75013 Paris

Directeur de la publication : MICHEL SFEIR

RÉDACTION :

Direction de la rédaction : JEAN-PIERRE DENIS

Rédaction en chef : JEAN-MARC BASTIÈRE

Secrétariat de rédaction : ÉMILIE FORMOSO

Direction artistique : BRUNO HOUDOU

Réalisation : DENFERT CONSULTANTS

Révision : LAURENT COURCOUL

Ont collaboré à ce numéro : S. BRIET, J.-J. BRÉGEON, A. DAMET, F. DE LA FUENTE, V. GIROD, B. LAFONT, J. M. LANCHO, D. LETT, J. PISA SÁNCHEZ, J. THIÉRY-ASTRUC

Traduction : V. CAPIEU, A. COURAU, I. LANGLOIS-LEFEBVRE, A. LOPEZ, N. LHERMILLIER

Coordination éditoriale *Le Monde* : MICHEL LEFEBVRE

ADMINISTRATION-PROMOTION-ABONNEMENTS :

Direction administrative et financière : ELZBIETA CAPIAUX

Assistante : ODILE TESSIER

Contrôle de gestion : BLANDINE CANVA

Fabrication : ÉRIC CARLE (directeur industriel), NATHALIE COMMUNEAU (directrice de la fabrication), SYLVINA LE FLOC'H (chef de fabrication)

Numérisation : SÉBASTIEN LAURENT, HUBERT JOURDIN, SADASEEVEN RUNGIAH

Commercial : VINCENT VIALA (directeur), FLORENCE MARIN, LAËTITIA SO, GALATÉA PEDROCHE, VÉRONIQUE VIDAL

Publicité : ORNELLA BLANC-MONALDI (01 48 88 46 48), DAVID OGER (01 48 88 46 03).

Service relation abonnés : 8, rue Jean-Antoine-de-Baïf, 75212 Paris Cedex 13

De France : 01 48 88 51 04. Fax : 01 48 88 45 33.

De l'étranger : (33) 1 48 88 51 04. Fax : (33) 1 48 88 45 33.

E-mail : serviceclients.mp@vmmagazines.com

■ Belgique : Edigroup Belgique. Diffusion Bastion Tower, place du Champ-de-Mars 5, 1050 Bruxelles. Tél. : 070 233 304.

Fax : 070 233 414. E-mail : abobelgique@edigroup.org

■ Suisse : diffusion Edigroup SA, Case postale 393, 1225 Chêne-Bourg. Tél. : 022 860 84 01. Fax : 022 348 44 82.

E-mail : abonne@edigroup.ch

Diffusion : CHRISTOPHE CHANTREL (responsable ventes France et international), CAROLE MERCERON (chef de produit) Réassorts : 0 805 05 01 47

Promotion et communication : BRIGITTE BILLIARD, ANNE LAURE SIMONIAN (relations presse, 01 48 88 46 02), CHRISTIANE MONTILLET

Imprimerie : AUBIN IMPRIMEUR, 86240 LIGUGÉ

Dépôt légal : à parution. ISSN : 2417-8764

Commission paritaire : 0920K91790

SITE INTERNET : www.histoire-et-civilisations.com

COURRIER DES LECTEURS : ÉMILIE FORMOSO

Histoire & Civilisations : 80, bd. Auguste-Blanqui, 75013 Paris

E-mail : courrier-histoire@mp.com.fr

Histoire & Civilisations est publié sous licence de RBA REVISTAS, S.L. Il contient des matériaux dont les droits d'exploitation appartiennent à RBA Revistas, S.L. Toute reproduction, totale ou partielle, sans l'autorisation de la Direction est interdite.

NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY

Inspirer le désir
de protéger la planète

NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY
est enregistrée à Washington D.C.,
comme organisation scientifique et éducative
à but non lucratif dont la vocation est
« d'augmenter et de diffuser
les connaissances géographiques ».
Depuis 1888, la Society a soutenu plus de
9 000 expéditions et projets de recherche.

GARY E. KNELL President and CEO

BOARD OF TRUSTEES

JEAN N. CASE Chairman,
TRACY R. WOLSTENCROFT Vice Chairman,
WANDA M. AUSTIN, BRENDAN P. BECHTEL,
MICHAEL R. BONSIGNORE, ALEXANDRA
GROSVENOR ELLER, WILLIAM R. HARVEY,
GARY E. KNELL, JANE LUBCHENCO, MARC
C. MOORE, GEORGE MUÑOZ, NANCY E.
PFUND, PETER H. RAVEN, EDWARD P. ROSKI,
JR., FREDERICK J. RYAN, JR., TED WAITT,
ANTHONY A. WILLIAMS

RESEARCH AND EXPLORATION COMMITTEE

PETER H. RAVEN Chairman
PAUL A. BAKER, KAMALJIT S. BAWA,
COLIN A. CHAPMAN, JANET FRANKLIN,
CAROL P. HARDEN, KIRK JOHNSON,
JONATHAN B. LOSOS, JOHN O'LOUGHLIN,
STEVE PALUMBI, NAOMI E. PIERCE,
JEREMY A. SABLOFF, MONICA L. SMITH,
THOMAS B. SMITH, CHRISTOPHER P.
THORNTON, WIRT H. WILLS

NATIONAL GEOGRAPHIC PARTNERS
DECLAN MOORE CEO

SENIOR MANAGEMENT

SUSAN GOLDBERG Editorial Director,
CLAUDIA MALLEY Chief Marketing and Brand
Officer, MARCELA MARTIN Chief Financial
Officer, COURTEMENY MONROE Global Networks
CEO, LAURA NICHOLS Chief Communications
Officer, WARD PLATT Chief Operating Officer,
JEFF SCHNEIDER Legal and Business Affairs,
JONATHAN YOUNG Chief Technology Officer

BOARD OF DIRECTORS

GARY E. KNELL Chairman
JEAN A. CASE, RANDY FREER,
KEVIN J. MARONI, JAMES MURDOCH,
LACHLAN MURDOCH, PETER RICE,
FREDERICK J. RYAN, JR.

INTERNATIONAL PUBLISHING

YULIA PETROSSIAN BOYLE Senior Vice
President, ROSS GOLDBERG Vice President
of Strategic Development, ARIEL DEIACO-LOHR,
KELLY HOOVER, DIANA JAKSIC,
JENNIFER JONES, JENNIFER LIU,
LEIGH MITNICK, ROSANNA STELLA

Histoire & Civilisations est édité par
MALESHERBES PUBLICATIONS

S.A. au capital de 868 050 euros

ACTIONNAIRE PRINCIPAL : SEM

PRÉSIDENT-DIRECTEUR GÉNÉRAL : Michel Sfeir

ASSISTANTE : Odile Tessier

GROUPE LE MONDE

PRÉSIDENT DU DÉCROIRE : Louis Dreyfus

MEMBRE DU DÉCROIRE : Jérôme Fenoglio

GRÈCE

SOPHIE BOUFFIER

Professeure d'histoire grecque
à l'université d'Aix-Marseille,
spécialiste de l'expansion
grecque en Méditerranée
entre le VIII^e et le II^e s. av. J.-C.,
notamment en Italie et
en Gaule méridionale.



MOYEN ÂGE

DIDIER LETT

Médiéviste, professeur
à l'université de Paris Diderot-
Paris 7. Il est spécialiste
de la fin du Moyen Âge,
de l'histoire de l'enfance,
de la famille, de la parenté
et du genre.



ÉPOQUE MODERNE-CONTEMPORAINE

DOMINIQUE KALIFA

Professeur d'histoire
contemporaine à Paris 1 où
il dirige le Centre d'histoire
du XX^e siècle. Également
professeur à Sciences-Po,
il est spécialiste de l'histoire
du crime et des transgressions.





OLIVIER ROLLER

JEAN-MARC BASTIÈRE
Rédacteur en chef

Les Romains ont-ils magnifié l'amour

et la sexualité ? Quand on lit Ovide et son *Art d'aimer*, on a presque l'impression, malgré les 2 000 ans qui nous séparent de lui, de fréquenter un monde familier. C'est en poète subtil qu'il nous fait pénétrer dans **les arcanes de la séduction de la bonne société romaine**. Dans cette célébration des jeux du plaisir et du désir, il va jusqu'à décrire avec une précision troublante l'orgasme féminin. Illusion d'optique, en réalité. Comme le montre ce dossier, il faut nous dessaisir de notre vision de la sexualité tout comme de nos fantasmes orgiaques sur cette civilisation pour comprendre comment pensaient et fonctionnaient réellement les Romains.

Leur société fut puritaire, pleine de tabous. On ne faisait l'amour que la nuit de crainte de souiller le soleil. Dans *Le Sexe et l'Effroi* (1994), l'écrivain Pascal Quignard a bien montré combien, dans le monde de Vénus, la « mélancolie effrayée » l'emportait sur l'érotisme joyeux.

Le citoyen, pour être un homme au sens social, devait être celui qui pénétrait, quel que soit le sexe du partenaire dit passif. Quant aux femmes, elles étaient forcément des partenaires pénétrées-soumises. L'idéal qui leur est proposé est celui de l'honnête et chaste matrone. Le sexe récréatif, les hommes allaient le trouver du côté des prostituées.

Il y eut bien durant le Haut-Empire un temps durant lequel, parmi les plus riches, souffla un relatif vent de liberté. Mais il fut bref, et Ovide mourut en exil.



VUE AÉRIENNE du krak des Chevaliers, en Syrie, l'un des sites classés sur la liste du patrimoine en danger établie par l'Unesco.

DR / SERVICE DE PRESSE

CONFÉRENCE

Le patrimoine reprend espoir

Face aux destructions de sites classés qui se multiplient du Mali à l'Afghanistan, la France s'est engagée en décembre 2016 dans la création d'un fonds mondial de soutien.

La cité antique de Palmyre, le krak des Chevaliers en Syrie, la vallée de Bamiyan en Afghanistan, les vieilles villes de Chibam et de Sanaa au Yémen... En 2016, 55 sites sont classés officiellement par l'Unesco sur une liste du patrimoine en péril. À la suite des destructions commises en Irak, au Mali, en Syrie ou en Afghanistan, il y a urgence.

Début décembre, une quarantaine de pays et d'institutions privées se sont réunis à Abu Dhabi pour une conférence internationale

organisée par les Émirats arabes unis. Ils se sont engagés à créer un fonds mondial de soutien à la sauvegarde du patrimoine culturel en péril, ainsi qu'un réseau international de refuges pour le protéger, une initiative portée par les Émirats arabes unis, la France et l'Unesco. Ces engagements sont stipulés dans la « déclaration d'Abu Dhabi », adoptée par consensus. Ils pourraient débloquer pour cela la somme de 100 millions de dollars, la France contribuant à hauteur de 30 millions. Ce fonds devrait permettre de

financer des opérations de prévention et d'urgence, de lutter contre le trafic d'œuvres d'art et de restaurer des objets endommagés. Des zones refuges seront créées pour mettre à l'abri des biens culturels menacés par la guerre ou le terrorisme, mais ils ne seront déplacés dans un pays voisin ou plus lointain qu'à la demande des gouvernements concernés.

C'est dans cet esprit et pour sensibiliser le public à la notion de patrimoine en danger que le directeur du Louvre, Jean-Luc Martinez, a eu l'idée d'une exposition

gratuite au Grand Palais en décembre et janvier. Elle proposait une immersion dans quatre grands sites détruits ou pillés : l'un en Irak (l'ancienne capitale du roi Sargon à Khorsabad) et les trois autres en Syrie (la mosquée des Omeyyades à Damas, le krak des Chevaliers, ancien château fort des croisés, et Palmyre). Grâce aux prises de vue effectuées par des drones et aux reconstitutions numériques, le public a pu découvrir de manière inédite « quatre lieux fondateurs de notre humanité », selon Jean-Luc Martinez. ■

Les bateaux de Sésostris III

S'il ne reste rien de la barque royale qu'elle contenait, la fosse funéraire qui vient d'être découverte à Abydos, près de la tombe du pharaon, a livré 120 rares graffitis de bateaux.

Sésostris III, pharaon dont le règne autour de 1850 av. J.-C. marque l'apogée du Moyen Empire, a eu les honneurs d'une grande exposition à Lille en 2015. Depuis, de nouvelles découvertes permettent d'en savoir un peu plus sur ce souverain resté mystérieux, bien qu'il ait conquis la Nubie et fait de l'Égypte un État puissant.

Il fut le premier pharaon à se faire construire, outre une pyramide, une tombe souterraine à Abydos, au centre du pays. À une soixantaine de mètres de cette tombe, un archéologue britannique avait découvert, au début du xx^e siècle, un autre édifice enterré, décoré de quelques graffitis de bateaux. Les fouilles n'avaient pu être poursuivies. Elles ont repris en



JOSEF WEGNER, PENN MUSEUM / SERVICE DE PRESSE

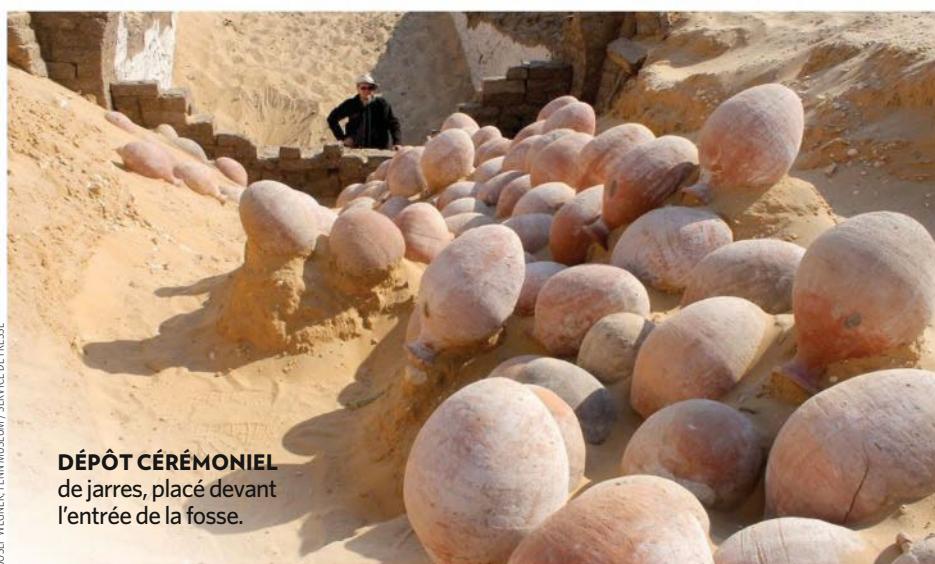
2014, menées par l'Américain Josef Wegner, de l'université de Pennsylvanie, qui a publié les résultats fin 2016. Son équipe a dégagé une grande fosse maçonnée et voûtée, qui ne servait pas de tombe. À l'entrée, des dizaines de grandes jarres renversées mais intactes

ont été retrouvées. Et, sur les murs, sont apparus pas moins de 120 graffitis de bateaux, simples ou élaborés, sans doute « le plus grand ensemble de dessins de bateaux de l'ancienne Égypte », selon les archéologues. Ils imaginent que ce sont peut-être les ouvriers

▲ INTÉRIEUR de la fosse funéraire où était déposé le bateau, avec le contour de la cavité de la coque et des restes de bois.

œuvrant sur le chantier qui les ont réalisés, mais ils ignorent dans quel but. Certains croquis en recouvrent d'autres, et tous ne semblent pas dater de la même époque.

Surtout, cette grande salle a été creusée pour accueillir un bateau de 20 mètres de long. Selon Josef Wegner, ce vaisseau pourrait faire partie d'un groupe de bateaux funéraires royaux, associé à la tombe de Sésostris III. Il n'en reste aujourd'hui que cinq planches de bois en très mauvais état. En enterrant un bateau, objet associé au pouvoir royal, Sésostris III perpétuait en tout cas un rite funéraire déjà observé par ses prédécesseurs. ■



JOSEF WEGNER, PENN MUSEUM / SERVICE DE PRESSE

DÉPÔT CÉRÉMONIEL
de jarres, placé devant
l'entrée de la fosse.

ÂGE DU BRONZE

Aux origines de la métallurgie

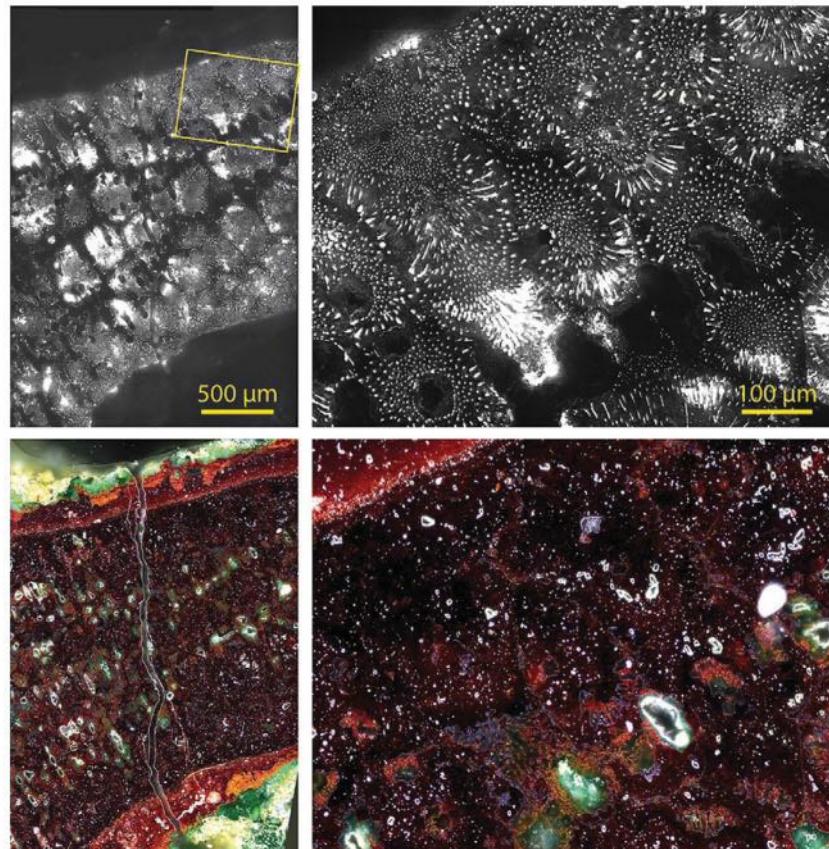
C'est un minuscule objet, de 2 centimètres de diamètre, qui fait beaucoup parler de lui : une amulette vieille de 6 000 ans éclaire les chercheurs sur les premières utilisations du métal.

C'est une petite amulette en cuivre, découverte en 1985 par une mission française au Baloutchistan dirigée par Jean-François Jarrige et actuellement exposée au musée Guimet, qui a permis de remonter le temps jusqu'aux origines de la métallurgie. Passée au crible des dernières techniques d'analyse, notamment à celui des rayons du synchrotron, elle a révélé ses secrets de fabrication : cette amulette serait le plus ancien objet connu, créé grâce à la technique de la fonte à la cire perdue voilà 6 000 ans. Ce procédé est encore utilisé de nos jours dans les fonderies d'art.

En bordure de la vallée de l'Indus, au Pakistan, le site de Mehrgarh a été occupé entre le VIII^e millénaire et 1900 av. J.-C. Il est déjà connu comme un haut lieu de l'innovation depuis le néolithique : premières traces de pratique de l'élevage, de soins dentaires, d'emplois de textiles, de perles glaçurées. On peut y ajouter une adoption très précoce du métal. Des premières analyses avaient montré que l'amulette avait été conçue en utilisant la cire d'abeille pour sculpter le modèle qui était enrobé d'argile. La cire s'écoulait quand le modèle était chauffé, le moule était ensuite rempli de métal en fusion, puis brisé pour libérer l'objet métallique. Cette technique permet de créer aujourd'hui encore la bijouterie fine, les prothèses dentaires...

► **L'AMULETTE**
fondue à la cire perdue,
découverte à Mehrgarh.

D. BAGAUT © C2RMF / SERVICE DE PRESSE

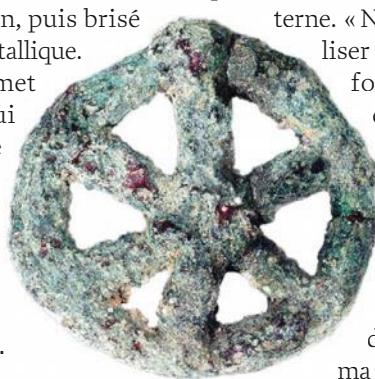


T. SEVERIN-FABIANI, M. THOURY, L. BERTRAND, B. MILLE © IPANEMA/CNRS/MCC UVSQ / SYNCHROTRON SOLEIL / C2RMF / SERVICE DE PRESSE

Mais l'état de corrosion de l'objet compliquait l'étude de l'alliage. L'analyse par imagerie de photoluminescence et par des rayons X surpuissants a permis d'en révéler la structure interne. « Nous avons pu visualiser une microstructure fossile. Les artisans choisissaient un cuivre très pur, allié lors de sa fusion à 1,1 % d'atomes d'oxygène », explique Loïc Bertrand, directeur du laboratoire Ipanema (Institut photonique

► **LES TECHNIQUES** d'imagerie scientifique les plus pointues (photoluminescence à haute dynamique spatiale, en haut, et microscopie optique, en bas) ont permis de déterminer le procédé de fabrication de l'amulette : la fonte à la cire perdue.

d'analyse non-destructive européen des matériaux anciens, CNRS-ministère de la Culture, UVSQ). Reste à comprendre pourquoi une métallurgie aussi sophistiquée était utilisée pour fabriquer un objet aussi simple. Avec cette nouvelle technique d'exploration, la petite amulette de Mehrgarh ouvre la voie à une archéologie du futur. ■



OFFRE EXCEPTIONNELLE

ABONNEZ-VOUS !

47 %
d'économie



VOYAGEZ TOUS LES MOIS AU CŒUR DE L'HISTOIRE !

2 ans (22 n°s) pour **69€** seulement, soit **10 numéros gratuits**

à compléter et à renvoyer avec votre règlement à l'ordre d'*Histoire & Civilisations* à :

HISTOIRE & CIVILISATIONS – Service abonnements – 8, rue Jean-Antoine-de-Baïf – 75212 PARIS CEDEX 13

Oui, je m'abonne à *Histoire & Civilisations*.

Je choisis :

- L'abonnement pour 2 ans (22 n°s) pour **69€** seulement au lieu de **130,90€*** soit **47 % d'économie** ou **10 numéros gratuits**. **97E03**
- L'abonnement pour 1 an (11 n°s) pour **39€** seulement au lieu de **65,45€*** soit **40 % de réduction** ou **4 numéros gratuits**. **97E04**

M. Mme

Nom/Prénom.....

Adresse

Code postal

Ville.....

Tél.

E-mail@.....

J'accepte de recevoir les offres d'*Histoire & Civilisations* oui non
des partenaires d'*Histoire & Civilisations* oui non

*Prix de vente au numéro. Offre valable jusqu'au 30/06/2017, réservée à la France métropolitaine.

Pour les offres en Belgique : www.edigroup.be et en Suisse : www.edigroup.ch

Pour connaître les offres Dom-Tom ou étranger, nous contacter au 33 1 48 88 51 04

Conformément à la loi Informatique & Liberté du 6 janvier 1978, vous bénéficiez d'un droit d'accès et de rectification des informations vous concernant en vous adressant au service des abonnements. Ces informations peuvent être exploitées par Malesherbes Publications et ses partenaires à des fins de prospection. R.C.Paris B 323 118 315

Gilles de Rais, le grand seigneur *serial killer*

Sur les terres de l'ancien compagnon d'armes de Jeanne d'Arc, les enlèvements d'enfants se multiplient. Ce héros lugubre, alchimiste à ses heures, en serait l'instigateur...

Du jeune héritier au criminel

VERS 1404

Gilles de Rais naît au château de Champ tocé, de Guy de Laval et Marie de Craon, issus de puissants lignages.

1415

Orphelin, Gilles passe sous la tutelle de son grand-père, le chef de guerre Jean de Craon.

1429

Au service du dauphin Charles, Gilles côtoie Jeanne d'Arc dans ses campagnes militaires contre les Anglais.

1435

En disgrâce auprès du roi, il regagne ses terres vendéennes. Des disparitions d'enfants sont signalées.

1440

Arrestation et procès de Gilles. Après avoir avoué ses crimes, il est exécuté à Nantes le 26 octobre.

« **B**ête d'extermination », « effroyable vampire » qui « tuait avec volupté » et « jouissait de la mort encore plus que de la douleur », selon Jules Michelet. « Le plus artiste et le plus exquis, le plus cruel et le plus scélérat des hommes », à la fois « fauve » et « esthète décadent », selon l'écrivain Joris-Karl Huysmans, qui lui attribuait « l'orgueil de valoir en crimes ce qu'un saint vaut en vertus »... Horreur absolue et fascination morbide entourent la figure de Gilles de Rais, grand seigneur vendéen exécuté à Nantes le 26 octobre 1440 pour s'être rendu coupable non seulement « de la perfide apostasie hérétique ainsi que de l'horrible évocation des démons », selon la sentence du tribunal d'Église, mais aussi de l'assassinat d'au moins 140 enfants, avec lesquels il fut convaincu d'avoir commis des « crimes contre nature ».

Lors de son supplice, le baron de Retz n'avait probablement pas plus de 35 ou 36 ans. Orphelin vers l'âge de 10 ans, il avait été élevé par son grand-père maternel, Jean de Craon, richissime seigneur et féroce

chef de guerre. Jean organisa avec lui le rapt de Catherine de Thouars, une héritière. En l'épousant alors qu'il avait environ 15 ans, Gilles accrut encore la fortune considérable que le hasard de quatre successions nobiliaires, celles des maisons de Laval, de Rais, de Craon et de Machecoul, lui avait permis d'accumuler. Ses nombreuses possessions s'étendaient en Vendée et aux confins de la Bretagne, de l'Anjou et du Poitou.

Une ascension fulgurante

On était alors dans l'une des phases les plus sombres de la guerre de Cent Ans. À la faveur d'une sanglante guerre civile entre deux partis princiers, celui des Armagnac et celui des Bourguignons, les Anglais, après leur victoire d'Azincourt en 1415, s'étaient emparés d'une bonne partie du royaume de France. Gilles les combattit dans la région du Mans, avant de se faire une place dans l'entourage rapproché du « petit roi de Bourges », le dauphin Charles. Ce dernier, déshérité par son père Charles VI au profit du roi d'Angleterre en 1420, avait dû se replier au sud de la Loire. En 1428, le connétable Arthur de Richemont perdit son influence à la cour du dauphin au profit d'un autre favori, le grand chambellan



Durant la guerre de Cent Ans, Gilles de Rais prit part à des batailles aux côtés de Jeanne d'Arc.

JEANNE D'ARC. MINIATURE. XV^È SIÈCLE. ARCHIVES NATIONALES, PARIS.



DANS LA TÊTE D'UN MONSTRE INFANTILE

LA PSYCHOLOGIE PERVERSE de Gilles de Rais a donné lieu à de nombreuses tentatives d'interprétation. La plus célèbre est celle de Georges Bataille, qui parle de « monstruosité enfantine » de type « archaïque ». Pour lui, Gilles est un enfant « à la manière des sauvages. Il l'est comme le cannibale », tel les jeunes guerriers germains du fond des âges qui, lors de leur « initiation au dieu de la souveraineté », cherchaient à « se distinguer par une férocité bestiale » et « ne connaissaient pas de règle, de limite. En leur rage extatique, ils se prenaient pour des fauves, des ours furieux, des loups. »

PORTRAIT IMAGINAIRE DE GILLES DE RAIS.
PAR ELOI FIRMIN FERON. 1835. CHATEAUX
DE VERSAILLES ET DE TRIANON, VERSAILLES.

AKG / ALBUM

Georges de La Trémoille. La même année, Gilles entra au service de ce dernier, qui était son cousin. Sous les ordres de La Trémoille, il participa, au premier plan, à une série de succès militaires mémorables, remportés par les armées du dauphin à la suite de l'intervention providentielle de Jeanne d'Arc. Du printemps à la fin de l'été 1429, de la délivrance d'Orléans assiégée par les Anglais à la vainre tentative pour reprendre Paris en passant par le voyage jusqu'à Reims pour y faire sacrer roi le dauphin, Gilles de Rais fut l'un des proches compagnons de

la Pucelle. Le 17 juillet, jour du sacre, c'est Gilles qui eut l'honneur insigne de porter la Sainte Ampoule depuis l'abbaye Saint-Rémi de Reims, où elle était conservée, jusqu'à la cathédrale. Au même moment, pour le récompenser et honorer le parti de La Trémoille, Charles accorda à Gilles le prestigieux titre de maréchal.

La disgrâce de La Trémoille, en 1433, mit un terme à la période glorieuse du baron de Retz. En 1435, après quelques opérations militaires sans grande portée, qui ne lui permirent pas de se faire valoir aux yeux de Charles VII comme

il l'aurait voulu, Gilles revint vivre sur ses terres, dans ses châteaux de Vendée et de la lisière du Poitou, avec la bande armée qui formait sa suite. Si l'on en croit certains témoignages de ses serviteurs lors de son procès, il y avait alors quelques années déjà que le sire de Rais avait commencé à perpétrer ses crimes. Mais l'enquête menée par l'évêque de Nantes, Jean de Malestroit, au cours de l'été 1440 put seulement révéler les enlèvements et les meurtres apparemment commis de façon systématique depuis son retour au pays. La rumeur l'accusait aussi de crimes contre nature



LE CHÂTEAU DE POUZAUGES.

Cette forteresse appartenait à la famille de Catherine de Thouars, épouse de Gilles de Rais, qui l'apporta en dot à son mari.

et d'utiliser « le sang, le cœur, le foie et d'autres parties » de ses victimes « pour en faire sacrifice au diable et autres maléfices ».

Invocation de démons

L'attention des autorités supérieures n'avait cependant pas été attirée en premier lieu par ces méfaits inouïs.

Ce sont les exactions commises par Gilles et ses hommes de guerre au détriment d'autre seigneurs locaux et, surtout, au préjudice des intérêts ducaux et épiscopaux, qui furent la cause de sa chute. Le sire de Rais était perpétuellement à la recherche de nouvelles ressources pour soutenir un train de vie fastueux dont les excès,

qui confinaient à la dilapidation folle, avaient d'ailleurs provoqué dès 1435 une requête au roi de la part de son frère pour que ses biens soient mis sous tutelle. Le 15 mai 1440, jour de la Pentecôte, Gilles avait commis l'erreur d'attenter à la fois à l'immunité ecclésiastique et à la majesté du duc Jean V : il avait fait intrusion dans une église pendant la messe pour malmenner un serviteur ducal auquel il voulait reprendre une seigneurie pourtant vendue. Lorsque des hommes de Jean V vinrent l'arrêter dans son château de Machecoul le 15 septembre, les investigations menées contre lui depuis quatre mois avaient ajouté à la rébellion contre le duc et à la profanation d'un bâtiment consacré de tout autres chefs d'accusation, à la suite des plaintes de nombreux parents d'enfants disparus.

Les aveux de quatre serviteurs, obtenus à la mi-octobre, furent décisifs. L'un d'eux, Eustache Blanchet,

BARBE-BLEUE

GILLES DE RAIS ne semble guère s'être intéressé à son unique épouse. Mais sa figure fut amalgamée en Bretagne à celle d'un autre tueur en série, Barbe-Bleue, qui selon la légende assassina ses six premières épouses, avant que la septième soit sauvée par ses frères.

BARBE-BLEUE. ILLUSTRATION DU CONTE DE PERRAULT. 1867.



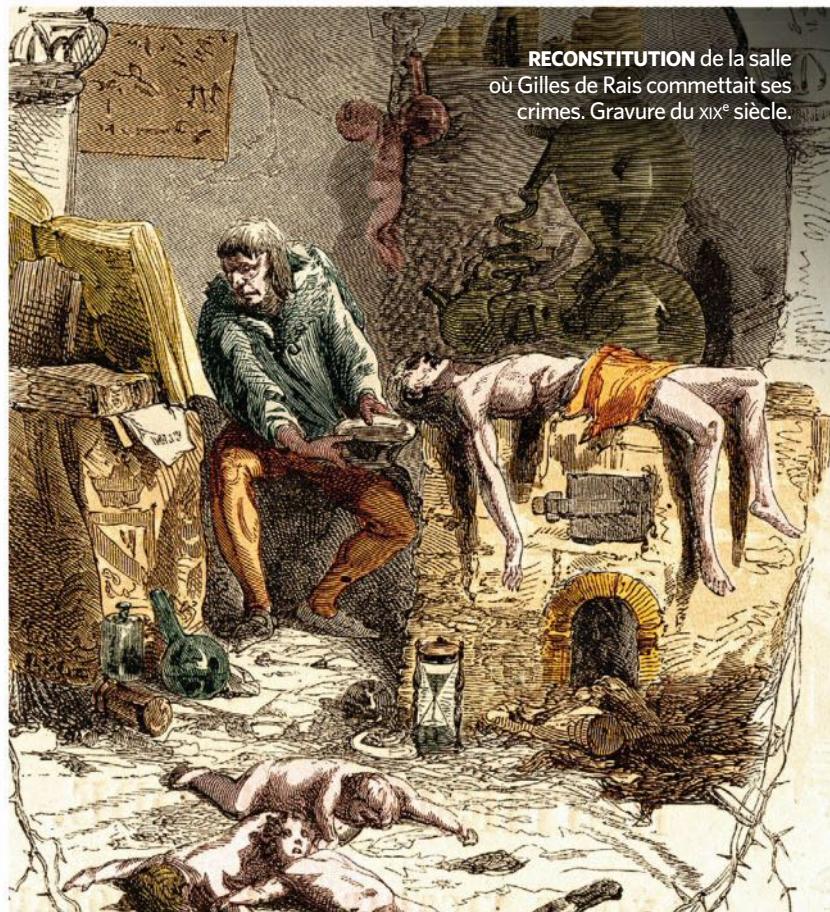
LE PASSAGE AUX AVEUX

« **IL CONFESSA** qu'il faisait les enfants morts et cruellement regardait ceux qui avaient les plus belles têtes et les plus beaux membres et s'en délectait », lit-on dans le procès-verbal des aveux de Gilles. « Souvent, quand les enfants mouraient, il s'asseyait sur leur ventre et prenait plaisir à les voir mourir et en riait avec Corillaut et Henriet ; et après il les faisait brûler et réduire leur cadavre en poudre par lesdits Corillaut et Henriet. »



SCALA, FLORENCE

EXÉCUTION DE
GILLES DE RAIS.
ESTAMPE DU
XIX^E SIÈCLE.



RECONSTITUTION de la salle où Gilles de Rais commettait ses crimes. Gravure du XIX^e siècle.

WHITE IMAGES / SCALA, FLORENCE

raconta la passion de son maître pour l'alchimie et les dépenses extravagantes consenties par Gilles pour faire venir d'Italie des « mages ». Ces derniers pratiquaient pour lui de très coûteuses et vaines expériences, censées déboucher sur la transformation des métaux en or. Francesco Prelati, alchimiste toscan passé du service des Médicis de Florence à celui du sire de Rais, confirma ces dires. Il avoua aussi avoir fréquemment procédé avec Gilles, dans l'espoir d'obtenir de l'or, à des rituels d'invocation des démons Barron, Satan, Bérial et Belzébuth, actes constitutifs de sorcellerie aux yeux de l'Église.

Des crimes insoutenables

Les deux autres serviteurs, dénommés Poitou et Henriet Griard, racontèrent comment ils enlevaient de jeunes garçons, les livraient à Gilles et faisaient disparaître leurs corps après que ce

dernier leur avait fait subir d'abominables sévices. Les descriptions livrées dans les confessions de ces hommes de main, tout comme celles de Gilles lui-même lorsqu'il passa aux aveux pour éviter la torture, sont souvent insoutenables. Le sire de Rais prenait plaisir à faire mourir ses victimes lentement, dans de grandes souffrances. Il leur faisait souvent subir des violences sexuelles tout en les égorguant ou en les démembrant, dans des flots de sang, et poursuivait parfois après leur mort, « tant que demeurait un tant soit peu de chaleur dans leurs corps ».

Le procès de Gilles de Rais est certainement le plus troublant du Moyen Âge, avec celui des templiers. Ces derniers, cependant, furent à l'évidence les victimes innocentes d'une manipulation d'État. À l'inverse, il n'y a pas de raison de croire que les accusations contre Gilles de Rais aient été montées de toutes pièces, ni les

détails épouvantables de ses crimes inventés par l'accusé et ses sbires sous la contrainte des juges. Celui que la médecine de la Belle Époque a vu comme un archétype du « dégénéré supérieur » peut apparaître aujourd'hui comme le premier *serial killer* pédophile connu dans l'histoire de l'Occident. Quant à l'opinion populaire, elle fit fusionner, en Bretagne et en Vendée, l'histoire du sire de Rais avec un vieux conte du folklore, celui de Barbe-Bleue. ■

JULIEN THÉRY-ASTRUC
HISTORIEN

Pour
en
savoir
plus

ESSAIS
Gilles de Rais
M. Cazacu, Tallandier, 2012.
Gilles de Rais
J. Heers, Tempus, 2005.
Le Procès de Gilles de Rais
G. Bataille, 10/18, 1997.



Les sources du Nil : une expédition sous Néron

En 61 apr. J.-C., un détachement de soldats romains passe la frontière sud de l'Égypte. Jusqu'où les mènera le cours du Nil, dont ils ont pour mission de trouver l'origine mythique ?

Le lieu où le Nil prend sa source et les causes de ses étranges crues saisonnières figurent parmi les grands mystères irrésolus de l'Antiquité. En dépit des efforts déployés par les pharaons, les empereurs, les érudits et les aventuriers pour élucider l'énigme de la « tête du Nil » (*caput Nili*), dont l'Égypte tirait sa fabuleuse richesse, ce secret ne fut déchiffré qu'au milieu du xix^e siècle. Le lieu d'où jaillissait ce grand fleuve africain fit l'objet de plusieurs théories formulées dans le

monde antique : on le situa dans le territoire connu par les Grecs et les Romains sous le nom d'Éthiopie (au sud de l'Égypte), on spécula sur sa possible localisation dans la région des monts Atlas (l'actuel Maroc), et l'on envisagea même l'existence d'une source souterraine.

L'expédition antique la plus proche de découvrir cette source mythique n'eut toutefois lieu que sous le règne de l'empereur Néron (54-68 apr. J.-C.). Cette mission, dont nous connaissons les détails grâce aux œuvres de

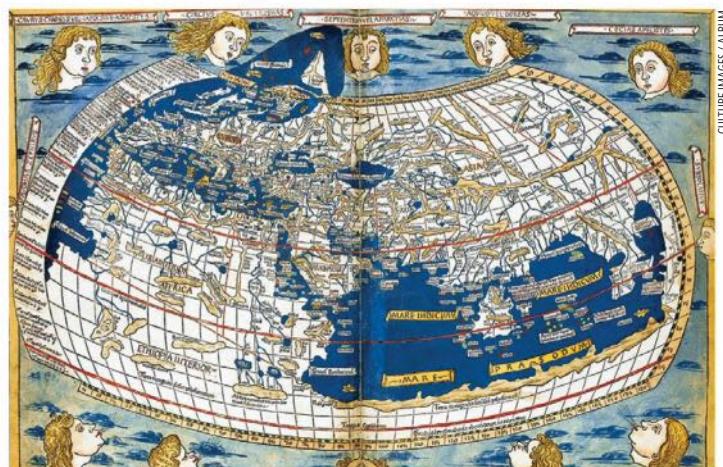
Sénèque, de Pline l'Ancien et de Dion Cassius, n'avait pas seulement pour ambition de résoudre l'énigme de la source du Nil ; elle se révéla aussi très utile pour la reconnaissance du terrain en vue d'une éventuelle expansion militaire de l'Empire romain vers le sud de l'Égypte.

L'expédition se déroula entre 61 et 63 apr. J.-C. C'est à Syène (l'actuelle Assouan) qu'embarqua son équipage, composé d'un détachement de soldats prétoriens aux ordres d'un tribunal militaire et de deux centurions



LA MOSAÏQUE BARBERINI
Datée du 1^{er} siècle av. J.-C.,
cette mosaïque romaine
dépeint des scènes
de la vie sur les rives du Nil.
Palais Barberini, Palestrina.

DEA / ALBUM



CULTURE IMAGES / ALBUM

LA VÉRITABLE ORIGINE DU FLEUVE

INSPIRÉE DES INDICATIONS de Ptolémée, le grand géographe du II^e siècle apr. J.-C., cette carte du XIV^e siècle situe la source du Nil Blanc au niveau des mystérieux monts de la Lune, « dont les lacs du Nil reçoivent l'eau des neiges ». Il fallut toutefois attendre 1862 pour que l'explorateur britannique John H. Speke la situe à hauteur du lac Victoria, après avoir effectué plusieurs voyages dans les profondeurs de la brousse africaine.

issus de la garnison romaine d'Égypte. Elle remonta le fleuve en direction de Hiera Sykaminos (l'actuelle Maharraqa), une enclave dominée par les Romains et située à 120 kilomètres environ au sud de Syène. L'expédition pénétra ainsi en Éthiopie, alors dominée par le royaume koushite de Méroé. L'équipage prit soigneusement note des distances parcourues au fil de l'itinéraire emprunté, qui le fit passer par Tama (la région où vivaient les Éthiopiens éynomites, selon Pline l'Ancien), par Primis (l'actuelle Qasr Ibrim, située à une centaine

de kilomètres au sud de Maharraqa), puis par Acina, Pitara et Tergedum.

Des hommes à tête de chien

Pline, qui eut certainement accès au rapport officiel de l'expédition, explique que la zone par laquelle la mission avait remonté le cours du Nil n'était pas habitée. Les explorateurs foulèrent des contrées dont l'aspect désolé et abandonné était probablement la conséquence de l'insécurité qui caractérisait la frontière entre l'Égypte et l'Éthiopie, ou encore de la dégradation du milieu naturel lui-même. Au fil de leur progression, les membres de l'expédition observèrent

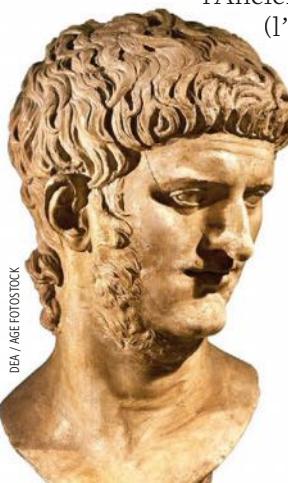
des espèces animales inconnues du monde méditerranéen, comme des perroquets et des « sphinx » (certainement des spécimens de quelque espèce de singe). Pline indique également qu'à partir de Tergedum, les explorateurs aperçurent des cynocéphales (des êtres mythologiques traditionnellement représentés avec un corps humain et une tête de chien), probablement une espèce de babouin.

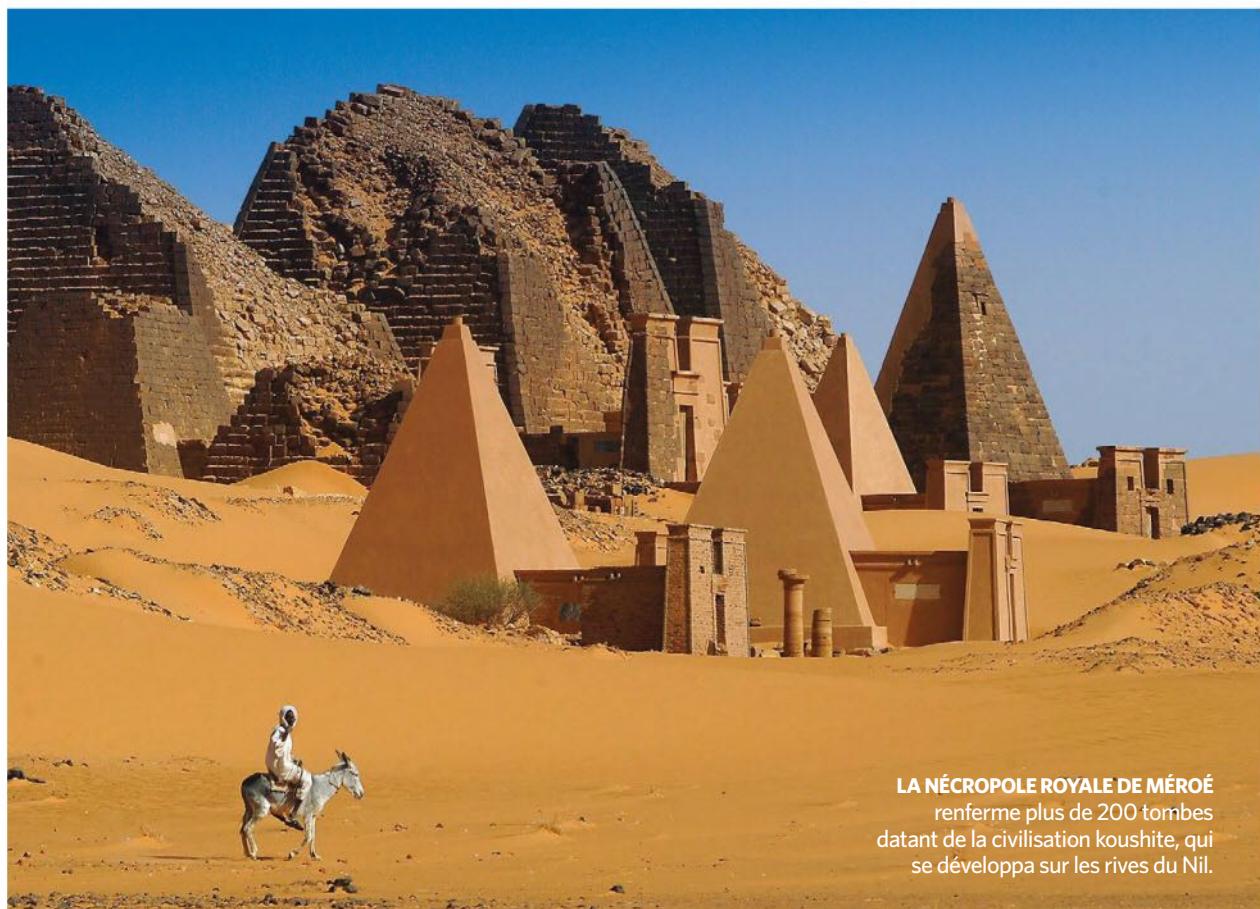
La mission se trouva non seulement confrontée aux températures élevées de la région et aux obstacles inhérents au terrain, mais aussi à des entraves naturelles propres au fleuve lui-même : le tronçon qui va de Syène à Méroé est ponctué de six cataractes, que l'équipage dut contourner en mettant pied à terre à plusieurs reprises. Au terme d'un parcours long et éprouvant, l'expédition atteignit Napata, la première terre habitée rencontrée depuis la sortie d'Égypte, selon Pline. Ce qui

Les contrées désolées que traversent les explorateurs sont peuplées d'espèces inconnues.

L'EMPEREUR NÉRON. BUSTE EN MARBRE. MUSÉES DU CAPITOLE, ROME.

DEA / AGE FOTOS/STOCK





LA NÉCROPOLE ROYALE DE MÉROÉ

renferme plus de 200 tombes datant de la civilisation koushite, qui se développa sur les rives du Nil.

ALDO PAVAN / AGE FOTOSTOK

n'était alors plus qu'un petit village avait pourtant été l'ancienne capitale du royaume de Koush. Celle-ci avait perdu son pouvoir et sa richesse à la suite de sa destruction perpétrée en 591 av. J.-C. par le pharaon Psammétique II et du transfert de la capitale plus au sud, à Meroé. Aux alentours de Napata, les explorateurs purent malgré tout admirer les pyramides, les

palais et les temples, vestiges épars de la splendeur passée de la région. Pour arriver jusque-là, l'expédition avait parcouru près de 1 000 kilomètres depuis Syène, son point de départ. Ses membres poursuivirent leur remontée du fleuve jusqu'à Meroé, la capitale du royaume de Koush. En s'approchant de la ville, ils observèrent une végétation de plus en plus luxuriante,

quelques zones boisées et même des rhinocéros et des éléphants.

Protégés par la Candace

À cette époque, la ville de Meroé ne comptait qu'un petit nombre de bâtiments. Le royaume était alors gouverné par la reine (ou « Candace ») Amanikhatašan, qui reçut les membres de l'expédition et leur accorda des sauf-conduits pour leur permettre de poursuivre leur mission en toute sécurité, avec l'aide des tribus voisines du Sud. La Candace mit également à leur disposition des guides et une escorte militaire.

Une fois reposés et ravitaillés, les explorateurs reprirent leur route. Après avoir dépassé la sixième cataracte, non loin de l'actuelle ville de Khartoum (la capitale du Soudan), ils constatèrent que le fleuve se divisait en deux grands cours d'eau. Sur

MÉROÉ, LA TERRE DES REINES

CE BRACELET appartient au trousseau funéraire de la reine Amanishakéto, une souveraine de Koush qui affronta les troupes de l'empereur Auguste. Les scènes, d'influence égyptienne, dépeignent des attitudes attribuées aux pharaons.

LA DÉESSE MOUT. I^{ER} SIÈCLE AV. J.-C. MUSÉE ÉGYPTIEN, LE CAIRE.



BPK / SCALA, FLORENCE

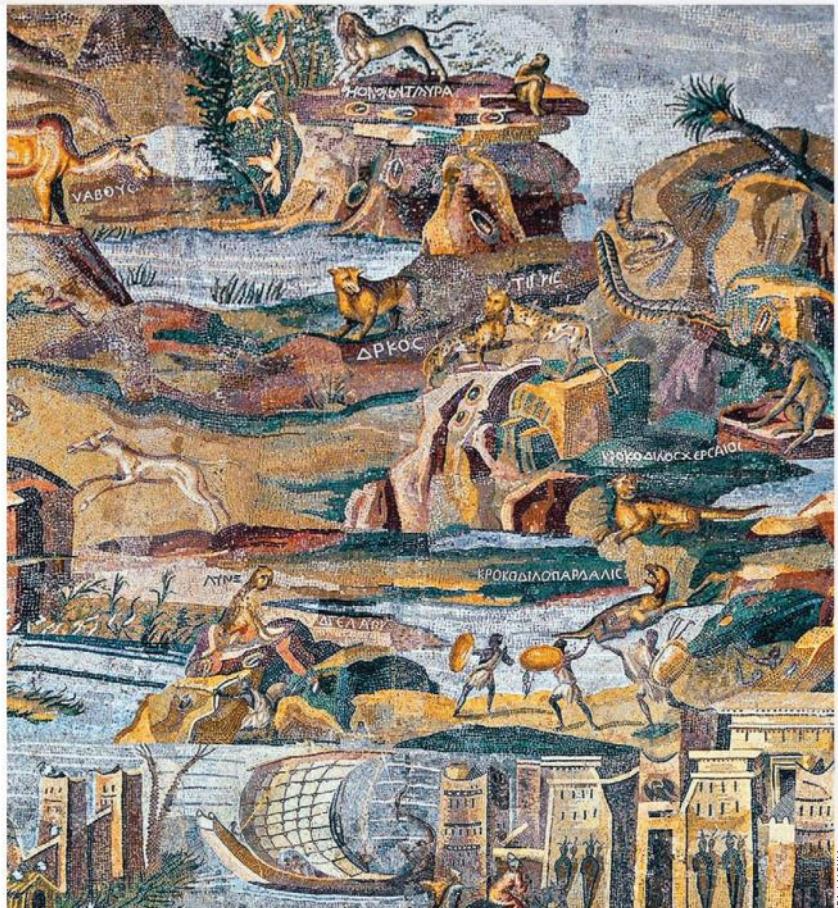
Un regard romain sur le Nil

LE TEMPLE DE PALESTRINA,

près de Rome, était décoré d'une imposante mosaïque nilotique, livrant une vision idéalisée du pays du Nil, de ses habitants et de ses espèces animales. Les scènes qui la composent constituent un témoignage exceptionnel de la fascination qu'exerçait l'Égypte sur la société romaine. Ce détail montre le cours supérieur du fleuve, avec différents animaux, comme les grands félins.

MOSAÏQUE BARBERINI (DÉTAIL).

1^{ER} SIÈCLE AV. J.-C. GALERIE NATIONALE D'ART ANTIQUE, PALAIS BARBERINI, PALESTRINA.



DEA / ALBUM

les conseils des guides koushites, ils décidèrent de suivre l'affluent occidental du fleuve (aujourd'hui connu sous le nom de Nil Blanc) plutôt que son affluent oriental (le Nil Bleu). Appelé al-Bahr al-Azraq en arabe, ce dernier prend sa source au niveau du lac Tana, situé sur les hauts plateaux d'Éthiopie et alimenté par les pluies printanières qui provoquaient la crue du fleuve.

Après plusieurs jours de navigation à contre-courant, les explorateurs observèrent que le paysage commençait à se transformer et que les contours du fleuve s'effaçaient progressivement pour se fondre en une immense zone marécageuse, où poussait une masse de végétation très compacte ; en se mêlant à la boue, celle-ci formait des lagunes et des mares qui entravaient la progression des embarcations. Selon Sénèque, les membres de l'expédition avaient

contemplé à ce niveau « deux rochers d'où tombait un énorme cours d'eau » ; preuve suffisante, aux yeux du philosophe, pour déduire que l'équipage était parvenu aux origines du Nil, qui émanait d'une source souterraine. Croyant eux aussi avoir atteint leur objectif, les membres de l'expédition prirent bientôt le chemin du retour.

La description faite par les centurions permit aux historiens de situer le lieu où parvint l'expédition dans le Sudd, une région marécageuse de l'actuel Soudan du Sud, difficile d'accès en raison de l'abondance des plantes et des racines qui y poussent. Cette région s'étend sur des milliers de kilomètres carrés et occupe pendant la saison des pluies une surface comparable à celle de l'Angleterre, ce qui peut expliquer son caractère infranchissable dans l'Antiquité. Ses caractéristiques géographiques y freinèrent ainsi la progression de

l'expédition. Si cette zone marécageuse ne correspond pas au véritable *caput Nili*, l'expédition menée sous Néron fut incontestablement la mission antique qui s'approcha le plus du lac Victoria, découvert par les Européens en 1862 et actuellement considéré comme la source du Nil. Les explorateurs se seraient donc arrêtés à un millier de kilomètres de leur objectif, une prouesse qui n'a rien de négligeable compte tenu des 6 500 kilomètres de longueur du fleuve et des moyens de transport rudimentaires dont disposait l'expédition antique. ■

JORGE PISA SÁNCHEZ
HISTORIEN

Pour en savoir plus | **ESSAI**
L'Afrique des explorateurs. Vers les sources du Nil
A. Hugon, Gallimard, 1991.

**FIND
MORE
FREE
MAGAZINES**

FREEMAGS.CC



BANQUIERS du XIV^e siècle
sur une miniature
d'époque. Bibliothèque du
Séminaire patriarchal, Venise.

La Bourse naît dans une auberge flamande

Au XIII^e siècle, dans la riche cité marchande de Bruges, une famille d'aubergistes avisés a l'idée de proposer la liste quotidienne des prix des biens négociées dans la cité. La Bourse est née...

Les nouvelles de l'économie relayées par les médias seraient incomplètes sans l'actualité de la Bourse, dont les fluctuations font battre la vie économique. Cette institution, qui détermine la vie politique comme notre quotidien par ses oscillations, vit le jour au milieu du Moyen Âge il y a 700 ans, dans une ville flamande. Ce sont les marchands, dont l'activité prépara la société à l'avènement du capitalisme, qui furent à l'origine des premières Bourses.

Celles-ci firent leur apparition entre le XI^e et le XIII^e siècle, alors que l'Europe traversait une révolution commerciale favorisée par la fin des invasions sarrasines, vikings, magyares, qui s'étaient succédé depuis le VII^e siècle. L'économie se mit à fleurir et les villes à se développer. Le travail dans les centres urbains, en particulier dans les quartiers où se concentraient les artisans et les commerçants, remplit une fonction fondamentale dans ces transformations. Grâce à leurs innovations commerciales, les villes de Flandres,

situées sur le territoire de la Belgique et des Pays-Bas actuels, jouèrent un rôle de premier plan dans l'apparition de la Bourse.

L'activité commerciale européenne se concentrat dans deux régions : la Méditerranée, d'une part, et les côtes de la mer du Nord et de la mer Baltique, d'autre part. La fortune sourit alors aux Pays-Bas, qui devinrent le point de contact entre ces deux régions reliées par des routes terrestres et maritimes qui confluait à hauteur de ce pays.



ORONoz / ALBUM

Malgré la fin des invasions, les commerçants pouvaient difficilement se déplacer d'un point à l'autre de l'Europe. Il leur fallait surmonter de nombreux obstacles avant d'arriver à la ville où ils souhaitaient acheter ou vendre des marchandises. Sur les routes terrestres, les moyens de transport étaient insuffisants et les bandits guettaient ; en mer, les risques étaient décuplés, puisque la menace des pirates (véritables professionnels du vol en haute mer) venait s'ajouter au spectre du naufrage. C'est de cette conjoncture que naquirent les foires, où les marchands pouvaient se

BRUGES, MAGASIN DE L'EUROPE

DU FAIT DE SA SITUATION

GÉOGRAPHIQUE, Bruges voyait affluer des marchands et des biens venus de la Méditerranée et de la Baltique. Sur la Méditerranée circulaient des produits de grande valeur, comme les épices, la soie et l'alun d'Orient, l'or africain, toutes sortes de draps, du cuir, du sel, du vin et de l'huile ; sur la Baltique circulaient des bois, des salaisons, des fourrures, des minerais, du bétail, des céréales et de l'ambre.



ALAMY / ACI

procurer des échantillons des produits qu'ils souhaitaient acquérir. Ils se voyaient ainsi offrir la possibilité d'acheter sur commande, ce qui leur évitait de s'exposer aux dangers et réduisait les coûts en supprimant la nécessité de se déplacer jusqu'à la ville où les biens étaient produits.

Un emplacement idéal

Les foires se développèrent et se transformèrent peu à peu en des lieux de rendez-vous du monde des affaires. On vit bientôt apparaître les prêts, les assurances de livraison des marchandises et les lettres de change, qui permettaient à des

villages distants de commerçer entre eux. Les nombreux marchands qui se rendaient jusqu'aux villes néerlandaises pour conclure des transactions avaient besoin de se loger. C'est précisément de ce besoin qu'allait naître les premières Bourses. Face au succès croissant rencontré par les foires dans des villes comme Bruges, les hommes d'affaires se spécialisèrent dans l'accueil des marchands, sans toutefois s'y limiter : ils facilitèrent également les opérations financières et mirent leurs entrepôts à la disposition de leurs clients, qu'ils allaient jusqu'à représenter si la situation l'exigeait.

Les Van der Buerse étaient l'une des familles les plus réputées en la matière. Située à proximité de la Grand-Place de Bruges, leur auberge Ter Buerse était déjà en activité en 1285, comme l'attestent des registres de logement. Par chance, les cambistes (qui exerçaient un travail

Par temps de pluie,
les cambistes se réfugient
chez les Van der Buerse.

PIÈCE DE MONNAIE FRAPPÉE PAR PHILIPPE II DE BOURGOGNE,
SEIGNEUR DE BRUGES.



AKG / ALBUM



GRAND-PLACE d'Anvers, ville où s'installa la première Bourse au sens moderne du terme. À l'arrière-plan se trouvent les anciens sièges des corporations.

HIROSHI HIGUCHI / AGE FOTOSOCK

auxiliaire essentiel aux marchands) vinrent s'installer juste en face de leur établissement. Leurs opérations, qui se résumaient principalement à l'échange de pièces et au commerce des métaux précieux, se faisaient sur une table installée à l'air libre. Il leur arrivait par ailleurs d'accepter des dépôts qu'ils réinvestissaient en prêts, exerçant ainsi une activité

qui les appartenait aux banquiers. Lorsqu'il pleuvait, ils se réfugiaient dans l'auberge des Van der Buerse. Les mendiants et les vagabonds étaient tenus de rester à l'écart pendant la durée des échanges pour ne pas entraver le travail des cambistes, qui s'effectuait pourtant sur une place publique ; il convenait de ménager leur concentration et leur tranquillité, puisqu'ils

fixaient le prix des marchandises et pesaient donc énormément sur leur fluctuation.

Rendez-vous cosmopolite

Les hommes d'affaires avaient tant besoin d'informations à jour et de sources directes sur les cours des monnaies et des métaux précieux qu'il devint bientôt nécessaire de mettre au point un outil fiable de diffusion des prix. Malgré l'existence, avérée en 1340, du manuel du marchand italien Pegolotti, compilant des prix et des taux de change de Bruges, d'Italie et de Londres, il fallait imaginer une méthode de diffusion des prix plus fréquemment mise à jour et portant sur une plus vaste gamme de produits. C'est ce que finirent par exiger les commerçants qui s'attardaient chaque jour sur la place où les Van der Buerse tenaient leur établissement.

NAISSANCE DES ACTIONS

EN 1585, les Espagnols prirent Anvers aux rebelles flamands. Les hommes d'affaires décidèrent alors d'établir leur centre boursier à Amsterdam, où la Compagnie des Indes orientales émit en 1602 des titres qui en firent la première société anonyme de l'histoire.

EMBLÈME DE LA COMPAGNIE NÉERLANDAISE DES INDÉS ORIENTALES.



UIG / ALBUM

La Bourse, de Bruges à Anvers

LE RÔLE DE BRUGES en tant que centre économique déclina à partir des années 1480, époque où des alluvions commencèrent à boucher le Zwin (le canal qui reliait la ville à la mer), rendant ainsi la navigation impossible. Maximilien I^{er} fit alors d'Anvers et de son port sur l'Escaut le cœur économique des Flandres.

1508

Les Portugais établissent à Anvers le Comptoir de Flandres, où ils envoient les produits d'Afrique et d'Inde.

1515

La construction d'un édifice est projetée pour accueillir les opérations de la Bourse, transférée à Anvers en 1488.

1531

Dominique de Wagemaker crée le bâtiment de la Bourse, qui s'articule autour d'un grand patio à arcades.

1585

Les Espagnols occupent la partie protestante d'Anvers, dont l'activité économique décline. Amsterdam devient le cœur financier de l'Europe.



AKG / ALBUM

Les Van der Buerse comprirent rapidement qu'ils se trouvaient face à une nouvelle opportunité. Ils décidèrent de se charger eux-mêmes de publier les cours des marchandises sur des listes disponibles dans leur auberge. La première trace de cette activité remonte à 1495 et provient du carnet de voyage d'un médecin allemand, Hieronymus Münzer, dans lequel on peut lire qu'« il existe à Bruges une place où se rencontrent les marchands : la place De Beurs. Des Espagnols, des Italiens, des Anglais, des Allemands, des Orientaux et des gens du monde entier s'y donnent rendez-vous. »

L'établissement des Van der Buerse était aisément reconnaissable, car sa façade arborait les armoiries familiales : trois bourses en cuir dans lesquelles on transportait les pièces de monnaie. Il ne pouvait être mieux situé, puisqu'il jouxtait la rue Vlamingstraat, qui regorgeait de boutiques et de tavernes, dont

on peut aujourd'hui visiter des vestiges au sous-sol du bâtiment situé au n°20.

Bruges était une ville animée, où résonnaient toutes sortes d'accents. Dans un tel contexte, le travail des Van der Buerse gagna en importance à mesure qu'augmentaient le nombre et le volume des transactions conclues dans leur auberge. La Bourse était née, même si les premières opérations furent enregistrées ailleurs, au marché des valeurs d'Anvers, aujourd'hui considéré comme la première institution boursière des temps modernes.

Si la Bourse se développa à Anvers, c'est parce que l'empereur Maximilien I^{er} décida en 1488 d'y transférer les priviléges commerciaux de Bruges. Un vaste et noble bâtiment, où les marchands pouvaient conclure leurs marchés, y fut ainsi inauguré en 1531. Anvers figurait parmi les principaux carrefours commerciaux européens ; on y voyait arriver par l'estuaire de

l'Escaut une quantité impressionnante de marchandises acheminées par bateau depuis l'étranger. Le nombre de valeurs négociées entre les marchands sous les arcades de son important siège ne fit qu'augmenter.

Dans plusieurs langues, c'est malgré tout du patronyme des créateurs de la première Bourse que vient le nom de cette institution : *borsa*, *bolsa* ou *Börse*. Les Britanniques eux-mêmes désignaient le marché des valeurs par le terme *burse*, remplacé au XVIII^e siècle par l'expression *Royal Exchange*, ou « Marché royal des changes ». ■

FÁTIMA DE LA FUENTE
DOCTEUR EN ÉCONOMIE

Pour
en
savoir
plus

ESSAI
La Naissance du capitalisme au Moyen Âge
J. Heers, Perrin, 2014.



PORTRAIT D'UN PIONNIER

L'un de ses compagnons d'expédition décrit ainsi James Cook : « Son visage était très expressif. Son nez était bien dessiné ; ses yeux, petits et marrons, étaient vifs et pénétrants, et ses sourcils proéminents lui donnaient un air austère. » Portrait du capitaine Cook. Par Nathaniel Dance. 1776. Musée national maritime, Londres.



À la recherche du dernier continent

LE CAPITAINE

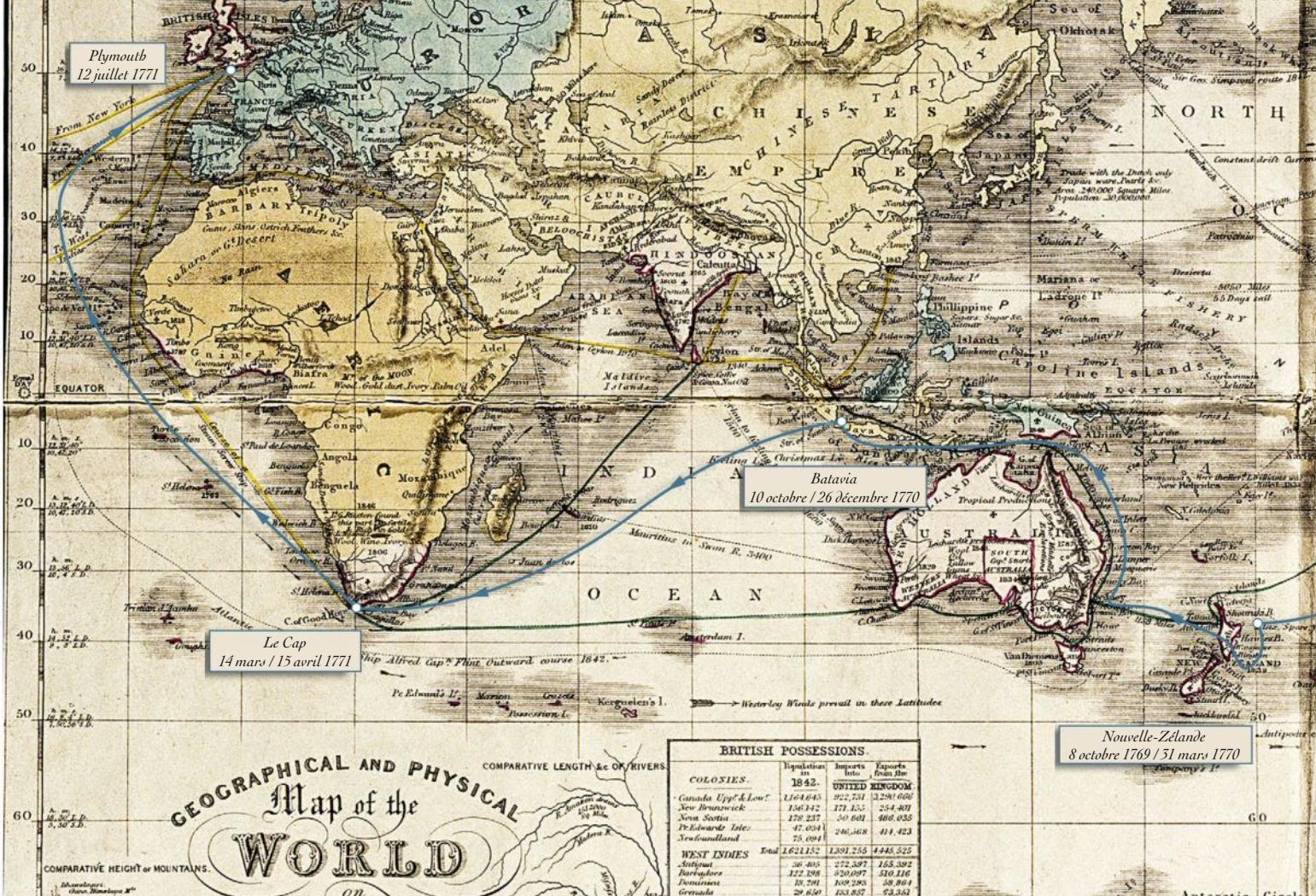
COOK

En 1769, James Cook embarque pour Tahiti à bord de l'*Endeavour*, afin d'observer le transit de Vénus. Mais la Marine britannique lui a confié une mission secrète : découvrir la mythique *Terra australis*.

JOSÉ MARÍA LANCHO

HISTORIEN

L'exploration du Pacifique est probablement l'une des aventures majeures du siècle des Lumières. Au XVI^e siècle, depuis que Magellan l'a sillonné en 1521, l'immense océan est devenu un « lac espagnol », une mer à laquelle n'ont pas accès les autres puissances, et plusieurs navigateurs espagnols ont commencé à cartographier les mers du Sud et leur myriade d'îles et d'archipels. Au début du XVII^e siècle, les Hollandais se joignent aux Espagnols ainsi que, de manière plus sporadique, les Anglais, comme le corsaire Dampier. Mais c'est au milieu du XVIII^e siècle que les puissances européennes, notamment la France et la Grande-Bretagne, rivalisent pour s'aventurer dans les zones inexplorées de cet immense espace. Durant le dernier tiers du XVIII^e siècle, de nombreuses expéditions, qui constituent une étape décisive de l'histoire des explorations, sont montées et dirigées par des personnalités



▲ LE PREMIER VOYAGE DE COOK

Les expéditions du capitaine Cook constitueront les fondements de l'Empire britannique du xix^e siècle, tel que représenté sur la mappemonde ci-dessus.

telles que les Français Bougainville et La Pérouse, l'Espagnol Bustamante et l'Italien au service de l'Espagne Malaspina, ainsi que les Britanniques Wallis et Cook. Ce dernier, avec ses trois grands voyages autour du monde (le dernier sera écourté par la mort tragique du navigateur à Hawaii), incarne peut-être plus que n'importe quel autre l'esprit de cette génération d'explorateurs, mêlant hardiesse, détermination, rigueur scientifique et ouverture à la diversité humaine et environnementale du monde.

Bien que les historiens le mentionnent rarement, l'expédition de James Cook est le fruit d'un épisode survenu loin de l'Angleterre. En 1762, Manille, capitale des Philippines espagnoles, est conquise par le Britannique Alexander Dalrymple, géographe, émissaire et diplomate écossais, qui en est nommé gouverneur. Cette position lui permet d'accéder à l'extraordinaire fonds documentaire que conserve la ville, comportant des informations très précieuses, collectées par les Espagnols durant plus de 200 ans de navigation dans le Pacifique. Dalrymple prête

CHRONOLOGIE ÉTAPES D'UN PÉRIPLE

1767

Alexander Dalrymple

envoie à l'Amirauté son projet de voyage destiné à découvrir la *Terra australis*. L'ancien gouverneur de Manille se fonde sur des cartes espagnoles prises lors de son séjour dans la ville.

1768

James Cook est nommé commandant d'une expédition dont le but est d'observer le transit de Vénus dans le Pacifique sud, puis de naviguer vers le sud pour trouver la *Terra australis*.



CHRONOMÈTRE UTILISÉ PAR COOK LORS DE SON DEUXIÈME VOYAGE. 1772.



probablement une attention particulière aux renseignements fournis par des navigateurs tel que Fernández de Quirós, qui, traversant le Pacifique occidental, avait cru arriver en *Terra australis* (il n'est pas impossible qu'il ait aperçu la côte nord de l'Australie). Au XVIII^e siècle, nombreux étaient ceux qui étaient convaincus de l'existence d'un grand continent situé dans l'hémisphère sud, attendant seulement qu'une puissance européenne le conquière. Dalrymple lui-même pensait que la *Terra australis*, d'au moins 7 500 kilomètres de largeur, était habitée par 50 millions d'habitants, et affirmait que « les restes de son économie

suffiraient à maintenir le pouvoir, la domination et la souveraineté de la Grande-Bretagne, car ils donneraient des emplois à toutes ses manufactures et ses navires ».

Une barque pour tout un équipage

De retour à Londres après avoir restitué Manille à l'Espagne, Dalrymple, soutenu par l'économiste Adam Smith et le scientifique Benjamin Franklin, s'empresse de proposer à l'Amirauté britannique de monter une expédition pour explorer le Pacifique sud. Le projet est approuvé par l'Amirauté et la Royal Society, principale institution scientifique du

▼ COOK VU PAR LES INDIGÈNES

Cette statuette en bois, provenant de Nouvelle-Zélande, représente le capitaine Cook. Elle est l'œuvre des Maoris des îles Cook. Musée d'Art, Glasgow.



1769

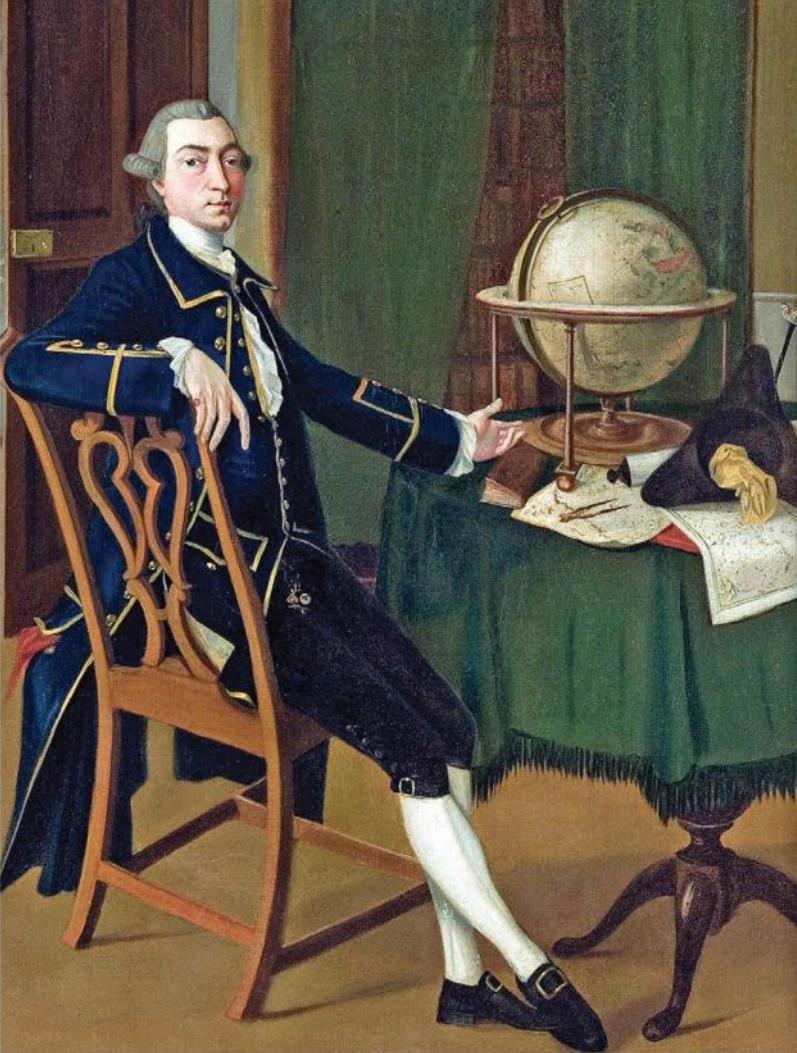
1770

1771

L'Endeavour double le cap Horn et atteint Tahiti pour assister au transit de Vénus. Arrivé en Nouvelle-Zélande, Cook pense qu'il s'agit du continent austral. **Joseph Banks** soutient que c'est la terre de Juan Fernández.

Cook longe la côte est de l'Australie, qu'il baptise **Nouvelle-Galles du Sud**. L'Endeavour s'échoue sur la Grande Barrière de corail australienne. Ce sera la phase la plus critique du voyage.

L'expédition, décimée par les maladies, atteint **Le Cap**. L'Endeavour rentre en Angleterre avec un chargement de 30 000 spécimens de plantes et d'animaux, dessins, cartes, objets et observations.



NATIONAL MUSEUM, SCOTLAND

▲ ALEXANDER DALRYMPLE

Même si Dalrymple est à l'origine du projet de l'expédition, l'Amirauté lui préfère Cook pour partir à la découverte de la *Terra australis*. Portrait anonyme. 1765. Musée national d'Écosse, Édimbourg.

pays, qui voit là l'opportunité de mener à bien une mission scientifique, objet de toutes les conversations : observer le transit de Vénus depuis le Pacifique sud.

Même si l'Amirauté accueille avec enthousiasme le projet de Dalrymple, ses membres prennent conscience que l'ex-gouverneur de Manille ne peut diriger une expédition, supposément scientifique, en traversant les possessions espagnoles. On propose alors à Dalrymple un poste sur le navire, en arguant du fait que la Marine de guerre ne peut tolérer qu'un civil commande l'un de ses navires ; mais l'Écossais, déçu, refuse. Les autorités désignent pour le remplacer un marin qui a

UN GÉOGRAPHE IMAGINATIF

DALRYMPLE, CERVEAU DU PROJET

Géographe, historien, statisticien et agent, Alexander Dalrymple (1737-1808) commence très jeune à travailler pour la Compagnie britannique des Indes orientales, une puissante société commerciale qui, à cette époque, ébauche à son compte l'embryon du futur Empire britannique en Asie. C'est au nom de la Compagnie que Dalrymple est, pendant peu de temps, gouverneur de Manille, conquise par les Anglais lors de la guerre de Sept Ans (1756-1763). Il se livre à la chasse aux renseignements concernant **les terres du Pacifique** dans les archives et les bibliothèques de la ville, notamment dans la bibliothèque du couvent Saint-Paul, qui est pillée. Parmi les documents, il découvre le *Mémorial* de Juan Luis de Arias, récit du voyage effectué en 1576 par le navigateur Juan Fernández qui, parti du Chili et suivant le 40^e parallèle sud, avait atteint une terre que Dalrymple identifie sans hésiter comme la *Terra australis*. Il décrit également le détroit entre la Nouvelle-Guinée et l'Australie, qu'a parcouru Torres en 1606. Les cartes et les mémoires, comme ceux de l'Espagnol Fernández de Quirós, et le journal de Tasman sont donc à l'origine du projet de voyage.

joué jusqu'alors un rôle aussi discret qu'efficace. À 40 ans, James Cook n'est pas encore lieutenant de vaisseau, ne connaît pas les mers du Sud et n'a jamais commandé de navire ; en revanche, il a d'excellentes connaissances en cartographie, n'a jamais combattu les Espagnols et, avant d'intégrer la Marine, a navigué sur le type de bateau que Dalrymple proposait pour l'expédition : un simple navire charbonnier. C'est exactement ce qu'est le célèbre *Endeavour*, un trois-mâts aux dimensions modestes (avec à peine 370 tonneaux, il peut passer pour un *bark*, une « barque »), mais doté de grandes cales et exceptionnellement stable et résistant.

James Cook est donc nommé commandant d'un équipage de 73 hommes, outre 12 fantassins de marine et 10 civils. La plupart sont des marins expérimentés, comme son troisième lieutenant, John Gore, qui a déjà fait deux fois le tour du monde, et ses deux maîtres, Robert Molineux et Richard Pickersgill. Pour la partie scientifique, la Royal Society propose à Charles Green, assistant du docteur Bradley,

À 40 ans, James Cook a la confiance de l'Amirauté, même s'il n'a jamais navigué sur les mers du Sud.

VÉNUS DEPUIS MOOREA

Cook installe un observatoire sur le mont Rotui (en photo) de l'île de Moorea, afin d'observer le transit de Vénus en 1769. Taaroa, roi de l'île, et sa sœur Nunaa sont présents, attentifs aux explications que donne le botaniste Joseph Banks.



MATTEO COLOMBO / AWL IMAGES

astronome royal, de diriger les recherches astronomiques, et la Marine présente un jeune savant avec lequel Cook a déjà collaboré : Joseph Banks, qui choisit de se faire accompagner par son ami Daniel Solander, un remarquable botaniste suédois. Le retour en Angleterre de l'expédition du capitaine Wallis permet d'arrêter la première destination secrète de Cook : l'île de Tahiti, que Wallis a découverte lors de ce voyage et où seront menées les observations astronomiques.

Grand baptême sous l'équateur

Le voilier, chargé de vivres en quantité suffisante pour les 18 mois que doit durer le voyage, quitte Deptford le 30 juillet 1768. C'est là que James Cook reçoit, scellées, les instructions secrètes précisant les objectifs politiques et plus confidentiels du voyage, c'est-à-dire la recherche de la *Terra australis*, à 40° de latitude sud d'après les renseignements des Espagnols, et l'appropriation des terres découvertes.

▼UN BOTANISTE EN TERRE AUSTRALE

Joseph Banks se joint à l'expédition de Cook en 1768. Médaille commémorative frappée à son effigie en 1820 par la Société royale d'horticulture.



BRIDGEMAN / ACI

Ce dernier point était ainsi formulé : « Avec le consentement des natifs, prendre possession des territoires du pays au nom du royaume de Grande-Bretagne, ou, si le pays est inoccupé, se l'approprier au nom de Sa Majesté en hissant les emblèmes et les signes appropriés, en tant que premier explorateur et possesseur. »

Après une escale à Plymouth, l'*Endeavour* quitte finalement l'Angleterre le 26 août. À Madère, un marin périt noyé au cours d'une escale mouvementée. Au passage de la ligne équatoriale, le 5 octobre 1768, le « baptême » des marins (et de quelques chats et chiens) qui n'ont encore jamais franchi l'équateur est célébré ; la cérémonie consiste à attacher le néophyte à une poulie, puis à le hisser et à le plonger dans la mer trois fois du haut de la grand-vergue. Vingt et un membres de l'expédition sont concernés, dont Cook et Banks, mais les voyageurs illustres évitent cet épisode désagréable en offrant quelques bouteilles de brandy.

CET OBSERVATOIRE MOBILE, SUR LEQUEL ÉTAIT FIXÉE UNE HORLOGE ASTRONOMIQUE, FUT UTILISÉ DURANT LE DEUXIÈME VOYAGE DE COOK.



DEA / SCALA, FLORENCE

Après une escale à Rio de Janeiro – où se noie un autre marin – puis aux îles Malouines, l'*Endeavour* double le cap Horn sans difficulté, grâce à une météo exceptionnellement clémente et à des vents faibles. Mais l'équipage passe six jours en Terre de Feu, qui mettent son endurance à rude épreuve. Bien que l'Amirauté ait fourni un équipement adapté au froid, dont les manteaux en *fearnought*, un épais tissu en laine, Banks manque de perdre la vie, et deux de ses domestiques noirs meurent gelés pour avoir passé une nuit à terre.

Arrivé dans l'océan Pacifique, Cook fait route vers Tahiti. Peu de temps auparavant, Wallis et Bougainville avaient exploré cet archipel polynésien, ce que les hommes de Cook constatent en voyant les indigènes en possession d'objets de facture européenne tels que des haches. Contrairement à Wallis, Cook respecte les consignes lui enjoignant de « s'efforcer par tout moyen pertinent de favoriser l'amitié et l'entente avec les natifs ». Quant aux marins, ils suivent la consigne au pied de la lettre, car, à peine

▼POUR OBSERVER LES ASTRES

Lors de son premier voyage, Cook utilise un quadrant portatif comme celui-ci, afin de calculer le transit de la planète Vénus depuis Tahiti.



SPL / AGE FOTOSTOCK

LA MISSION DES ASTRONOMES

VÉNUS VUE DES MERS DU SUD

Le transit de Vénus désigne le passage de cette planète entre la Terre et le Soleil. Sa silhouette se découpe alors sur la masse solaire, à la façon d'une éclipse. Le phénomène se produit à des intervalles allant de 9 à 105 ans. Au XVIII^e siècle, il eut lieu en 1761, puis en 1769, mais le suivant ne se produisit qu'en 1874. Au XVII^e siècle, des astronomes comme Edmond Halley suggèrent que,

si l'on mesure le moment précis du transit depuis différents endroits, il est possible de calculer la **distance** séparant le Soleil de la Terre. Une tentative ayant échoué en 1761, les autorités scientifiques britanniques installent plusieurs observatoires en 1769 du Canada au Cap, et sur l'île de Tahiti, récemment découverte. Cook arrive à temps, et l'astronome Charles Green peut préparer l'observation du 3 juin 1769.

Ce jour-là, le ciel est parfaitement dégagé, mais les astronomes sont confrontés à un phénomène de diffraction, la goutte noire, dont les causes étaient alors inconnues, et qui ne leur permet pas de déterminer avec précision le début et la fin du transit. Green, qui meurt au cours du voyage, sera sévèrement critiqué à Londres, tandis que les erreurs de Cook sont passées sous silence pour des raisons politiques.

débarqués, ils sont séduits par la désinvolture et la beauté des femmes, et établissent très vite le contact. Craignant la propagation de maladies vénériennes, Cook tente d'imposer l'ascétisme, mais ses propres descriptions des moeurs des Tahitiens indiquent qu'il n'est pas indifférent aux tentations qui s'offrent à lui. Enfin, Banks évoquera plus tard dans ses récits la fascination éprouvée en posant le pied sur l'île où « l'amour est l'activité principale ».

Cap vers la Nouvelle-Zélande

De leur côté, les savants de l'expédition dessinent la faune et la flore de l'île, et recueillent des spécimens d'insectes, de plantes et de minéraux destinés aux collections des facultés londoniennes. En étudiant également les coutumes des indigènes, ils s'aperçoivent rapidement qu'ils n'ont pas affaire à des sauvages. Ils sont particulièrement impressionnés par les connaissances maritimes des Tahitiens, les interrogent au sujet de la *Terra australis*, et réussissent à convaincre l'un d'eux de se joindre à l'expédition et de leur servir d'interprète.



NATIONAL MARITIME MUSEUM / ALBUM

Le 13 juillet 1769, Cook quitte Tahiti et s'apprête à suivre la prochaine étape des consignes : descendre à 40° de latitude sud pour localiser la *Terra australis*. Une violente tempête leur fait craindre de perdre la voilure indispensable pour retourner en Angleterre. Le dessinateur de bord relate qu'une nuit, le bateau tangue si fort que les meubles tournoient et que les marins craignent d'être jetés à bas des hamacs où ils dorment. Malgré tout, dès que le temps le permet, Cook reprend la route vers le sud, et le 8 octobre, alors que le navire vient juste de franchir le 40^e parallèle sud, ils aperçoivent une terre. Il s'agit de la Nouvelle-Zélande, dont la partie occidentale avait été découverte par les Hollandais en 1642, et dont on croyait qu'elle faisait partie de la légendaire *Terra australis*.

Cook et ses hommes tentent de débarquer dans une baie, qu'ils nommeront Poverty Bay (la « baie de la Pauvreté »), car elle ne correspond guère à leurs attentes. Contrairement à Tahiti, la région est inhospitale et habitée par des autochtones hostiles. Si Tahiti est l'île de Vénus, la Nouvelle-Zélande est la terre de

Mars, le dieu de la Guerre. Les affrontements avec les natifs se soldent par plusieurs morts parmi ces derniers, même si quelques tribus, amadouées par les cadeaux, se montrent plus accueillantes. Après avoir pris possession du territoire en gravant la date et le nom du bateau sur un tronc d'arbre, et en plantant le drapeau britannique, Cook passe les quatre mois suivants à explorer la région, ce qui lui permet de constater que la Nouvelle-Zélande n'est pas une partie de la *Terra australis*, mais un archipel. Il faut donc continuer les recherches.

Le 31 mars, l'*Endeavour* quitte la Nouvelle-Zélande et se dirige vers l'ouest, en longeant le 40^e parallèle sud. En dépit des orages

▲ SCÈNES DE VIE À TAHITI

William Hodges se joint à la deuxième expédition de Cook (1772-1775) et peint les peuples d'Océanie sur de nombreux tableaux, comme cette scène représentant deux pirogues de combat. *Musée national maritime, Londres.*

Le dessinateur de bord raconta que, lors d'une tempête, le bateau tangue si fort que les meubles tournoyaient.



Tête d'animal

Masque de loup utilisé lors de rituels dans l'île de Nootka (Canada). Cet animal, présent dans plusieurs récits, était considéré comme le seigneur des Morts. *Musée ethnologique, Berlin.*



Les "souvenirs" du capitaine Cook

AU COURS DES TROIS EXPÉDITIONS, Cook et les scientifiques qui l'accompagnent collectent des objets auprès des populations avec lesquelles ils sont en contact. Il s'agit le plus souvent de cadeaux offerts par les chefs autochtones en signe d'amitié et de bienvenue. Ainsi, William Monkhouse, le chirurgien de l'*Endeavour*, explique qu'à son arrivée à Tahiti « très vite des gens de notre pont initierent un trafic [...] en échangeant leurs rames, et il leur resta juste de quoi ramer jusqu'à la rive ». Ces objets sont aujourd'hui exposés dans des musées en Europe, en Océanie et en Amérique.

PORTRAIT D'UN CHEF MAORI
AU VISAGE TATOUÉ. PAR
SYDNEY PARKINSON.
GRAVURE, 1769.



Armure

Rapportée lors du troisième voyage de Cook, cette armure en bois, ornée de visages anthropomorphes, provient de la côte nord-ouest de l'Amérique du Nord. *Musée d'Archéologie et d'Anthropologie, Cambridge.*

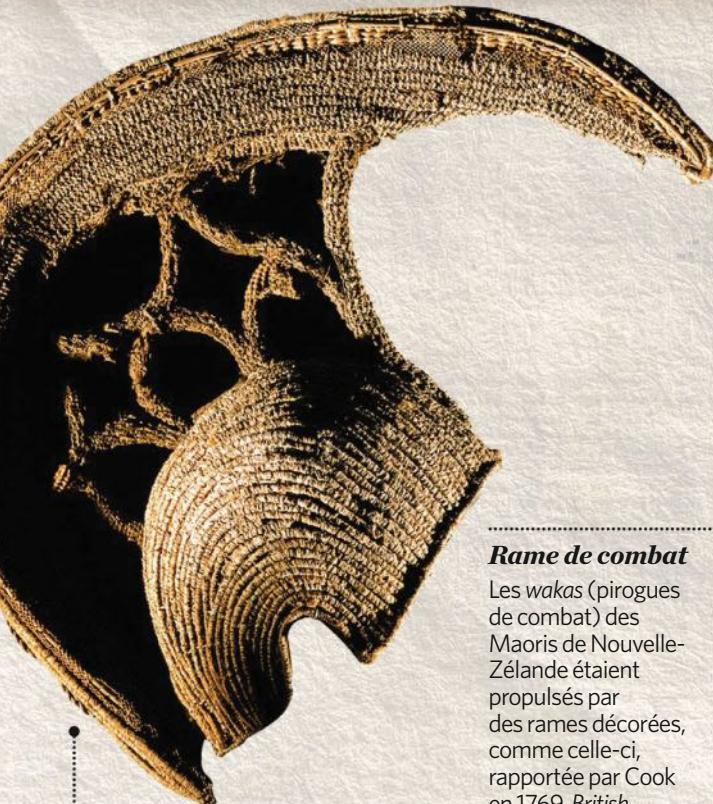
Barque phoque

Récipient en bois en forme de phoque, réalisé par les Sugpiaq, un peuple de l'Alaska apparenté aux Inuits. *British Museum, Londres.*



Rame de troc

Cet objet recouvert de symboles rituels était remis en cadeau aux membres de la noblesse tlingit vivant au nord-ouest de la côte américaine. *Académie des sciences, Lisbonne.*



Coiffe en paille

Elle fut rapportée de Hawaï lors du troisième et dernier voyage de James Cook, en 1776-1779. Académie des sciences, Lisbonne.

Accueillis comme des dieux

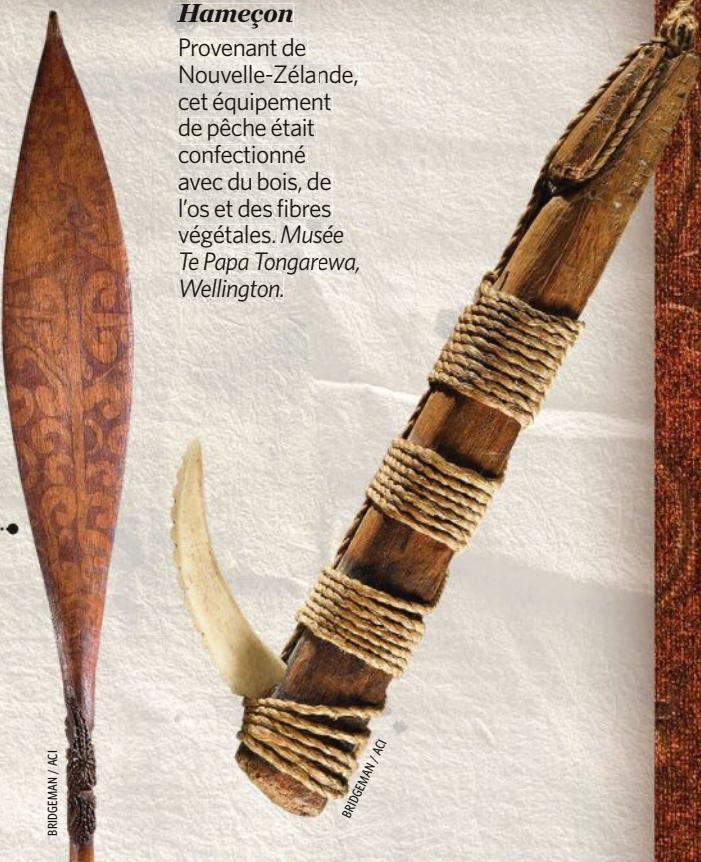
Lors du premier voyage, Cook et ses hommes furent bien accueillis par les indigènes de Tahiti, notamment par leur chef, Tupaia, qui les accompagna durant le reste du voyage. Gravure d'Isaac Robert Cruikshank tirée des *Trois Voyages du capitaine Cook*.

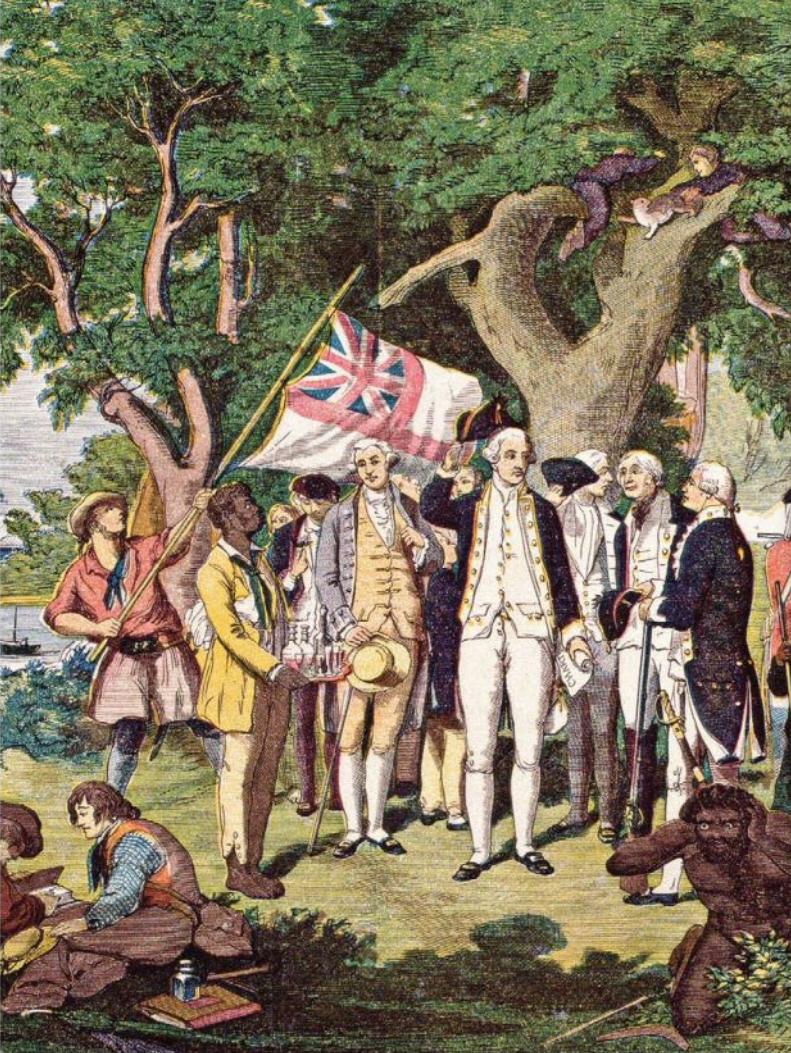
Rame de combat

Les *wakas* (pirogues de combat) des Maoris de Nouvelle-Zélande étaient propulsés par des rames décorées, comme celle-ci, rapportée par Cook en 1769. British Museum, Londres.

Hameçon

Provenant de Nouvelle-Zélande, cet équipement de pêche était confectionné avec du bois, de l'os et des fibres végétales. Musée *Te Papa Tongarewa*, Wellington.





BRIDGEMAN / ACI

▲ L'AUSTRALIE BRITANNIQUE

Cette gravure illustre la prise de possession de l'Australie par James Cook au nom de la Couronne britannique, en 1770. Gravure de Samuel Calvert. Supplément de l'*Illustrated Sydney News*, décembre 1865.

effroyables qui s'abattent sur le navire, Cook aperçoit de nouveau la terre le 19 avril 1770 : c'est l'immense côte sud-est de l'Australie, que les Hollandais et les Portugais avaient déjà longée par l'ouest et le sud. Cook comprend que la quête de la *Terra australis* est vaine et que le continent mythique n'existe pas, du moins « au nord des 40° sud, écrit-il dans son carnet de voyage, car je ne sais pas ce qui peut exister au sud de cette latitude. Il est certain que nous n'avons rien vu qui puisse ressembler à une terre, pas plus en allant vers le nord qu'en se dirigeant vers le sud. »

Le 29 avril, Cook entre dans une baie, nommée Stingray

LES DEUX AUTRES VOYAGES

DE LA GLOIRE À LA TRAGÉDIE

À près le succès du voyage de l'*Endeavour*, Cook ne se repose que quelques mois avant de reprendre la mer pour une deuxième expédition. Il navigue à bord d'un autre bateau, le *Resolution*, accompagné cette fois d'un navire un peu plus léger, l'*Adventure*. Cook se dirige vers le Pacifique en longeant l'Afrique et, arrivé en vue de la Nouvelle-Zélande, descend jusqu'à 70° de latitude sud, au-delà du cercle polaire arctique, ce qui le persuade définitivement de l'inexistence d'une *Terra australis* vers le pôle sud (l'**An-tarctique** ne sera découvert que dans les années 1820). Une équipe, composée de 16 scientifiques, mène des observations de plus grande ampleur que celles effectuées lors du premier voyage. À son retour en Angleterre en 1775, Cook est nommé

capitaine et élu membre de la Royal Society. Il aurait pu jouir d'une retraite paisible, mais il repart un an plus tard pour un nouveau voyage, afin de découvrir un passage maritime entre le Pacifique et l'Atlantique en passant par le nord de l'Amérique. Lors d'une escale à Hawaii, une escarmouche avec les indigènes provoque la mort de Cook et de quatre membres de l'équipage, ainsi que celle de 30 autochtones.

Harbour en raison de la présence de raies, mais que les cartes mentionneront ensuite sous le nom de Botany Bay (la « baie Botanique »), à cause de la grande diversité animale et végétale que les scientifiques de l'*Endeavour* y découvrent. Mais les aborigènes fuient tout contact. Cook reprend la traversée le long de la côte australienne jusqu'à ce que, le 10 juin, le navire s'engage imprudemment dans un récif de corail, heurtant les rochers qui percent la quille. C'est l'un des moments les plus dramatiques de l'expédition. Tous craignent de rester

échoués sur ces récifs balayés par les tempêtes, sans que ne vienne jamais aucun secours. Mais un officier a l'idée judicieuse de coudre de la laine, du duvet et de l'étoffe sur une voile, qui est ensuite glissée par la proue sous le navire, afin de colmater la voie d'eau et de pouvoir procéder aux réparations. Mais ils doivent néanmoins jeter à la mer une partie de l'artillerie, des barils d'eau, du bois...

À Botany Bay, les scientifiques collectent de nombreuses plantes.

FRUIT DE L'ARBRE À PAIN. LES TROIS VOYAGES DU CAPITAINE COOK. 1773.



GRANGER / ALBUM



DAVID WALL / ALAMY / ACI

Cook retiendra la leçon et ne dirigera jamais plus une expédition composée d'un seul bateau. *L'Endeavour* poursuit sa route jusqu'à l'entrée du détroit de Torres, où, le 22 août 1770, sur un promontoire rocheux appelé Possession Island, Cook prend possession de toute la côte orientale du continent australien au nom du roi d'Angleterre George III, bien que les instructions de l'Amirauté ne l'y autorisent pas puisque la terre est habitée et qu'il n'a pas le consentement de la population. Il nomme ce territoire Nouvelle-Galles du Sud.

Malaria et dysenterie

Le retour en Europe se révèle long et périlleux. Jusque-là, Cook a réussi à protéger la santé de la majeure partie de l'équipage grâce à une alimentation riche en légumes, repoussant ainsi le risque majeur des longs voyages océaniques : le scorbut. Mais l'escale à Batavia (l'actuelle Djakarta, capitale de l'Indonésie), ville insalubre où l'expédition de Wallis avait été déjà durement frappée, occasionne des maladies chez de nombreux marins, qui succombent à la

malaria et à la dysenterie. *L'Endeavour* reprend la route et parvient laborieusement à la ville du Cap le 14 mars 1771, avec à son bord seulement six hommes valides. Cook doit enrôler des marins portugais afin de poursuivre, et il rejoint l'Angleterre le 12 juillet 1771, après quasiment trois années de voyage.

La Grande-Bretagne célèbre l'expédition de Cook comme un grand succès national. Lord Sandwich débourse 6 000 livres (plus que ce qu'a coûté *l'Endeavour*) pour qu'un écrivain en vogue, John Hawkesworth, rédige un récit épique du voyage à partir du journal de Cook, ce dernier devenant ainsi un héros exemplaire, le symbole de la destinée impériale de la Grande-Bretagne. ■

▲ MARLBOROUGH SOUNDS

C'est dans cette région de Nouvelle-Zélande que Cook découvre une plante endémique très riche en vitamine C, qui lui permet de traiter et surtout de prévenir le scorbut parmi les membres de son équipage.

Pour en savoir plus

ESSAI
James Cook. Le compas et la fleur
A. Pons, Perrin, 2015.

RÉCIT
Relations de voyages autour du monde
J. Cook, La Découverte, 2005.

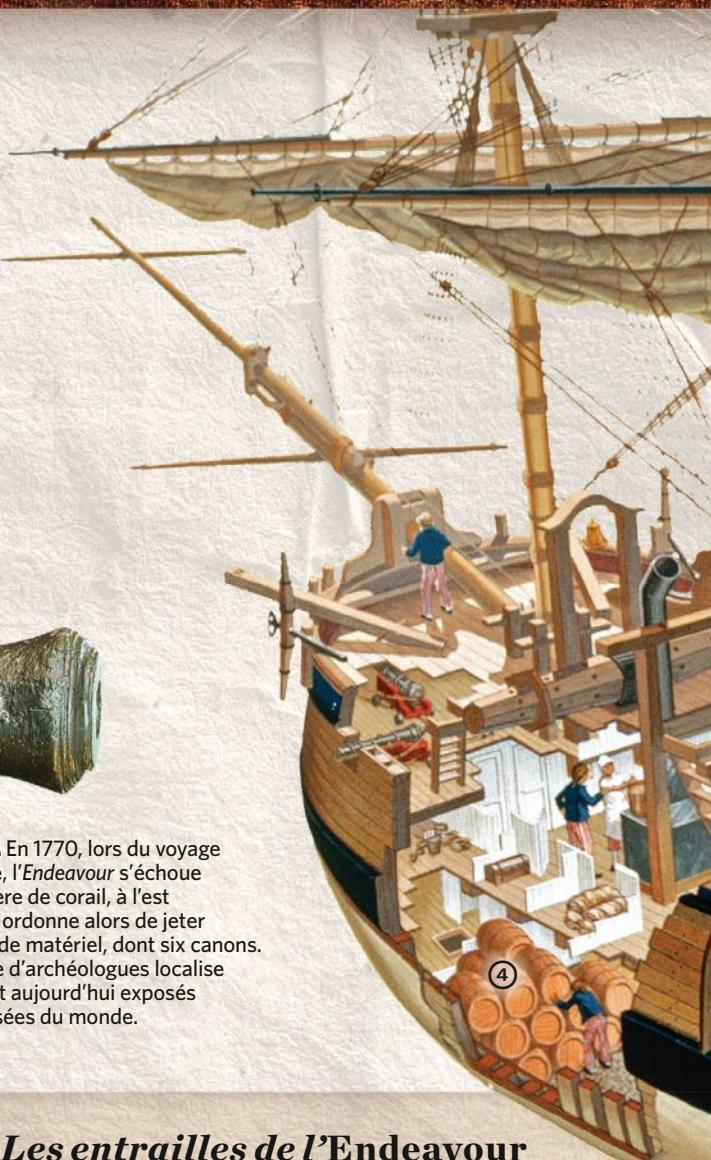
L'ENDEAVOUR À L'ASSAUT DU PACIFIQUE

Long de 32 mètres et pourvu d'une jauge de 370 tonneaux, l'*Endeavour* passait presque inaperçu à côté des navires de guerre, parfois dix fois plus lourds, qui sillonnaient l'Atlantique à l'époque. Mais sa résistance et sa maniabilité en faisaient le navire idéal pour un voyage d'exploration comme celui entrepris par Cook.



BRIDGEMAN / ACI

LES CANONS PERDUS. En 1770, lors du voyage de retour en Europe, l'*Endeavour* s'échoue sur la Grande Barrière de corail, à l'est de l'Australie. Cook ordonne alors de jeter à la mer 48 tonnes de matériel, dont six canons. En 1969, une équipe d'archéologues localise ces canons, qui sont aujourd'hui exposés dans différents musées du monde.



Les entrailles de l'*Endeavour*

Au début des préparatifs du premier voyage de Cook, la Marine britannique choisit d'acheter un navire charbonnier construit quatre ans auparavant. Bien que de dimensions modestes, il s'agit d'un navire solide, dont le fond plat convient aussi bien à la navigation en eaux profondes que pour s'approcher des côtes ou remonter les fleuves. L'*Earl of Pembroke*, rebaptisé *Endeavour*, coûta 2 840 livres,

auxquelles vinrent s'ajouter un minimum de 5 394 livres pour aménager et adapter le bateau. La coque fut renforcée, et un autre pont, ajouté entre les ponts supérieur et inférieur, permit de créer un espace réservé au capitaine, aux officiers et aux scientifiques : une grande cabine ① et un carré ② pour les repas et le temps libre. Le navire fut armé de 10 canons en fer ③ et de 12 pierriers. Les grandes



INTÉRIEUR DE LA RÉPLIQUE DE L'*ENDEAVOUR* CONSTRUISTE EN AUSTRALIE. ON VOIT ICI LE CARRÉ, CONSACRÉ AUX REPAS ET À LA DÉTENTE, SOUS LE PONT.



soutes ④ furent remplies de provisions, dont des barils contenant un total de 1600 gallons d'eau-de-vie (plus de 6 000 litres). Après le voyage de Cook, l'*Endeavour* changea de

nom et servit au transport de marchandises, puis de prison flottante durant la guerre d'Indépendance américaine, jusqu'à ce que les Britanniques décident de le saborder en 1778.

MYTHES, TABOUS ET PRATIQUES

L'ART D'AIMER À

Orgies, luxure, dépravation... La vie sexuelle des Romains sent le soufre. Quelles vérités cachent les alcôves des prostituées et celles, plus austères, des matrones sur qui reposait le devoir de mettre au monde les futurs citoyens ?



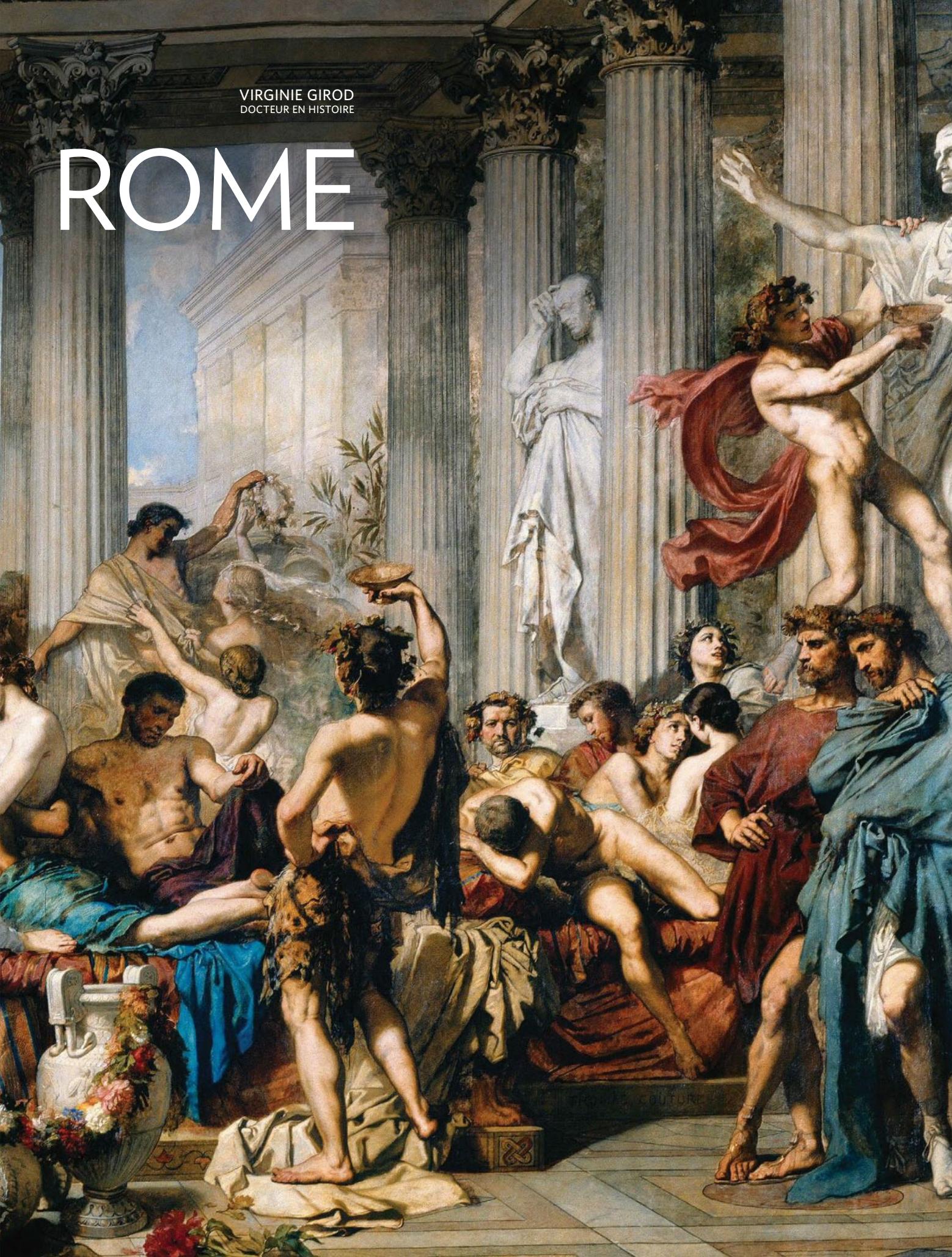
LES ROMAINS DE LA DÉCADENCE

Cette immense toile de Thomas Couture est devenue le symbole fantasmé des mœurs dissolues des Romains, en faisant le lien entre le déclin de l'Empire et le libertinage sexuel. 1847. Musée d'Orsay, Paris.

HERVÉ LEWANDOWSKI / RMN-GRAND PALAIS

VIRGINIE GIROD
DOCTEUR EN HISTOIRE

ROME





SOTHEBY'S / AKG / ALBUM

▲ UN MYTHE INSPIRANT

Si les Romaines qui suivirent l'exemple de Lucrèce furent rares, l'épisode tragique du viol de la jeune femme inspira de nombreux peintres, comme ici Marco Antonio Franceschini.

« **S**’ il est quelqu’un de notre peuple à qui l’art d’aimer soit inconnu, qu’il lise ce poème, et, instruit par sa lecture, qu’il aime. » Ainsi commence *L’Art d’aimer* d’Ovide, le célèbre poète du 1^{er} siècle apr. J.-C., spécialiste de l’amour. On pourrait croire, en lisant ces vers, que les Romains étaient tous des séducteurs chevronnés et les Romaines, des femmes libérées. Il n’en est rien. Ovide finit exilé pour avoir écrit trop de livres sulfureux.

En réalité, le sexe était considéré par les Romains comme une souillure, mais il était nécessaire d’en passer par là au moins pour

LUCRÈCE EST DONNÉE EN MODÈLE

EMYTHE DELUCRÈCE devait apprendre le sens de l’honneur aux femmes nées libres. La belle Lucrèce, épouse de Collatin, occupait ses soirées à filer la laine alors que son mari était à la guerre. Le prince Sextus Tarquin conçut pour elle un désir obsessionnel. Il chercha à la séduire, mais la vertueuse Lucrèce repoussa ses avances. Sextus Tarquin la menaça alors de la tuer puis de jeter le cadavre d’un esclave à côté d’elle, afin de faire croire qu’il l’avait surprise en flagrant délit d’adultère avec son serviteur. Ne pensant qu’à sauver son honneur, Lucrèce se laissa violer par le prince. Puis elle prévint son mari et son père de ce qui lui était arrivé, avant de se suicider en s’écriant : « Aucune femme ne se revendiquera de Lucrèce pour survivre à son déshonneur. »

avoir des enfants. Alors, la morale romaine réglementa la sexualité. On ne pouvait pas faire n’importe quoi avec n’importe qui. Chacun avait sa place à tenir dans la société : homme ou femme, dominant ou dominé, pénétrant ou pénétré. Étant au sommet de la hiérarchie sociale, les citoyens se devaient de démontrer leur virilité en pénétrant leurs partenaires sexuels. Être pénétré, que l’on fût un homme ou une femme, relevait de la féminité et donc de l’infériorité. La sexualité romaine ne peut pas s’appréhender comme notre sexualité contemporaine. Pour les Romains, on agissait en homme ou en femme. La sexualité était

CHRONOLOGIE

ENTRE LIBERTÉ ET ORDRE MORAL

753 av. J.-C.
Fondation de Rome, associée par la légende à la prostitution : **le terme lupa** (la « louve », l’animal qui sauva Romulus et Rémus de la mort) désignait également les prostituées.



186 av. J.-C.
Les Bacchanales, ces fêtes en l’honneur du dieu du Vin Bacchus qui se terminaient en orgies, sont officiellement interdites par les autorités romaines car elles outragent les bonnes mœurs.

LA LOUVE CAPITOLINE AVEC ROMULUS ET RÉMUS. MUSÉES DU CAPITOLE, ROME.



J. CHICHESTER / BRIDGEMAN / ACI

binaire et phallocentrique, c'est-à-dire qu'elle se caractérisait par un acte de pénétration.

Dans le cadre du mariage, les rapports sexuels devaient être pudiques et tournés vers la procréation. Dans les *Métamorphoses*, Apulée, un romancier du I^{er} siècle apr. J.-C., raconte le mythe de Psyché. Cette dernière fut mariée à un homme dont l'identité lui était inconnue. Elle ne devait jamais la découvrir, sans quoi elle serait répudiée. Chaque soir, elle partageait la couche de son époux, qui lui faisait l'amour dans le noir. Une nuit, poussée par la curiosité, elle alluma une lampe et découvrit qu'elle était mariée au dieu Éros.

Subjuguée par sa beauté, elle se pencha vers lui et laissa malencontreusement tomber une goutte d'huile brûlante sur la peau nue du jeune dieu. La brûlure l'éveilla, et il disparut de la chambre conjugale, condamnant la jeune fille à une longue errance expiatoire. La curieuse Psyché avait été punie pour avoir été émuée par la beauté de son mari. Les amours conjugales n'avaient pas à être voluptueuses. Les femmes romaines nées libres, celles que l'on appelait les ingénues, étaient les dépositaires de l'honneur familial. Elles devaient être pudiques en toute occasion, sans quoi l'opprobre

▲ LE CHEMIN DU PLAISIR

Cette inscription indique l'entrée d'un lupanar dans la ville romaine de Leptis Magna, en Libye. On peut y voir un centaure doté d'un énorme phallus.

I^{er} siècle av. J.-C.

18 av. J.-C.

III^e-IV^e siècles apr. J.-C.

Vote du *ius trium liberorum* (loi des trois enfants), qui émancipe juridiquement les mères de trois enfants, rappelant aux femmes que la sexualité doit être tournée vers la reproduction et non vers le plaisir.

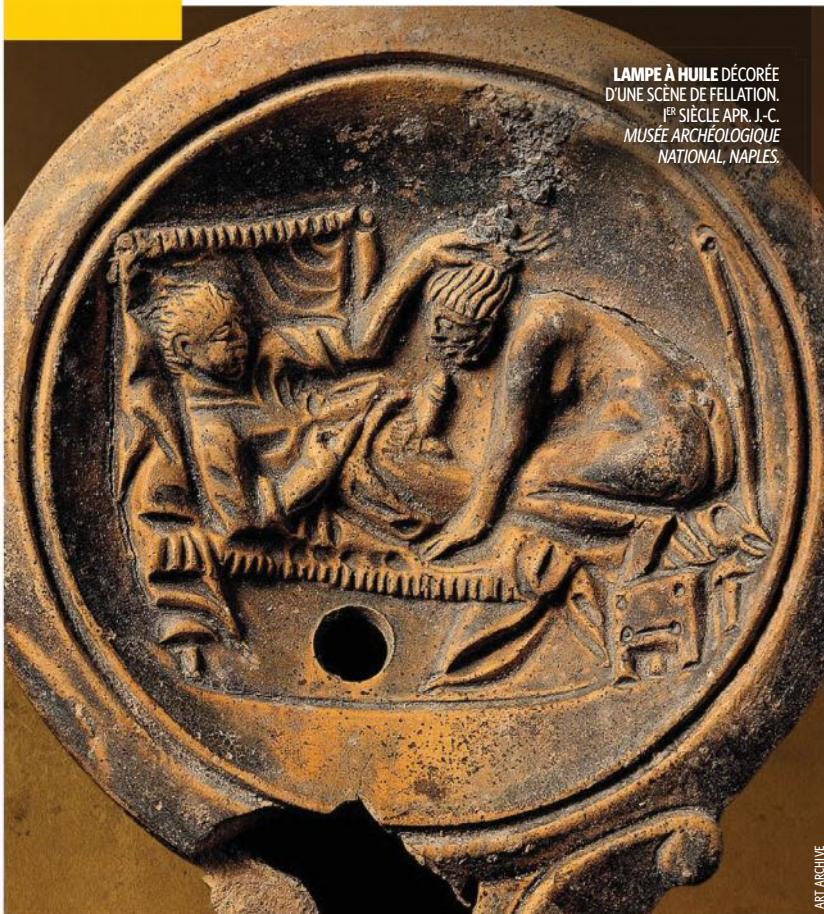
Dans l'intention d'affermir les valeurs familiales et dans une volonté moralisatrice, l'empereur Auguste promulgue les **lois Juliae** (*leges Iuliae*), dont une oblige les citoyens à se marier et une autre punit l'adultére.

La mentalité la plus traditionnelle de Rome fusionne avec les valeurs du **christianisme**. La sexualité pratiquée dans un but non procréatif est condamnée, tant pour les hommes que pour les femmes.

AUGUSTE DIT « DE PRIMA PORTA ».
I^{er} siècle apr. J.-C. MUSÉES DU VATICAN, ROME.



SCALA, FLORENCE



ART ARCHIVE

LA FELLATION EN AVERSIO

AUX YEUX DES ROMAINS, tous les raffinements de l'érotisme ne se valaient pas. La bouche était avant tout un organe social, noble donc, celui de la parole, qui permettait au citoyen de s'exprimer. À l'inverse, toute forme de sexualité était perçue comme une souillure plus ou moins profonde. Ainsi, la fellation était vue comme un acte avilissant, que seules des femmes ou des hommes déjà souillés socialement (prostitués ou esclaves) pouvaient accomplir. Le cunnilingus était la pire des abominations puisque, dans la pensée romaine, l'homme qui pratiquait une telle caresse utilisait sa langue en guise de pénis pour s'unir au sexe d'une femme et lui donner du plaisir sans prendre le sien. On racontait que les amateurs de cunnilingus se comportaient comme des chiens, qu'ils contractaient d'étranges maladies et qu'ils souffraient de mauvaise haleine. Les représentations de cunnilingus sont très rares dans l'art romain. On en trouve une dans les peintures du vestiaire des thermes suburbains de Pompéi, qui représentent une série de pratiques sexuelles considérées comme des déviances.

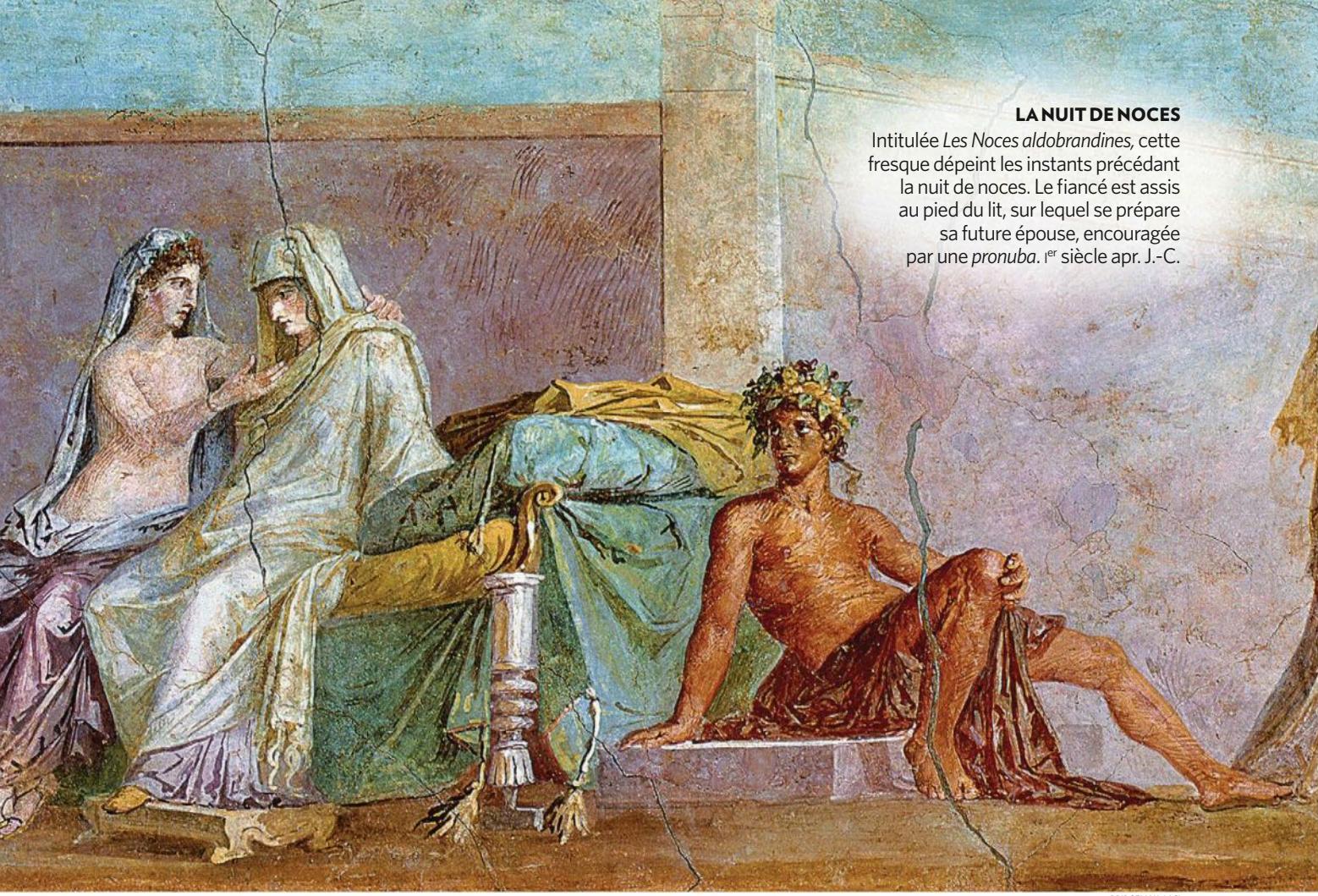


risquait de s'abattre sur tout leur lignage. Elles avaient vocation à être filles, épouses et mères d'hommes dont elles se devaient de préserver la réputation en évitant tout scandale de nature sexuelle, ou même en se montrant trop avide de jouir des plaisirs du lit conjugal. Car une matrone aimant le sexe était assurément une mauvaise femme.

Tout est permis avec les prostituées

Si les citoyens avaient une sexualité plutôt sage avec leur épouse, ils pouvaient se livrer à une sexualité beaucoup plus récréative avec les prostituées, dont le rôle social était de valoriser leur virilité et de satisfaire leurs pulsions pour qu'ils ne cherchassent pas à séduire les jeunes vierges ou les femmes mariées. Les hommes romains se qualifiaient eux-mêmes de *futatores* (« baiseurs »), et avoir une activité sexuelle régulière était en quelque sorte la preuve de leur bonne santé physique et sociale.

Les prostituées, à l'inverse des épouses, étaient frappées d'infamie. Juridiquement,



LA NUIT DE NOCES

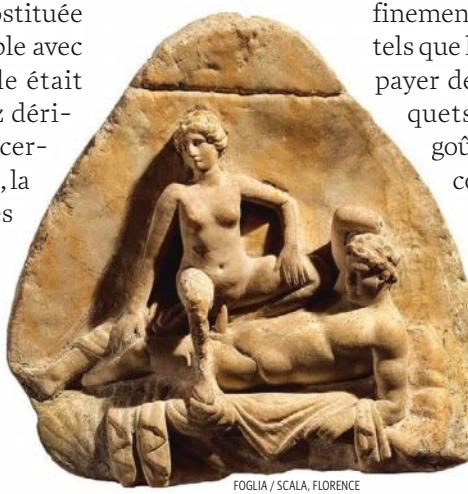
Intitulée *Les Noces aldobrandines*, cette fresque dépeint les instants précédant la nuit de noces. Le fiancé est assis au pied du lit, sur lequel se prépare sa future épouse, encouragée par une *pronuba*. 1^{er} siècle apr. J.-C.

BRIDGEMAN / ACI

elles n'avaient aucune valeur et étaient considérées comme des sortes de sous-êtres humains, à l'instar des acteurs, des gladiateurs et de toutes les personnes exerçant les métiers de la scène, qui étaient assimilés d'office à la prostitution. Avec les prostituées, les hommes pouvaient presque tout se permettre. Ainsi, selon les sources anciennes, certaines d'entre elles se firent une spécialité de la sodomie, probablement parce que cette pratique évitait des grossesses non désirées. En outre, un homme pouvait attendre d'une prostituée une fellation, ce qui était impensable avec une épouse. Cette caresse buccale était facile à obtenir pour un prix assez dérisoire, comme le laissent entendre certains graffitis de Pompéi. De surcroît, la prostitution avait pignon sur rue. Les filles qui travaillaient pour trois fois rien, souvent laides et en mauvaise santé, se vendaient dans les allées des tombeaux à la sortie des villes. Les maisons closes, comme celle de

▼ L'ÉROTISME S'INVITE À TABLE

Ce relief érotique en marbre a été retrouvé à Pompéi, sur le mur d'un *triclinium* (salle à manger), derrière la taverne de Lucius Numisius. Musée archéologique national, Naples.



FOGLIA / SCALA, FLORENCE

Pompéi avec ses lits maçonnés, accueillaient plutôt une clientèle modeste qui dépensait entre 2 et 5 as la passe, ce qui permettait de s'alimenter pour une journée. Par ailleurs, les filles d'auberge et les serveuses des tavernes pratiquaient toutes la prostitution.

À côté de ces commerces, il existait des prostituées indépendantes ou dépendantes de souteneurs, qui se faisaient visiter chez elles ou se déplaçaient chez leurs clients. Les plus belles, les plus éduquées d'entre elles, celles qui maîtrisaient, outre les raffinements de l'érotisme, des savoirs variés tels que la musique ou le chant, se faisaient payer des fortunes pour égayer des banquets de leur présence, avant de faire goûter à leurs clients les joies de Vénus contre un salaire payé en pièces d'or. Ces courtisanes gravitaient dans les hautes sphères de la société romaine, jusque dans les lits des empereurs, à l'instar de la bien nommée Pyrallis, celle qui mettait le feu au lit de Caligula. Mais

L'AUTRE VISAGE DE POMPÉI

Durant tout l'Empire, les maisons de prostitution connurent une popularité croissante et se multiplièrent, à l'image du lupanar de Pompéi ci-dessous. Suétone raconte que Caligula en fit installer une dans son palais et « envoya ses hérauts au forum pour inviter les jeunes comme les moins jeunes à se joindre à ces débordements ».



LES CHAMBRES DU LUPANAR POSSÉDAIENT DES LITS MACONNÉS. DES PEINTURES EXPLICITES ORNAIENT LES LINTEAUX DES PORTES.



Des inscriptions érotiques sur les murs

LES GRAFFITIS retrouvés sur les murs de Pompéi constituent une source directe permettant de s'immerger dans les pratiques amoureuses des Romains de l'Antiquité.

La psychologie humaine s'incarne à travers ces textes d'une éloquente crudité. La réalité y prend à certains moments des allures de grossièreté péremptoire : « À peine arrivé, j'ai baisé, et je suis rentré chez moi », peut-on lire dans une maison close.

Les **inscriptions** font parfois référence à des pratiques véniales, comme dans le cas d'un client satisfait du service d'une prostituée :

« Haprocas bâsa merveilleusement avec Drauca pour un denier. »

Dans un contexte d'érotisme explicite et effréné, le lyrisme trouve malgré tout sa place :

« Si tu peux mais que tu ne veux pas, pourquoi fais-tu traîner le plaisir de l'amour / et entretiens-tu l'espoir, en le remettant toujours au lendemain ? / Cefaisant, tu condamnes à mort celui que tu oblige à vivre sans toi. / Les personnes de bien se doivent au moins de ne pas infliger de torture. »

Dans le chapitre des insultes, les graffitis rappellent les pratiques contraires à la bienséance en amour. La passivité érotique n'est pas une caractéristique masculine :

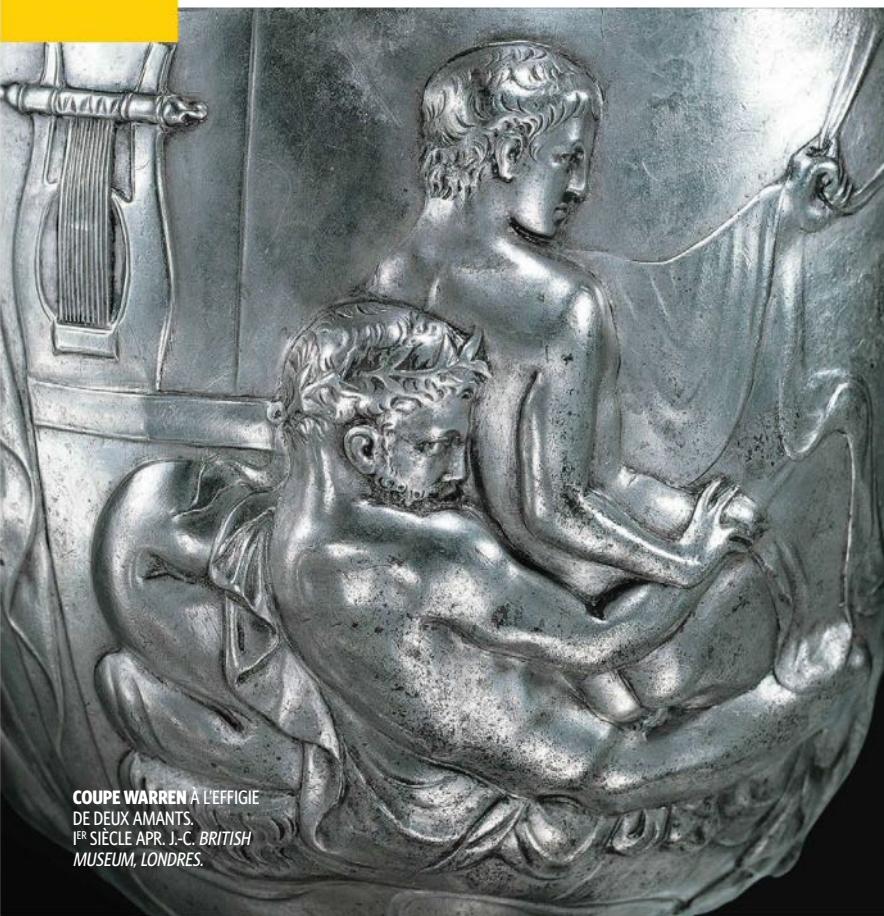
« Côme, fils d'Equitia, grand homosexuel et bon à rien, écarte volontiers les jambes. »

Pour terminer, on trouve une règle de conduite destinée aux banquets, qui constituaient une occasion idéale pour essayer de séduire : le repas, les lits et le vin éveillaient la tentation. Parmi les recommandations inscrites sur les murs de la salle à manger de la maison du Moraliste, où trois lits sont installés, on peut lire :

« Détourne ton regard lascif et tes petits yeux séducteurs / de l'épouse d'autrui. »

FRESQUES POMPÉIENNES représentant des scènes érotiques retrouvées dans des lupanars, des maisons de particuliers ou des thermes publics. MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE NATIONAL, NAPLES.





COUPE WARREN À L'EFFIGIE DE DEUX AMANTS.
1^{ER} SIÈCLE APR. J.-C. BRITISH MUSEUM, LONDRES.

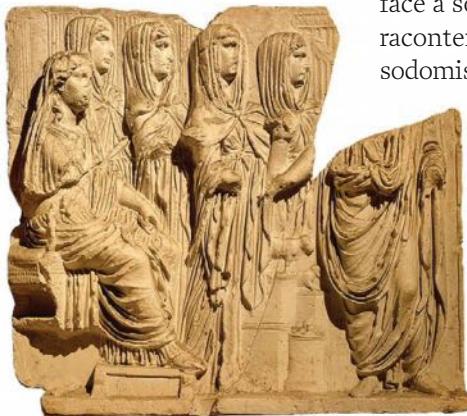
BRITISH MUSEUM / SCALA, FLORENCE

il ne faut pas imaginer pour autant un monde de la prostitution antique fait de luxe et de volupté. Les prostituées vivaient dans une grande précarité. Leurs corps étaient des objets vénaux, désirés, méprisés et rapidement périmés.

Le citoyen avait donc face à lui deux types antagoniques de femmes : la matrone pour lui donner des enfants et la putain pour le divertir. Ainsi, le poète Martial écrivait : « C'est une Lucrèce qu'il me faut le jour et une Laïs pour la nuit », désignant d'une part Lucrèce, le modèle de la parfaite épouse, et d'autre part Laïs, un prénom générique caractérisant les prostituées. Si ces dernières, souvent esclaves ou anciennes esclaves, et plus rarement citoyennes déchues juridiquement de leur condition, découvraient la sexualité dès l'enfance et étaient au faîte de leur carrière à 16 ans, les jeunes filles nées libres, que l'on appelait les vierges, devaient se préserver de

▼UNE CHASTETÉ EXEMPLAIRE

Pendant leurs 30 années de service, les prêtresses de la déesse Vesta (les vestales) devaient préserver leur virginité, sous peine de se voir infliger un châtiment exemplaire. *Musée de la Civilisation romaine, Rome.*



LES RELATIONS HOMOPHILES

ES AMOURS MASCULINES n'étaient pas perçues à Rome de la même manière qu'en Grèce. À Athènes, on admettait qu'un homme mûr puisse avoir une relation avec un beau jeune homme. À Rome, il était inimaginable qu'un citoyen ou un jeune garçon destiné à devenir citoyen puisse se comporter en fille en se laissant posséder par un autre homme. Dévoyer de jeunes hommes libres était possible d'exil. Cependant, les amours masculines étaient tolérées dans la mesure où un citoyen pouvait pénétrer un homme de condition inférieure (esclave, affranchi, prostitué) sans jamais se laisser pénétrer lui-même, car cela l'aurait abaissé à se comporter en femme. Certains amateurs de jeunes hommes s'achetaient de beaux préadolescents, les *pueri delicati* (« enfants délicieux »), avec qui ils avaient des rapports, puis qu'ils affranchissaient après leur puberté.

toute forme de sexualité avant le mariage. La vie sexuelle des jeunes vierges commençait le jour de leurs noces, au plus tôt à l'âge de 12 ans, même si la majorité des filles se mariaient autour de 15 ans. La jeune mariée, recouverte d'un long voile couleur de feu, était escortée chez son époux par les grivoiseries de ses convives. Avant la nuit de noces, elle découvrait théoriquement la sexualité avec sa *pronuba*, une femme déjà mariée qui n'était ni veuve ni divorcée, et qui jouait en quelque sorte le rôle de témoin de mariage. La mariée se retrouvait ensuite seule au lit face à son époux. Deux poètes du 1^{er} siècle racontent que certains hommes préféraient sodomiser leur jeune épouse le soir des noces pour différer le traumatisme de la défloration. Cependant, une telle pratique n'était admise que ce soir-là car, nous dit Stace, la mère et la nourrice de la jeune fille ne toléreraient pas de la voir traitée en épèbe. Ainsi, l'épouse s'offrait pudiquement à son mari, portant



BRIDGEMAN / ACI

encore une tunique, car même les prostituées ne se vendaient pas souvent nues. C'était extrêmement vulgaire, autant qu'une épouse recherchant l'orgasme. L'austère philosophe Lucrèce fustigeait les femmes mariées qui ondoyaient du bassin comme des prostituées pendant l'amour pour avoir du plaisir !

L'attrait des beaux gladiateurs

Il ne faut pas croire pour autant que toutes les matrones romaines se contentaient d'une vie dénuée de sensualité. Les histoires d'adultère étaient courantes. Seule la femme mariée pouvait se rendre coupable d'adultère ; l'homme couchant avec elle était seulement son complice. En cas de flagrant délit, les amants risquaient la mort ou l'exil. L'adultère était sévèrement sanctionné, car les Romains craignaient de ne pas être les pères de leurs enfants. Mais les matrones connaissaient mille ruses pour retrouver leurs amants et se pâmaient comme des collégiales devant les beaux gladiateurs musclés ou les acteurs à la voix chaude. Certaines femmes payaient

une fortune pour voir leur idole dans les coulisses, l'aider à se déshabiller et plus si affinité rémunérée ! Les matrones les plus retorses s'achetaient un bel adolescent qu'elles faisaient châtrer après la puberté, afin d'avoir un amant sous la main qui ne fût jamais en mesure de les féconder. Mais cette pratique disparut à la fin du 1^{er} siècle apr. J.-C., lorsque l'empereur Domitien interdit la castration des esclaves. Les matrones romaines de la littérature n'étaient pas plus sages que les bourgeois des livres de Maupassant.

La sexualité des hommes et des femmes libres était très codifiée. En revanche, les esclaves et les personnes frappées d'infamie

▲ BACCHANALES PROHIBÉES

Ces célébrations orgiaques, organisées en l'honneur du dieu Bacchus, furent mal vues et persécutées par la conservatrice société romaine. Ci-dessus, *Dans le temple de Bacchus*. Par Giovanni Muzzioli. 1881.

Les matrones les plus retorses faisaient châtrer un esclave, afin d'avoir un amant qui ne fût pas en mesure de les féconder.

LE CABINET ÉROTIQUE INTERDIT

Les fouilles menées à Pompéi et à Herculaneum mirent au jour des pièces à fort caractère sexuel : sculptures, peintures, lampes, amulettes... Ces découvertes déconcertèrent les premiers archéologues. Dans le climat de raideur morale de l'époque, elles furent confinées dans une salle spécifique du musée de Naples, qui reçut le nom de Cabinet secret.

Fermée en 1819, cette salle ne fut ensuite accessible qu'à de rares occasions jusqu'en 2000, date où elle rouvrit définitivement ses portes.

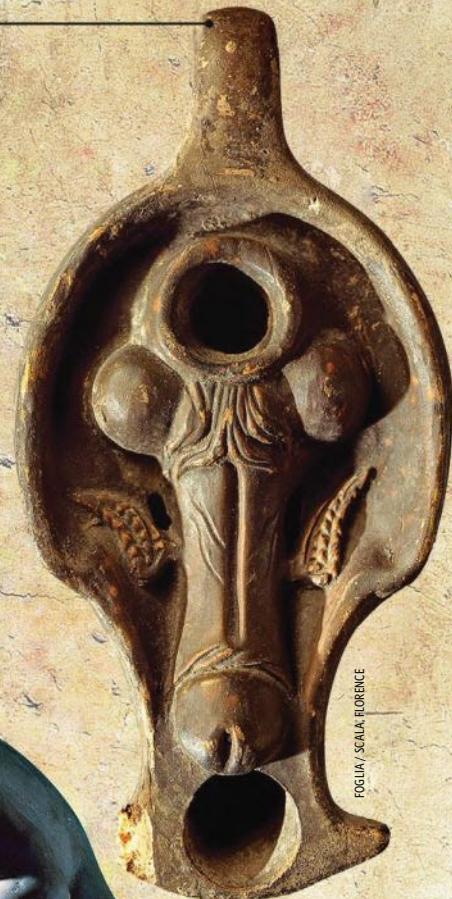
FRANÇOIS 1^{er}, ROI DE NAPLES.
PAR VICENTE LÓPEZ PORTAÑA. 1829.
ACADEMIE ROYALE DES BEAUX-ARTS
SAINT-FERDINAND, MADRID.

Veilleuse

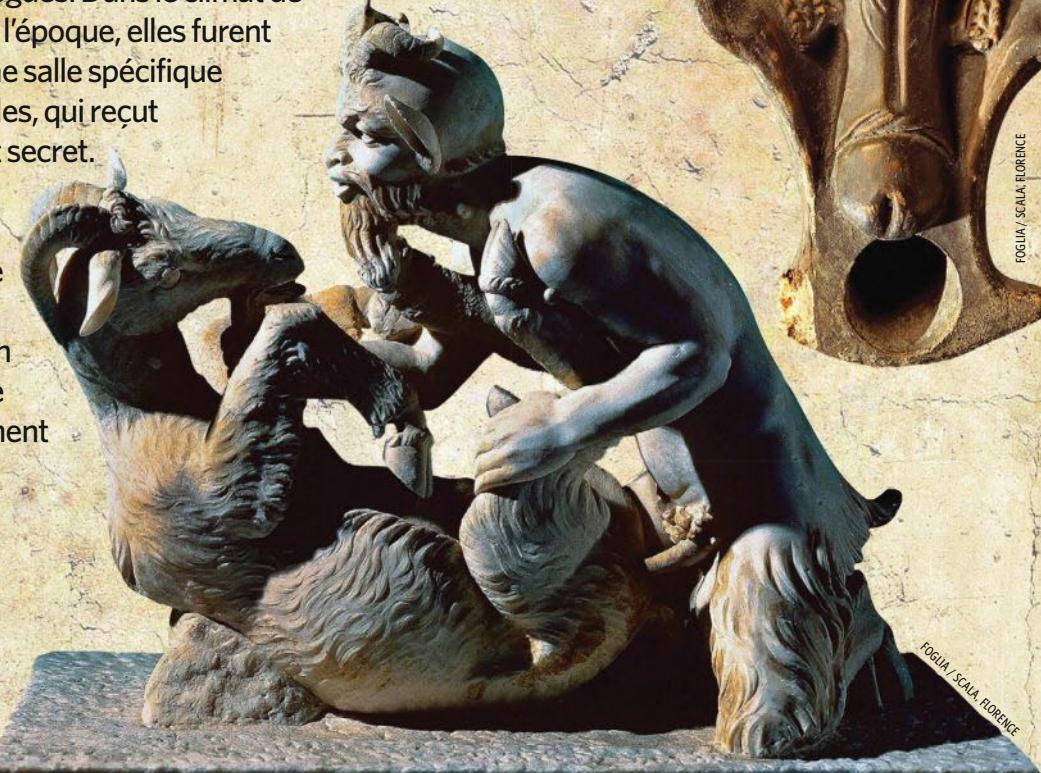
Ces petites lampes à huile étaient souvent ornées de motifs érotiques (ici, un phallus).

Pan et une chèvre

Ce groupe sculpté constitue l'une des œuvres les plus célèbres du Cabinet secret. Il a été mis au jour dans la villa des Papyrus, à Herculaneum.



FOGLIA / SCALA, FLORENCE



FOGLIA / SCALA, FLORENCE

Un roi scandalisé

EN 1819, LE FUTUR ROI DE NAPLES, François 1^{er}, se rendit au musée de Naples en compagnie de son épouse et de l'une de leurs filles. Il fut scandalisé de constater que l'on pouvait y voir toutes sortes d'objets phalliques (veilleuses, clochettes, etc.), des statuettes de Priape dotées d'un phallus disproportionné, des sculptures de nymphes et de satyres se livrant à des jeux érotiques,

des hermaphrodites et des peintures érotiques très explicites. Il ordonna immédiatement d'enlever toutes les pièces à caractère érotique dans une salle du musée aménagée à cet effet, hors de la vue des visiteurs sensibles, et qu'elles ne soient accessibles qu'à des « personnes d'âge mûr et de morale reconnue » sur autorisation spéciale. Le Cabinet secret du musée de Naples était né.



ERICH LESSING / ALBUM

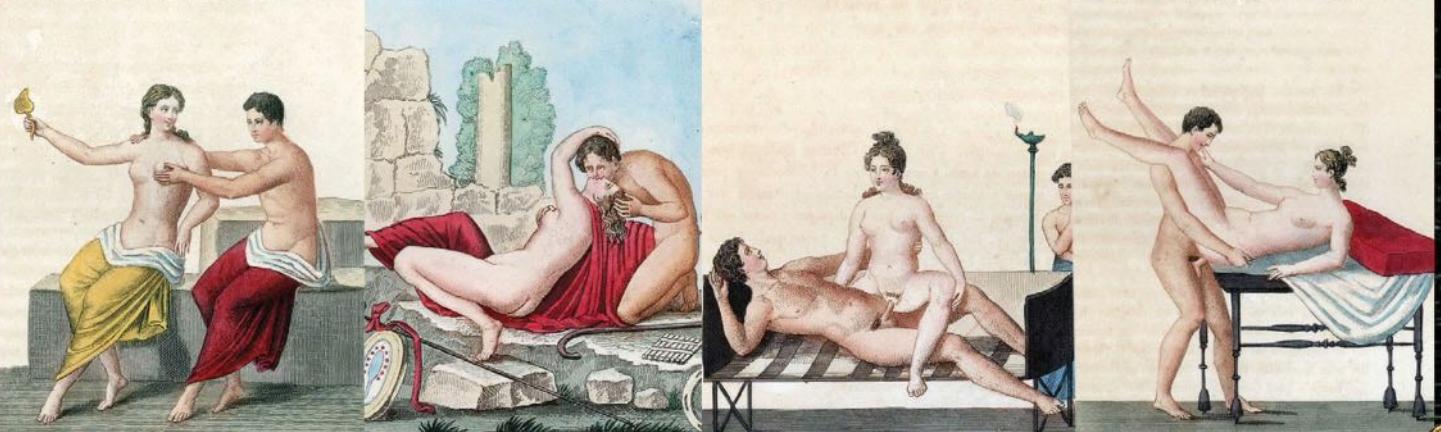
Vénus et Priape

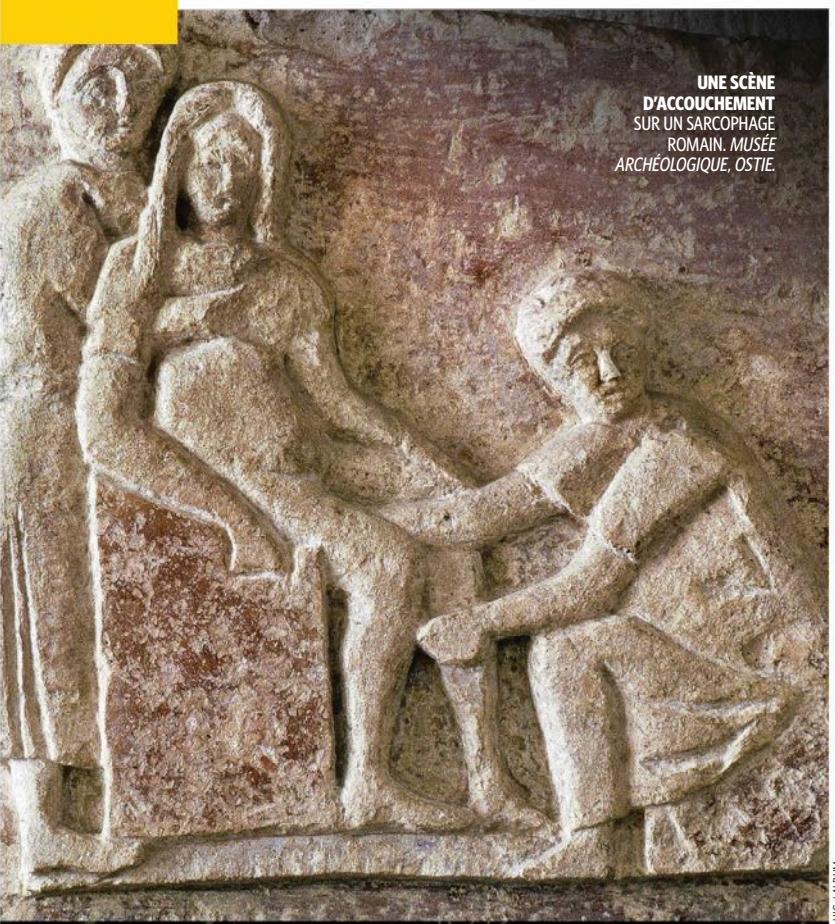
Connue sous le nom de « Vénus en bikini », cette sculpture a été retrouvée dans l'atrium de la maison de Vénus, à Pompéi. La déesse s'y appuie sur une statuette de Priape pour dénouer une sandale.

Priape

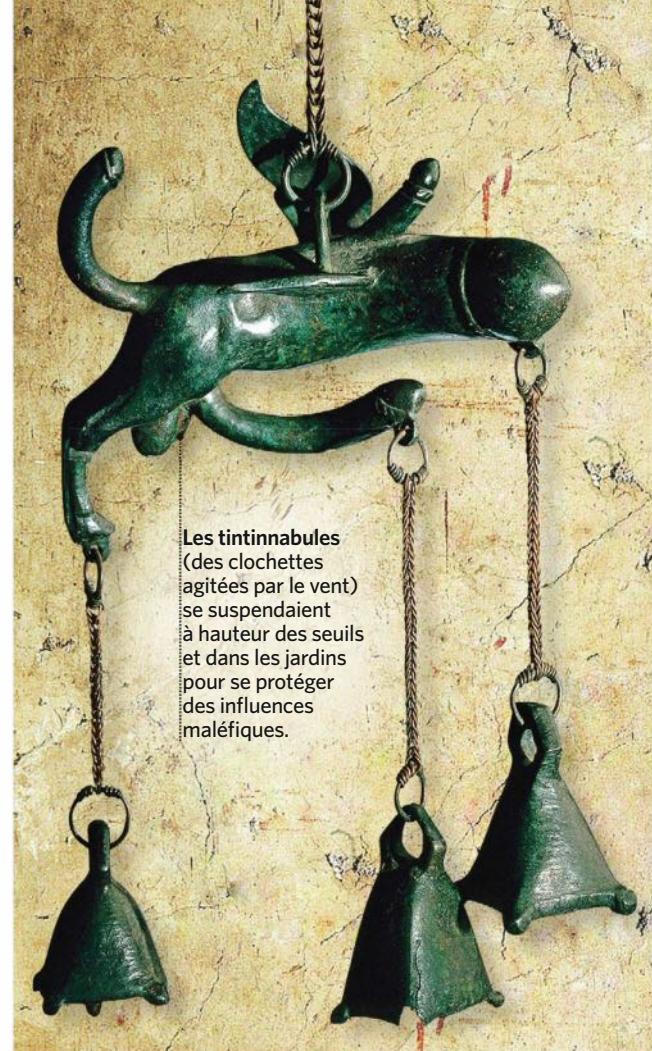
Pompéi a livré de nombreuses lampes à huile en terre cuite à l'effigie du dieu Priape, comme celle-ci, encore surmontée de l'anneau qui servait à la suspendre.

EN 1836, L'ÉCRIVAIN ET DIPLOMATE FRANÇAIS CÉSAR FAMIN DÉCOUVRIT LE CABINET SECRET. CETTE VISITE DONNA LIEU À UN OUVRAGE ILLUSTRÉ, INTITULÉ *MUSÉE ROYAL DE NAPLES, PEINTURES, BRONZES ET STATUES ÉROTIQUES DU CABINET SECRET*, AVEC LEUR EXPLICATION.





UIG / ALBUM



SE PRÉMUNIR DES GROSSESSES

LES MÉTHODES et les produits contraceptifs et abortifs n'étaient pas très bien admis par les Romains. Cependant, les études démographiques ont prouvé qu'ils devaient être massivement utilisés, car le taux de natalité était très bas sous l'Empire. Pour se prémunir des grossesses et des accouchements toujours potentiellement dangereux, les femmes avaient recours à toute une série de produits à base de plantes plus ou moins efficaces. Si les décoctions à base de vin et de poireau ont dû en décevoir plus d'une, les remèdes à base de cyclamen ou d'armoise déclenchaient les règles ou les fausses couches. Mais, pris en excès, de tels produits pouvaient produire des hémorragies mortelles. Des pessaires, ces tampons de laine imbibés de miel, d'huile d'olive ou de céruse, pouvaient également être placés au fond du vagin et bloquer l'avancée des spermatozoïdes avec plus ou moins de succès. Les femmes qui faisaient commerce de contraceptifs risquaient quant à elles la peine de mort si une de leurs clientes venait à décéder.

n'avaient aucun interdit entre eux, si ce n'est ceux que leur imposait éventuellement leur maître. Leur liberté était à la mesure de l'absence d'enjeux sociaux que revêtait leur sexualité.

Amateurs de Vénus en marbre

Par ailleurs, toutes les pratiques sexuelles ne se valaient pas. Le coït vaginal et le baiser étaient les seules à être considérées comme normales et pouvaient être d'un érotisme torride. Ovide est sans doute le seul poète romain qui se soit soucié de l'orgasme féminin. Pour lui, il était valorisant de faire jouir sa partenaire. Ovide recommandait à ses lecteurs de ne pas se laisser arrêter par la pudeur et de caresser les endroits qui faisaient se pâmer les femmes. Son but était de parvenir à l'orgasme simultané des deux partenaires. Il ne faut pas croire pour autant que cela était la norme à Rome, où les règles sociales voulaient que l'homme prît son plaisir en se servant des corps de ceux qui lui étaient socialement inférieurs.



Cette statuette de Mercure, surmontée de sa chevelure polyphallique, symbolisait la richesse, la fertilité et l'abondance.

Ce petit Priape laisse apparaître un phallus lorsqu'on retire le haut du corps du dieu, fils de Dionysos et d'Aphrodite.

Abondance et protection

CONTRAIREMENT à ce que l'on pourrait penser, les représentations de phallus, si abondantes à Pompéi, ne revêtaient pas de signification érotique. Elles évoquaient la **fertilité** de la femme comme de la terre, dont la divinité était Priape, symbolisé par le phallus. Ces objets avaient deux vocations : favoriser la fertilité et protéger du **mauvais œil**, c'est-à-dire des maléfices lancés par autrui. À cet égard, ils revêtaient un caractère **magique** et tenaient lieu d'amulettes.

DE GAUCHE À DROITE : FOGLIA / SCALA, FLORENCE ; BRIDGEMAN / ACI ; BRIDGEMAN / ACI ; BRIDGEMAN / ACI.

Les autres pratiques n'étaient que des déviances plus ou moins acceptables. Les pratiques homosexuelles et le sexe oral étaient tolérés dans une certaine mesure. En revanche, de nombreuses autres pratiques passaient pour être perverses. Le voyeurisme était considéré comme le plaisir des impuissants, et ceux qui garnissaient leur chambre de miroirs pour se regarder faire l'amour se souillaient eux-mêmes les yeux. L'exhibitionnisme n'était guère mieux vu. Le licencieux poète Martial réprouve sans complaisance une certaine Lesbie parce qu'un « spectateur [lui] procure plus de plaisir qu'un amant ». D'autres pratiques plus étonnantes relevaient du fétichisme. L'agalmatophilie est le fait d'aimer les statues. Certains amateurs de marbre payaient les gardiens des temples pour passer un moment avec une Vénus aux courbes vertigineuses ou un Éros à la musculature délicate. À la perversion s'ajoutait la profanation d'un objet sacré, ce qui scandalisait les Romains. Enfin, la masturbation passait pour un acte triste. L'homme y gaspillaient sans but énergie

et semence. Quant aux femmes, les hommes ne concevaient pas qu'elles pouvaient se masturber sans un substitut phallique.

À Rome, la sexualité était assez convenue. Des mâles virils, des femmes pour faire des enfants, d'autres pour le plaisir. Le christianisme, en récupérant à son compte l'ascétisme pratiqué par les philosophes stoïciens, introduisit progressivement dans les mœurs le dégoût du corps et de l'érotisme. Les prostituées perdirent leur rôle social, et la sexualité des hommes, comme celles des femmes, fut réduite à la procréation, du moins en théorie, car ce qui se passait réellement dans l'intimité d'une chambre à coucher échappa toujours aux historiens. ■

Pour en savoir plus

ESSAIS
Les Femmes et le sexe dans la Rome Antique
V. Girod, Tallandier, 2013.

L'Amour à Rome
P. Grimal, Petite bibliothèque Payot, 2002.

La Vie sexuelle à Rome
G. Puccini, Seuil, 2010.

DES FIGURES EMBLÉMATIQUES

Leurs visages étaient reconnaissables de tous les Romains. Antinoüs, César et Messaline incarnèrent chacun un type de comportement sexuel.

L'éphète le plus célèbre

Le jeune esclave Antinoüs déchaîna la passion de l'empereur Hadrien. Il mourut noyé en 130 apr. J.-C. dans des circonstances troubles, lors d'un voyage en Égypte. Il existe d'éloquentes preuves de l'amour exalté d'Hadrien pour le jeune homme : Antinoüs fut en effet divinisé, et une ville fut baptisée Antinoupolis en son honneur.

▼

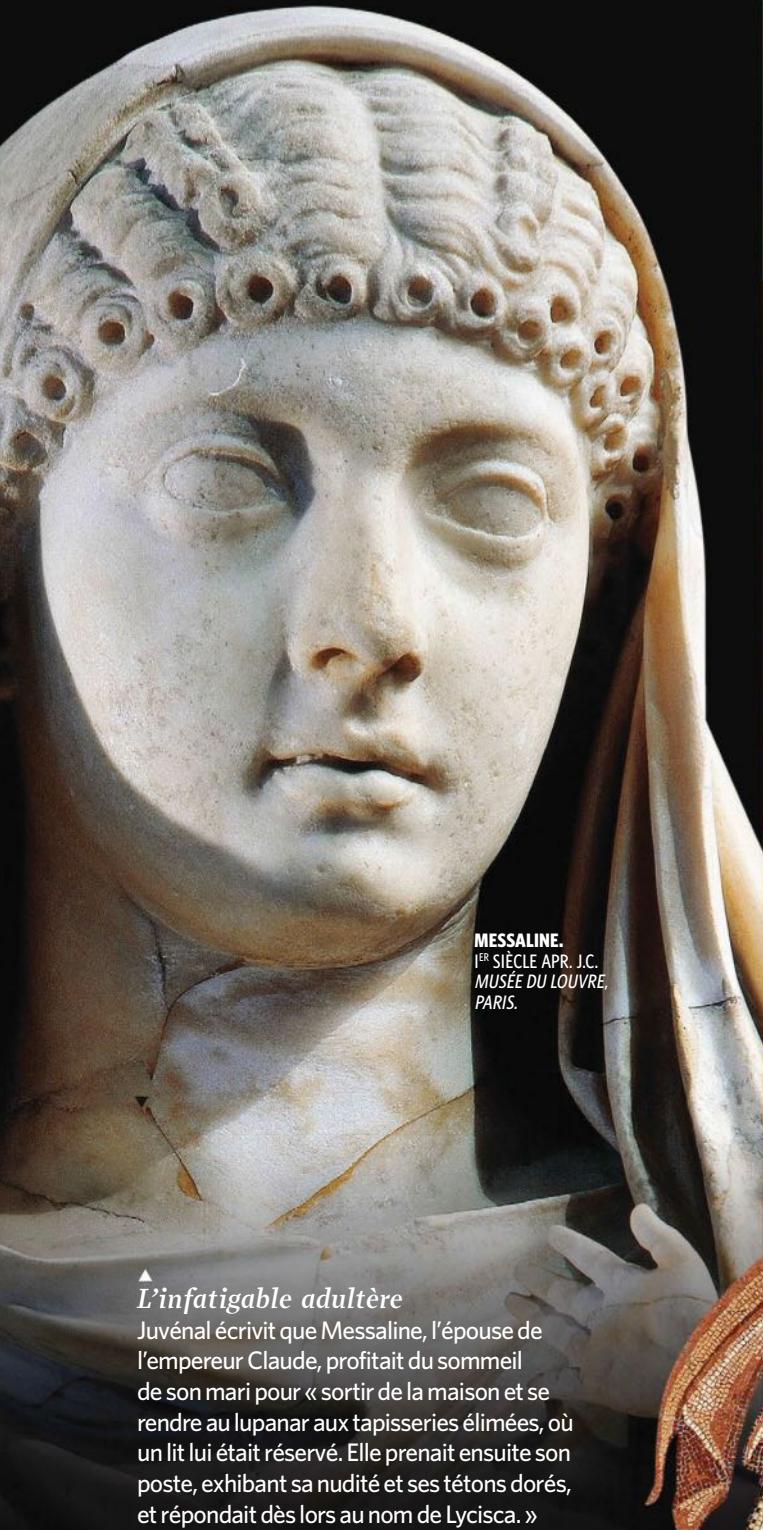
ANTINOÜS. II^e SIÈCLE
APR. J.-C. MUSÉE
DE L'ERMITAGE,
SAINT-PÉTERSBOURG.

JULES CÉSAR.
1^{er} SIÈCLE AV. J.-C.
MUSÉES DU VATICAN,
ROME.

Un homme à femmes

Jules César doit cette réputation à ses différents mariages et à la notoriété de ses relations extraconjugales. Il eut trois épouses : Cornelia, Pompeia et Calpurnia. Parmi ses maîtresses figurent par ailleurs Servilia (la mère de Brutus, l'un des assassins de César) et la reine d'Égypte, Cléopâtre VII.

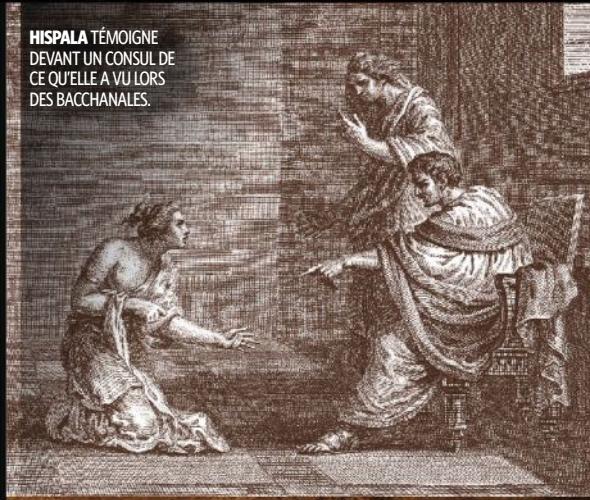




MESSALINE.
1^{ER} SIÈCLE APR. J.C.
MUSÉE DU LOUVRE,
PARIS.

L'infatigable adultère

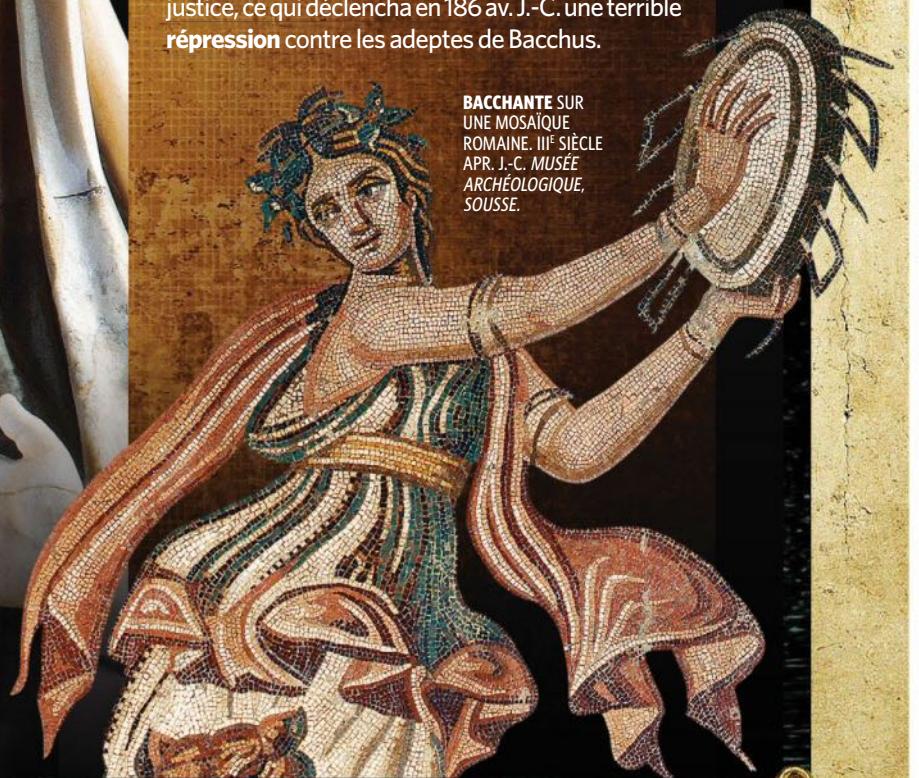
Juvénal écrivit que Messaline, l'épouse de l'empereur Claude, profitait du sommeil de son mari pour « sortir de la maison et se rendre au lupanar aux tapisseries élimées, où un lit lui était réservé. Elle prenait ensuite son poste, exhibant sa nudité et ses tétons dorés, et répondait dès lors au nom de Lycisca. »



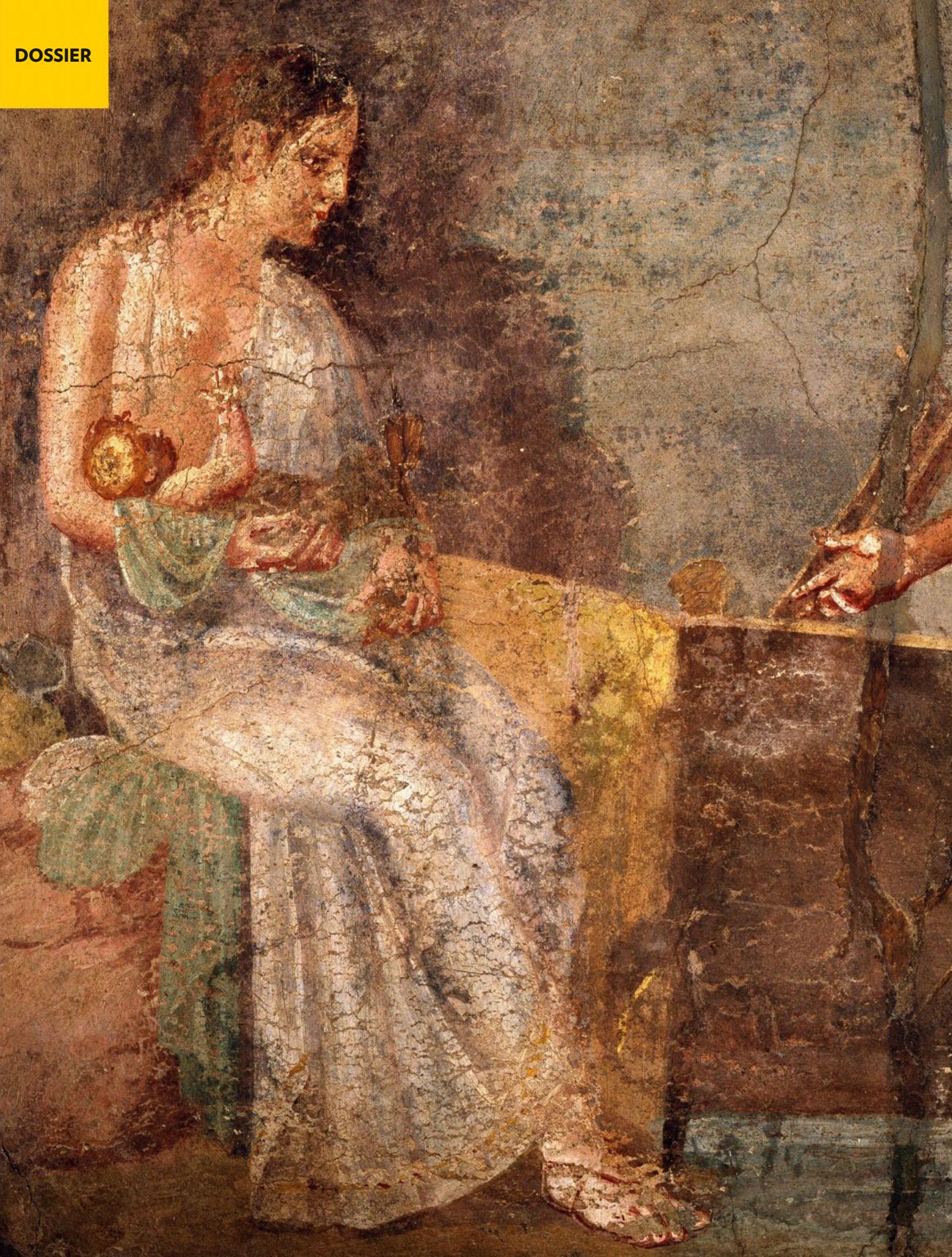
HISPALA TÉMOIGNE
DEVANT UN CONSUL DE
CE QU'ELLE A VU LORS
DES BACCHANALES.

Hispala Fecenia, une prostituée passée à la postérité

L'ESCLAVE HISPALA FECENIA fut initiée dès l'enfance aux mystères de Bacchus et exploitée en tant que prostituée. Une fois affranchie, elle continua d'exercer la prostitution, mais tomba amoureuse d'un riche jeune homme, Aebutius. La mère de celui-ci voulut l'initier aux **Bacchanales**. Mais Hispala, qui connaissait bien ce culte débridé, voulut préserver Aebutius en lui révélant ce qui l'attendait. Les secrets du culte dévoilés, Hispala dut témoigner devant la justice, ce qui déclencha en 186 av. J.-C. une terrible **répression** contre les adeptes de Bacchus.



BACCHANTE SUR
UNE MOSAÏQUE
ROMAINE. III^{ÈME} SIECLE
APR. J.-C. MUSÉE
ARCHÉOLOGIQUE,
SOUSSE.



Les coulisses de la maisonnée

ON NE CHOISIT PAS SA FAMILIA

À Rome, pas question de discuter les ordres du *pater familias*. Épouse, enfants, esclaves : le chef de famille régente la vie de tous ceux qui dorment sous son toit.

Plongée dans le quotidien d'une famille romaine...

VIRGINIE GIROD
DOCTEUR EN HISTOIRE

« **V**ivre ensemble et coopérer à la procréation des enfants, voilà le but principal du mariage », écrivait le philosophe romain Musonius Rufus au 1^{er} siècle apr. J.-C. Dans les rues de Rome, escortée par un aréopage d'invités faisant des blagues grivoises, une jeune fille, vêtue d'une tunique droite cintrée par une ceinture nouée et recouverte d'un long voile couleur de flamme (le *flammeum*), s'apprête à rejoindre la maison de son mari. Pour s'attirer les faveurs des dieux du foyer, elle jette une pièce de monnaie aux quatre angles de sa nouvelle maison. Sur le seuil de la demeure, son mari la soulève de terre. Il n'est pas question qu'elle trébuche en passant la porte, cela porterait malheur. Peu de temps avant, elle était encore chez ses

parents. En tenant la main droite de son fiancé, elle avait prononcé la phrase rituelle des mariées : « *Ubi tu Gaius, ego Gaia* » (« Là où tu seras Gaius, je serai Gaia »). Elle était devenue une *mater familias*, une mère de famille. Bientôt, elle mettra au monde de futurs citoyens.

Pourtant, le nouveau couple ne forme pas une famille. Les deux époux viennent certes d'une lignée, la *gens*, qui forme un groupe familial dont tous les membres portent même nom. Mais la *familia* romaine recouvre une autre réalité que la famille nucléaire fondée sur le couple, connue aujourd'hui. Le *pater familias*, le père de famille, était le maître de la maison. Toutes les personnes qui vivaient sous son toit, femme, enfants, esclaves et éventuellement affranchis, formaient sa famille. Il possédait une autorité juridique sur toutes les

► UN MOMENT INTEMPOREL

Cette jeune Romaine ressemble à n'importe quelle mère. Il s'agit pourtant de Danaé allaitant le héros Persée, sur une fresque de Pompéi. Milieu du 1^{er} siècle apr. J.-C. Musée archéologique national, Naples.



SOTHEBY'S / AKG-IMAGES

▲ DES NOCES GALANTES

En 1914, Emilio Vassari livre une vision gracieuse du mariage romain, au cours duquel les mariés prononcent la phrase rituelle : « Là où tu seras Gaius, je serai Gaia. »

personnes qui dépendaient de lui. Dans le meilleur des cas, il percevait sa femme comme son lieutenant, un second dont le rôle était de veiller sur la logistique de la maison. Car la femme romaine avait pour vocation de vivre dans la sphère privée, pendant que son mari s'épanouissait dans la sphère publique.

Les Romains étaient matinaux. À la maison, on se levait tôt pour prendre une première collation, le *jentaculum*, souvent composé de pain, d'œufs et de fruits. Pendant que la mère de famille régentait la maison, donnant des ordres aux esclaves (on en comptait au moins un dans les foyers de citoyens les plus modestes), un esclave emmenait les enfants en âge d'être scolarisé à l'école, à moins qu'on ne les gardât à la maison, confiés à un précepteur ou aux affres de l'ignorance.

Le père quittait la demeure pour se rendre au forum et s'adonner à ses activités de citoyen. Les plus modestes d'entre eux visitaient leur patron, des hommes plus riches qui, en échange de menus services et d'une grande déférence, leur offraient de la nourriture ou de l'argent. Le clientélisme

permettait une redistribution des richesses, afin d'éviter la marginalisation des plus démunis. Le père revenait généralement à la maison pour un déjeuner frugal, le *prandium*. L'après-midi était ensuite consacré à diverses visites, au commerce pour ceux qui travaillaient, ou à l'*otium* pour les plus riches, cet art de vivre typiquement romain que l'on peut traduire par « oisiveté créatrice ». C'était le temps de l'étude et de la production littéraire pour ceux à qui la richesse évitait le labeur.

Une matrone ne sort jamais seule

Pour la *mater familias*, régenter la maison était la priorité du quotidien, après une rapide toilette au saut du lit. Une fois habillée, un voile jeté sur les cheveux sans cacher pour autant un chignon plus ou moins savamment noué, la maîtresse de maison pouvait se rendre au marché, toujours accompagnée de quelques esclaves ou amies. Il était malvenu pour une femme respectable de sortir seule. Selon les moyens, les emplettes matinales pouvaient prendre une tournure bien différente : une toile de laine grossière et de la vaisselle en

BUSTE DE MATRONE.
1^{er} SIÈCLE APR. J.-C.
METROPOLITAN
MUSEUM, NEW YORK.

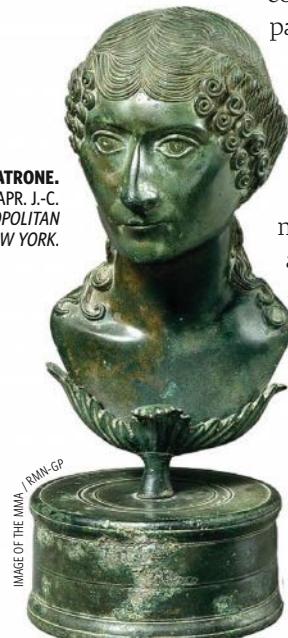


IMAGE OF THE MMA / RMN-GP



GIANNI DAGLI ORTI / AURIMAGES

Le sort aléatoire des enfants

L'EXISTENCE SOCIALE d'un enfant romain ne commençait pas à sa naissance. On considérait que la vie du bébé était précaire et qu'il était inutile de lui donner immédiatement une place dans la société. Ce n'était qu'au terme d'une semaine entière que l'on déposait le nourrisson au pied de son père qui, en le soulevant de terre, le reconnaissait comme le sien. Il lui donnait alors trois noms s'il s'agissait d'un garçon, les **TRIA NOMINA** (prénom, nom de famille et surnom), et deux noms si c'était une fille (nom de famille et surnom). Les Romains ne se montraient guère imaginatifs en la matière. Marc Antoine et Octavie, la sœur de l'empereur Auguste, eurent deux filles qu'ils appellèrent Antonia, en référence à leur père. On les distinguait par leurs surnoms : *Maior* et *Minor*, « la plus grande » et « la plus petite ».

Si le père décidait de ne pas le reconnaître pour une raison quelconque, le sort du nourrisson était scellé. Ce dernier était abandonné

au coin d'une rue sur un tas d'ordures, où il mourait bien vite si personne ne venait à le recueillir. Pour les enfants nés de femmes esclaves, le maître décidait de la même manière que pour ses propres enfants de leur vie ou de leur mort, de les élever chez lui afin qu'ils y travaillassent un jour ou de les vendre. L'enfant esclave ne valait guère mieux qu'un objet.

Les enfants nés libres étaient juridiquement considérés comme des **MINEURS**. À moins d'être émancipées, les filles garderaient ce statut toute leur vie, dépendante de leur père ou de leur mari, y compris après leur mariage, qui pouvait avoir lieu dès leurs 12 ans. Les garçons, quant à eux, devenaient des citoyens à environ 14 ans, lors d'une cérémonie où on leur rasait leur première barbe. Ils abandonnaient alors leur vêtement d'enfant, la *toge* prétexte bordée d'une fine ligne pourpre, ainsi que leur *bullā*, un bijou en forme de sphère en métal plus ou moins précieux, contenant des amulettes prophylactiques.

▲ RECONNUS LÉGITIME

Ce bas-relief représente deux étapes de la vie d'un enfant né libre : l'allaitement, à gauche, et la reconnaissance de l'enfant par son père, à droite. Sarcophage, 1^{er} siècle apr. J.-C. Musée du Louvre, Paris.



AKG-IMAGES

▲ FAIRE LA FÊTE AUTOUR D'UN REPAS

Le repas du soir, le plus important de la journée, était souvent l'occasion d'organiser un banquet, comme celui représenté sur cette fresque de Pompéi, où les convives mangent et boivent allongés sur des lits. *Musée archéologique national, Naples.*

argile pour la ménagère ne possédant que quelques sesterces dans sa bourse ; des coupes en argent finement ciselées et des soieries chatoyantes pour la femme d'un noble consul ou d'un chevalier fortuné. L'après-midi, les femmes qui ne tenaient pas des commerces pour vivre (les coiffeuses, boutiquières...) se rendaient les unes chez les autres. Ces réunions étaient l'occasion d'échanger des commérages, de faire valoir la prospérité de leur foyer, voire, dans les plus hautes sphères, de participer à la politique et de s'engager dans des luttes d'influences.

En fin d'après-midi, chacun se rendait aux bains publics. À part dans les établissements mixtes où l'on venait clairement pour faire des rencontres, les hommes et les femmes ne fréquentaient pas les mêmes établissements. Les thermes étaient un haut lieu de sociabilité. On y faisait son réseau, on rencontrait de nouvelles personnes et l'on s'invitait à dîner. Le dîner était le moment crucial de la journée. Le repas du soir, la *cena*, était le plus important. Les Romains se recevaient les uns chez les autres. Ceux qui avaient des réputations de

parasites recherchaient activement des hôtes chaque soir. À l'époque impériale, les hommes et les femmes partageaient la même table, allongés sur des lits disposés en forme de U. Les enfants suffisamment grands pour partager le même repas que les adultes mangeaient avec eux, assis sur des tabourets autour d'une autre table. Suivant les conseils d'Ovide, le banquet était le moment où les amants clandestins échangeaient quelques regards et quelques caresses au nez et à la barbe d'un époux trop occupé à animer le banquet.

En fin de soirée, les époux se retrouvaient enfin pour quelques étreintes dans leur lit commun, sauf si leurs moyens leur permettaient d'avoir des chambres ou des appartements séparés. Dans l'obscurité complice, ils concevaient de nouveaux petits citoyens à offrir à la patrie.

Sous le toit du maître, la vie des esclaves, eux aussi membres de la *familia*, n'était que labeur. Les esclaves peu nombreux des familles modestes étaient multitâches, alors que dans les riches demeures, les esclaves étaient spécialisés ; des cuisiniers aux femmes de chambre

en passant par les secrétaires, chacun avait sa tâche assignée, et il se créait naturellement une hiérarchie. Les esclaves lettrés, qui devaient les bras droits de leur maître, pouvaient espérer l'affranchissement et une certaine ascension sociale. Pallas, l'affranchi de la mère de l'empereur Claude, était ainsi devenu l'un des ministres de ce dernier et jouissait d'une immense fortune personnelle.

Mariage arrangé pour les esclaves

Les maîtres veillaient généralement sur les liaisons de leurs esclaves. Point d'amours libres dans les cuisines. Les maîtres, surtout à la campagne, dans les domaines agricoles, réglaient les relations des uns et des autres. Ils choisissaient la compagne qu'ils donnaient à leur intendant, par exemple. Columelle préconisait, pour les hauts fonctionnaires du domaine, une femme travailleuse, honnête, ni trop belle, ni trop laide, de manière que l'intendant l'apprécierait, mais ne l'aimerait pas passionnément. On leur permettrait d'avoir des enfants, une future main-d'œuvre qui avait aussi l'avantage d'attacher l'esclave à sa terre. D'autres faisaient payer les esclaves hommes pour avoir quelques minutes dans les bras d'une de leur collègue, établissant ainsi une forme de prostitution privée au sein de la maison. Mais les esclaves n'étaient jamais que des objets appartenant aux maîtres. Les enfants qui naissaient devenaient esclaves de fait et enrichissaient le cheptel humain de la maison, quand on ne décidait pas de les abandonner ou de les vendre.

Cette famille, au sens de foyer, était tributaire du jeu des alliances. Les Romains pratiquaient volontiers le divorce, plus souvent pour des intérêts économiques et sociaux que pour des histoires d'amours déçues. Il suffisait au mari de prononcer les mots rituels « Reprends tes affaires » devant sept témoins, et l'épouse était en mesure de quitter le foyer. La *familia* se dissolvait alors momentanément pour renaître avec d'autres membres, dans un autre foyer. Les hommes pouvaient se remarier rapidement, mais les femmes étaient tenues d'attendre 10 mois, comme après un veuvage, pour s'assurer de la paternité d'un éventuel enfant à venir. La filiation était l'enjeu de la famille romaine. L'adoption était une autre possibilité de filiation très pratiquée à Rome. Elle faisait partie des outils qui permettaient de



DEAGOSTINI / LEEMAGE

réajuster la *familia*. Si un homme n'avait pas d'héritier ou voulait en choisir un qu'il estimait digne, il pouvait passer par l'adoption. Cette pratique fut très usitée dans les familles impériales pour pallier l'absence de successeur ou pour créer une illusion de renoncement à la transmission dynastique du pouvoir. L'empereur Auguste adopta ses trois petits-fils et son beau-fils Tibère, et les empereurs de la dynastie des Antonins, à l'exception de Marc Aurèle, adoptèrent leur successeur, bien qu'ils aient tous des liens de sang.

L'amour n'était pas le ciment du foyer romain, même s'il pouvait être bien présent. On ne souhaitait pas aux jeunes mariés de s'aimer, mais de vivre dans la *concordia* : la bonne entente et l'affection réciproque. ■

▲ PORTRAIT D'UN COUPLE

La femme et l'homme tiennent leur bébé, représenté à la manière du jeune dieu Bacchus, portant une couronne de vigne, un canthare (vase à boire) et un thyrsé (sceptre). Fresque de Stabiae. 1^{er} siècle apr. J.-C. Musée archéologique national, Naples.

Pour en savoir plus

ESSAIS

La Famille dans la Grèce antique et à Rome

A. Roussel, G. Sissa, Y. Thomas, Complexe, 2005.

La Vie des Romains au temps des Césars

C. Salles, Larousse, 2004.

LA VILLE EXHUMÉE

Cette vue aérienne permet d'apprécier la structure de l'antique Ebla : une acropole centrale située sur un tell, entourée par une vaste ville basse et séparée de la campagne par une fortification.

GEORG GERSTER / AGE FOTOSTOCK

UNE TABLETTE DE TIRA-IL

Écrite par le scribe Tira-II, cette tablette (page de droite) énumère le nom des villes syriennes et mésopotamiennes. Elle a été découverte dans les archives du palais G d'Ebla.

AKG / ALBUM





EBLA

Première bibliothèque de l'histoire

Coup de tonnerre dans l'archéologie orientale !

En 1975, la découverte de 15 000 tablettes cunéiformes révèle l'importance de la cité d'Ebla et bouleverse la connaissance de la Syrie antique.

BERTRAND LAFONT

CHERCHEUR AU CNRS

Parmi les amateurs d'archéologie, certains aînés s'en souviennent encore : au milieu des années 1970, l'annonce de la découverte des archives d'Ebla, au cœur de la Syrie, a sonné comme un coup de tonnerre dans un ciel serein. À moins de 60 kilomètres au sud d'Alep et à une centaine de kilomètres seulement de la côte méditerranéenne, une mission archéologique italienne, sous la direction de Paolo Matthiae, professeur d'archéologie orientale à l'université de Rome, fouillait depuis quelques années Tell Mardikh, proche de l'actuelle ville d'Idlib. Sous le piochon des archéologues resurgissaient peu à peu les ruines de cette cité oubliée, avec ses palais, ses temples, ses murailles et ses tombes, lorsqu'on exhuma soudain, en 1974-1975, un trésor inattendu de quelque 15 000 tablettes et fragments d'argile en écriture cunéiforme.

CHRONOLOGIE

Ebla, cité marchande de Syrie

- ⌚ **Vers 2700 av. J.-C.** Fondation de la ville d'Ebla, en Syrie, plusieurs siècles après l'apparition, en Mésopotamie, de la culture urbaine d'Uruk, la première ville de l'histoire.
- ⌚ **Vers 2400 av. J.-C.** Construction du palais G d'Ebla, qui devient un riche carrefour commercial entre la Mésopotamie et le monde méditerranéen.
- ⌚ **Vers 2300 av. J.-C.** Destruction du secteur G d'Ebla et de la bibliothèque, probablement par les armées du roi de Mari ou par celles de Sargon d'Akkad.
- ⌚ **Vers 2000 av. J.-C.** Sous le règne d'Ibbi-Lim, Ebla est détruite pour la deuxième fois. Mais on ignore quel ennemi a attaqué et détruit la cité.
- ⌚ **2000-1630 av. J.-C.** Ebla passe sous la coupe de l'une des dynasties amorrites qui gouvernaient les villes syro-palestiniennes et mésopotamiennes.
- ⌚ **Vers 1630 av. J.-C.** Destruction définitive d'Ebla lors des expéditions des rois hittites Hattousili I^{er} et Mursili I^{er} en Syrie et en Mésopotamie.

TAUREAU À TÊTE HUMAINE DÉCOUVERT À EBLA. VERS 2300 AV. J.-C.
MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE, IDLIB.



JAMES L. STANFIELD / GETTY IMAGES

▲ LES RUINES DU PALAIS G

Cette imposante enceinte est considérée comme la première manifestation d'architecture monumentale de l'antique Syrie.

Grâce à ces tablettes, on allait découvrir que, vers 2400 av. J.-C., Ebla avait été la capitale d'un puissant royaume, qui avait prospéré dans une région considérée jusque-là comme en marge des grandes civilisations de Mésopotamie et d'Égypte : pour ces époques des tout débuts de l'histoire, on ne connaissait alors quasiment rien de la Syrie.

On parvint assez rapidement à déchiffrer et à comprendre le contenu de ces textes d'Ebla, rédigés dans la langue sémitique locale nouvelle, que l'on nomma éblaïte. Mais le retentissement de cette découverte fut tel que certains esprits s'embâllèrent et alimentèrent d'emblée ce qui allait devenir une véritable polémique. Le premier épigraphiste de la mission d'Ebla prétendit en effet avoir découvert, dans ses lectures initiales, des mentions d'Israël, de Yahvé, de Sodome et Gomorrhe, et des noms comme Ismaël, Mikaël, etc. : la querelle « Ebla et la Bible » était née, qui allait rapidement prendre un tour politique en ces temps où, peu après la guerre du Kippour, les tensions étaient vives



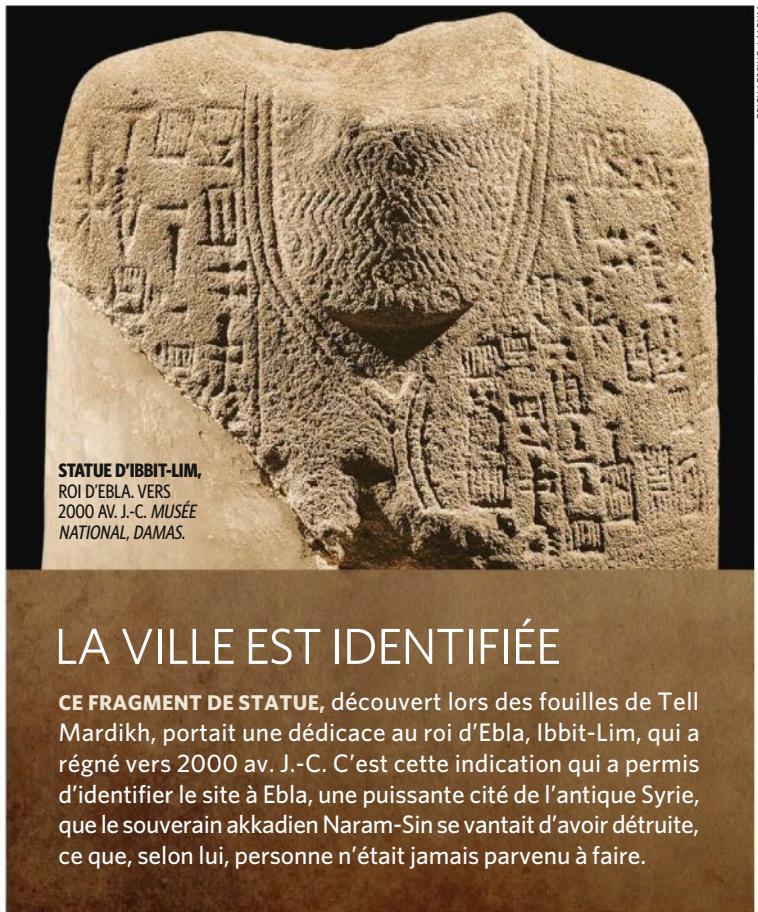
entre Israélites et Arabes. Les hypothèses proposées par le premier lecteur des textes d'Ebla étaient pourtant bien hasardeuses, et aucune d'entre elles n'a été confirmée par la suite. Les passions sont donc retombées, et l'étude scientifique des archives d'Ebla a pu se poursuivre plus sereinement.

Rappelons d'abord que, au Proche-Orient, cette période du III^e millénaire av. J.-C. a été celle du plein épanouissement de la civilisation sumérienne. C'est à Sumer, en Mésopotamie méridionale (le sud de l'Irak actuel), qu'a été inventée l'écriture et que s'est mis en place un régime de cités-États florissantes (Ur, Lagash, Uruk, etc.) qui ont longtemps prévalu. La Mésopotamie était alors considérée comme le véritable berceau de la civilisation : « L'histoire commence à Sumer », affirmait le grand assyriologue américain Samuel N. Kramer. L'entreprise italienne sur Tell Mardikh visait donc à en savoir davantage sur une région, la Syrie centrale, demeurée hors des habituelles zones de recherche et pour laquelle se posait la question des conditions du développement de la culture urbaine.

Trois rangées d'étagères en bois

Tell Mardikh est un site impressionnant, qui s'étend au milieu de collines sur environ 56 hectares (1 000 mètres du nord au sud et 700 mètres d'ouest en est). On y distingue clairement une acropole et une ville basse, entourée par une enceinte oblongue de près de 3 kilomètres. Trois dates importantes ont ponctué les recherches qui y ont été menées : 1964, avec le début des fouilles ; 1968, lorsque l'inscription d'une statue a révélé que ce site recouvrait l'ancienne Ebla, une ville connue par les textes sumériens, mais dont on ignorait l'emplacement ; et 1974-1975, avec la découverte de milliers de tablettes d'argile en écriture cunéiforme dans le complexe palatial du III^e millénaire appelé « palais G ».

Ces tablettes ont été recueillies en divers endroits, mais c'est dans une petite pièce de 18 mètres carrés – sans doute une véritable salle d'archives, plus qu'une bibliothèque – que l'essentiel des textes a été découvert. De 3 000 à 4 000 tablettes d'argile, la plupart de grande dimension (jusqu'à 20 centimètres de côté), avaient dû y être conservées, originellement placées à la verticale, directement adossées au mur et soigneusement classées sur trois rangées d'étagères en bois.



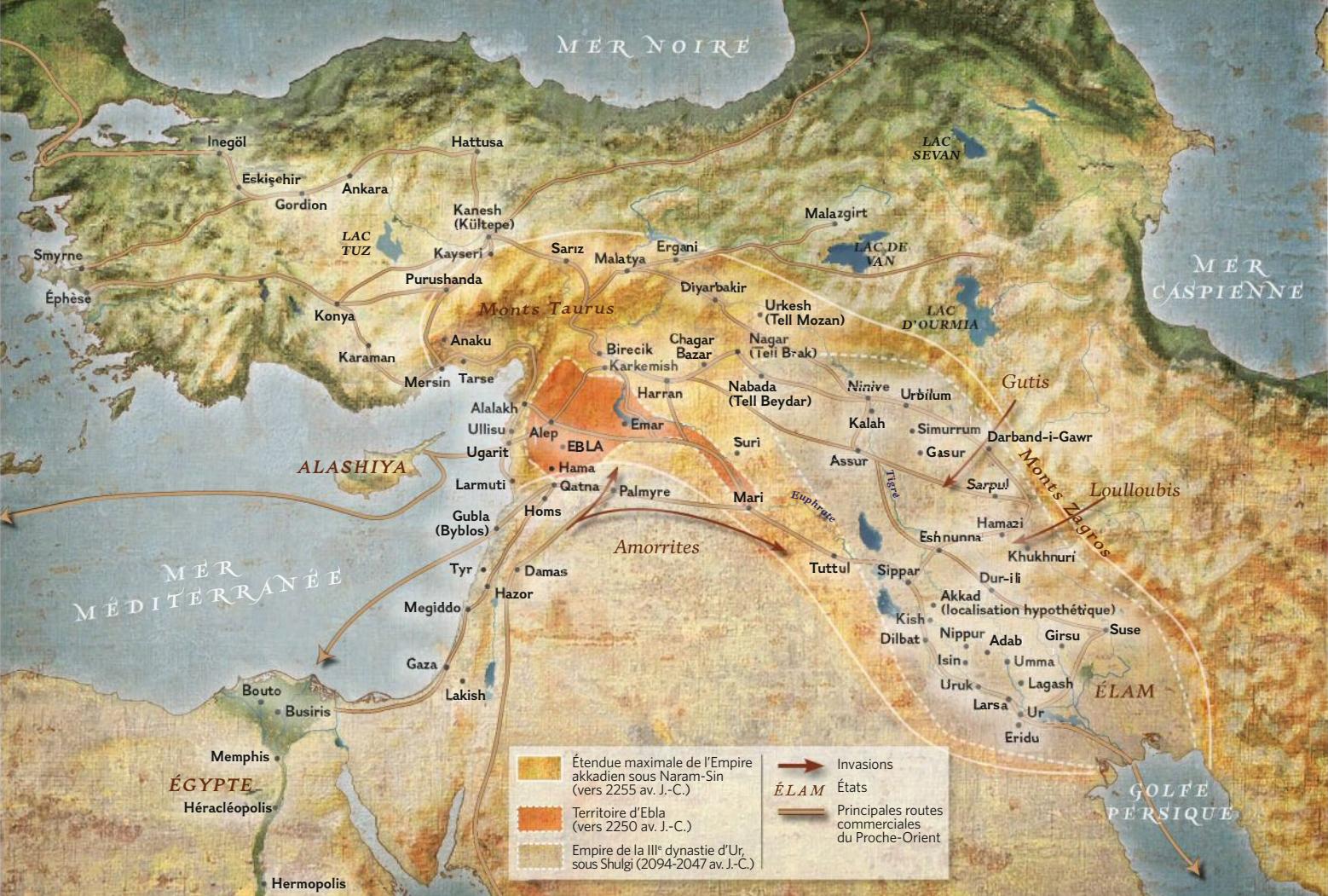
Il s'agit essentiellement d'archives administratives à caractère comptable, mais on y a trouvé aussi des documents de chancellerie, des rituels et des textes juridiques, littéraires ou lexicaux (notamment des « dictionnaires » éblaïte-sumérien). Leur contenu éclaire la période d'une quarantaine d'années qui a précédé les conquêtes de Sargon d'Akkad, ce souverain qui, depuis la Mésopotamie centrale, allait créer vers 2300 av. J.-C. le premier empire de l'histoire, de la Méditerranée à l'Iran et de l'Anatolie au golfe Persique.

L'histoire d'Ebla est celle d'un royaume qui s'est vraisemblablement constitué vers 2700 av. J.-C. et qui a progressivement étendu son influence économique, politique et militaire. Sur le plan politique, ce qui ressort surtout de l'analyse des documents, c'est la compétition qu'a entretenue Ebla avec sa principale rivale, Mari, située

► TÉMOIN DU RÈGNE AMORRITE

Ce bassin rituel, dont la base est ornée de lions rugissants, a été découvert dans un temple d'Ebla : à droite, des guerriers en marche ; à gauche, un banquet rituel, avec une figure de roi assis. II^e millénaire av. J.-C. Musée national, Damas.





Une puissance du Proche-Orient

Des milliers de villes sont mentionnées dans les archives d'Ebla, mais toutes n'ont pas été identifiées. La plupart, comme Ugarit et Alalakh, appartiennent à l'actuelle sphère syro-libanaise, mais beaucoup se situent à l'est, dans les régions de Mari (Moyen-Euphrate) et de Kish (Mésopotamie centrale). Mari joue un rôle majeur dans les textes d'Ebla, car les deux villes relient le Levant à la Mésopotamie. Leur lutte pour contrôler le commerce conduit à la guerre. Après la conquête de Mari, les rois d'Akkad, qui cherchent un accès vers la Méditerranée, s'attaquent à Ebla vers 2350 av. J.-C.

RECONSTITUTION D'EBLA À L'ÉPOQUE D'IBBIT-LIM, VERS 2000 AV. J.-C., LORSQU'ELLE EST DÉTRUIE PAR UN ENVAHISSEUR INCONNU.

CARTE : EOSGIS.COM. RECONSTITUTION : LOUIS S. GLANZMAN / GETTY IMAGES

L'urbanisme d'Ebla s'organisait selon un plan radial, avec quatre grandes voies reliant les portes de la muraille à l'acropole.

Acropole. Cette zone, située sur un tell, accueillait les palais et les temples d'Ebla.

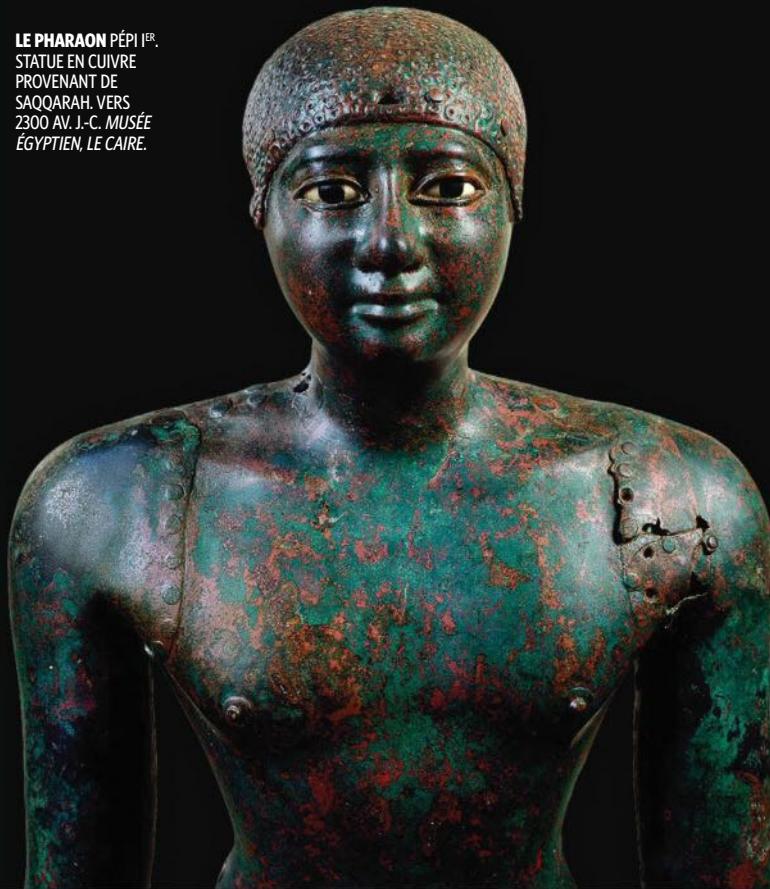
Ville basse. C'est ici que vivait la majorité de la population.



Fortifications, datées du début de la dynastie amorrite, vers 2000 av. J.-C. Aujourd'hui, les vestiges du talus mesurent 22 mètres de haut. À l'extérieur, le mur est couvert de pierre jusqu'à 5 mètres de haut.

LE PHARAON PÉPI I^{ER}.
STATUE EN CUIVRE
PROVENANT DE
SAQQARA. VERS
2300 AV. J.-C. MUSÉE
ÉGYPTIEN, LE CAIRE.

DEA / ALBUM



ENTRE LE COMMERCE ET LA GUERRE

Un vase en albâtre portant le cartouche du pharaon Pépi I^{er} a été découvert dans les ruines du palais G d'Ebla. Il prouve l'existence d'un marché international de biens de luxe à une époque où, comme le montrent les tablettes, l'échange d'artistes, de scribes ou encore de musiciens entre la Syrie et la Mésopotamie est fréquent. Malgré tout, la correspondance diplomatique conservée dans les archives d'Ebla mentionne une situation politique troublée : différentes puissances de ces deux régions se disputent l'hégémonie et, pour cette raison, les conflits avec les cités-États de l'intérieur (Mari, Nagar, Kish, Abarsal) sont constants, même si Ebla a signé avec elles des traités de paix et de coopération.

sur l'Euphrate à 400 kilomètres au sud-est, et la vive concurrence qui a opposé ces deux royaumes pour le contrôle, avant les conquêtes de Sargon, du cours moyen de ce fleuve et des territoires situés en haute Mésopotamie.

Le plus ancien traité connu

Après une période initiale de soumission à Mari — les Éblaïtes semblent avoir longtemps dû payer tribut —, la situation a commencé à changer vers 2350 av. J.-C., lorsqu'une série d'offensives militaires a permis à Ebla d'étendre peu à peu son contrôle jusqu'à l'Euphrate et au-delà jusqu'à Abarsal, au nord-est de la Syrie. C'est avec cette ville que fut signé un traité retrouvé dans les archives, l'un des plus anciens traités diplomatiques connus.

La suprématie d'Ebla en Syrie devint alors manifeste et l'affrontement direct avec Mari, inévitable. Ebla remporta d'abord une importante victoire, mais il semble que Mari se soit rétablie suffisamment vite pour aller se venger en attaquant à son tour Ebla, moins de trois ans après sa défaite, jusqu'à détruire cette fois

sa rivale. Dans ce scénario, Sargon d'Akkad ne serait intervenu à Ebla qu'une dizaine d'années plus tard, au moment d'imposer sa domination sur l'ensemble de la région.

On voit donc que l'influence d'Ebla, au sommet de sa puissance, a pu largement déborder du cadre de ses frontières originales. Un très long mur de quelque 220 kilomètres, construit en pierres sèches et ayant pu marquer une sorte de frontière orientale des zones contrôlées et défendues par Ebla, a même été récemment repéré et relevé au cœur même de la steppe syrienne.

Les textes d'Ebla ont révélé que les bases de l'organisation socio-politique du royaume étaient assez différentes du modèle mésopotamien : le palais y jouait un rôle majeur et non les temples, dont l'influence économique apparaît bien moindre qu'à Sumer. Le roi (*malikum*) et la reine (*maliktum*) occupaient une place importante, notamment sur les plans rituel et symbolique, comme le montrent les riches informations fournies par des textes relatifs

▼TÊTES D'ENNEMIS

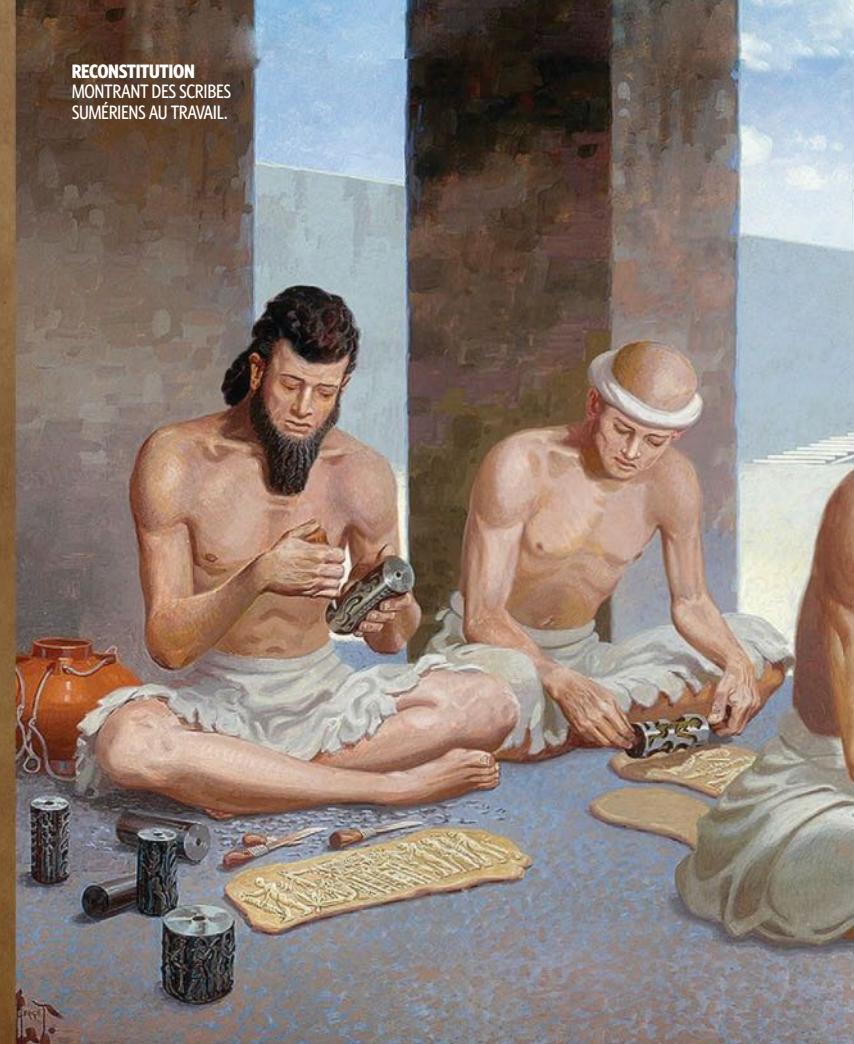
Ce personnage provient d'un décor de plus de 3 mètres de haut, élaboré avec des pièces de marbre fixées dans du bitume, célébrant une victoire militaire d'Ebla. Vers 2300 av. J.-C. Musée archéologique, *Idlib*.



ERICH LESSING / ALBUM



RECONSTITUTION
MONTRANT DES SCRIBES
SUMÉRIENS AU TRAVAIL.



DEA / AGEPHOTOS

Une écriture très ancienne

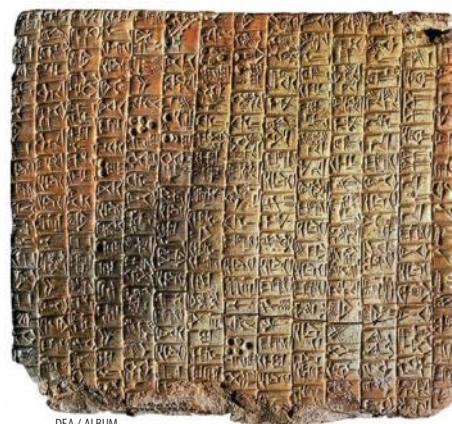
Les habitants d'Ebla écrivaient avec des caractères cunéiformes inventés par les Sumériens. Cependant, les Éblaïtes ne parlaient pas le sumérien, et ces signes avaient une autre signification dans leur langue. L'éblaïte est l'une des langues écrites les plus anciennes de l'histoire, avec l'akkadien, l'égyptien et le sumérien.

CI-DESSUS, LA BIBLIOTHÈQUE DU PALAIS G D'EBLA LORS DE SA MISE AU JOUR EN 1975. AVEC DES TABLETTES PARTIELLEMENT ENERRÉES.

au rituel du mariage royal ou au culte funéraire des rois défunt. Dans l'exercice de son règne, le roi était secondé par un personnage de premier plan, à la tête de l'administration et de l'armée. On le traduit généralement par « vizir », faute de mieux, car son titre exact en éblaïte n'est en réalité jamais donné ; on ne connaît que les noms des personnages qui ont exercé cette fonction.

Les ressources du royaume d'Ebla provenaient essentiellement de l'agriculture, de l'élevage et de l'artisanat. Il est clair cependant que le commerce à longue distance est en grande partie à l'origine de la véritable prospérité du royaume. Au faîte de sa puissance, sa richesse se laisse deviner à la lecture des comptes récapitulatifs de textiles et de métaux enregistrés dans les archives du palais. L'argent notamment circulait en grande quantité, sans que l'on en connaisse l'origine exacte ; et le fait que les archéologues aient retrouvé dans le palais

▼ **LE TRAITÉ D'ABARSAL**
Cette tablette présente l'accord entre Ebla et la ville d'Abarsal. C'est le document diplomatique le plus ancien conservé. Vers 2300 av. J.-C. Musée archéologique, Idlib.



DEA / ALBUM

d'Ebla plus de 20 kilos d'objets en lapis-lazuli – vraisemblablement originaire d'Afghanistan – témoigne de l'ampleur des réseaux d'échanges qui avaient été mis en place.

Ebla fait la paix avec Mari

Grâce à ces bilans comptables, on a ainsi pu calculer le total assez stupéfiant de tout ce qui avait été accumulé et géré par le palais au cours des neuf dernières années de son histoire : 5 tonnes d'argent, 180 kilos d'or, 5 tonnes de cuivre et 52 000 pièces d'habillement ! Son rôle dans les productions artisanales et le grand commerce a donc permis à Ebla de s'enrichir, sa situation de carrefour entre l'Égypte, l'Anatolie, la côte méditerranéenne et la Mésopotamie ayant été particulièrement bien mise à profit.

Parmi les textes les plus emblématiques retrouvés à Ebla, outre le traité diplomatique avec Abarsal que nous avons mentionné, on peut citer deux lettres de chancellerie : celle



H.M. HERGET / NGS

LE DÉCHIFFREMENT DE L'ÉBLAÏTE

Le travail de déchiffrement des tablettes d'argile en écriture cunéiforme retrouvées à Tell Mardikh par Paolo Matthiae est entrepris dès 1974. L'écriture cunéiforme est née en Mésopotamie, dans la cité sumérienne d'Uruk, vers 3300 av. J.-C. Le système a donc été importé à Ebla depuis la Mésopotamie, vers le milieu du III^e millénaire av. J.-C. Les signes cunéiformes des tablettes d'Ebla ressemblent en effet à ceux utilisés vers 2600-2500 av. J.-C. dans le monde sumérien. On a d'abord cru que ces tablettes notaient du sumérien archaïque. Mais quelque chose ne cadrait pas : certains mots, lus en sumérien, n'avaient aucun sens dans cette langue. On a alors réalisé que ces signes cunéiformes notaient en réalité une langue encore inconnue, appartenant à la famille des langues sémitiques (comme l'arabe ou l'hébreu), et que l'on a appelée « éblaïte ». Le

travail de déchiffrement a été facilité par l'existence, parmi ces tablettes, de textes lexicaux se présentant comme de véritables dictionnaires éblaïte-sumérien. L'apparentement avec d'autres langues sémitiques aujourd'hui bien connues a été aussi d'un grand secours. Depuis 40 ans, le travail des chercheurs a fait progresser la connaissance de l'éblaïte. Mais le déchiffrement des textes d'Ebla, inachevé, est toujours en cours.



AKG / ALBUM

que le roi de Mari, Enna-Dagan, adressa au roi d'Ebla et qui fait l'historique des relations entre les deux royaumes, et celle échangée avec la lointaine Hamazi (peut-être située dans les monts du Zagros), où l'on trouve pour la première fois la formule diplomatique qui fera florès pour célébrer la fraternité entre rois : « Je suis ton frère et tu es mon frère ; quels que soient tes désirs je les exaucerais et toi, quels que soient mes désirs, tu devras les exaucer. »

Au total, en dehors de l'écriture cunéiforme reçue de Mésopotamie, de nombreux traits culturels originaux ont permis de définir, à Ebla, les spécificités d'une culture locale désormais qualifiée de « proto-syrienne » pour la seconde moitié du III^e millénaire, et dont on ignorait quasiment tout jusqu'aux découvertes de ces 30 dernières années.

Vers 2300 av. J.-C., Ebla fut détruite et quasiment abandonnée pour plusieurs siècles, ce qui porta un véritable coup d'arrêt au développement de la Syrie centrale. Mais à partir de 1900 av. J.-C. environ, Ebla allait connaître une seconde phase de prospérité : plusieurs

temples, palais, tombes royales — mais cette fois quasiment pas de textes — documentent cette période dite « paléo-syrienne », dénomination qui souligne le synchronisme avec la période « paléo-babylonienne » en Mésopotamie, celle où régnait le roi Hammourabi de Babylone. La disparition définitive de la cité, vers 1630 av. J.-C., est sans doute à attribuer aux Hittites. Depuis l'Anatolie, ces derniers menèrent à partir de ce moment-là plusieurs guerres en Syrie du Nord, avant de poursuivre jusqu'en Mésopotamie et de faire tomber, à son tour, la première dynastie de Babylone. S'abattit alors sur Ebla un silence qui devait durer près de 4 000 ans, jusqu'à ce que les archéologues la fasse resurgir du sol de Syrie, une terre hélas aujourd'hui tellement meurtrie... ■

▲ VICTOIRE MILITAIRE

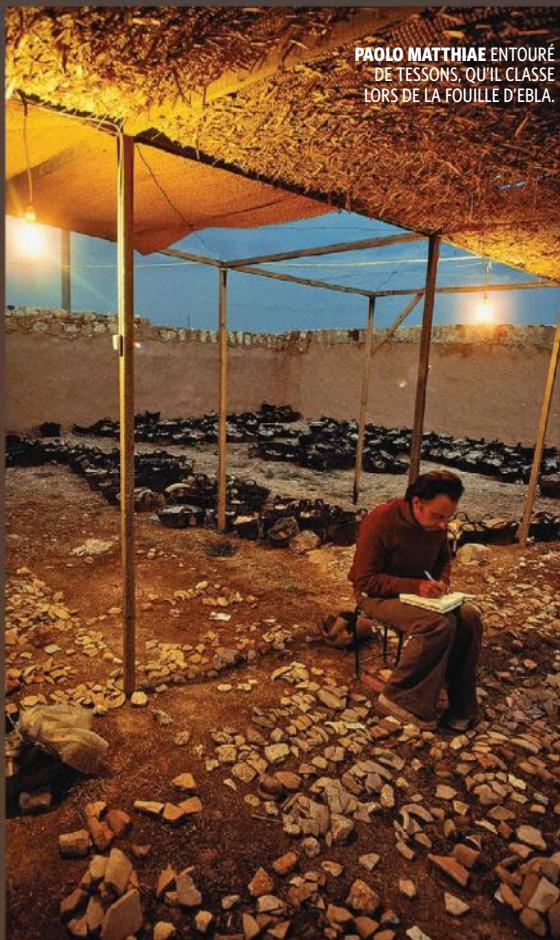
Dans la tablette ci-dessus, Enna-Dagan, général d'Ebla, rend compte d'une campagne victorieuse des Éblaïtes sur la cité de Mari, leur éternelle rivale.

Pour en savoir plus

ESSAI
Aux origines de la Syrie. Ebla retrouvée
P. Matthiae, Gallimard, 1996.

FOCUS SUR LA SALLE L. 2769

En 1975, lorsque l'archéologue Paolo Matthiae fouille la salle L. 2769, où ont été retrouvées les archives royales, il remarque que « le mur nord contenait des textes lexicographiques, alors que le mur sud était réservé aux documents commerciaux », preuve que les scribes rangeaient les tablettes en fonction de leur contenu. La salle L. 2769 est la première bibliothèque documentée de l'histoire.



PAOLO MATTHIAE ENTOURÉ DE TESSONS QU'IL CLASSE LORS DE LA FOUILLE D'EBLA.



Exercices d'écriture.
Cette tablette circulaire contient un exercice d'écriture en caractères cunéiformes. D'un diamètre de 55 centimètres et d'une épaisseur de 1,5 centimètre, elle a été découverte dans la zone du palais G.

DES MILLIERS DE DOCUMENTS

En raison de la destruction et de l'incendie du palais royal, la majorité des documents ont fini entassés sur deux ou trois niveaux près des murs, tandis que certains ont glissé vers le centre de la pièce.



À quoi ressemblait la salle d'archives ?

VOICI COMMENT ÉTAIT ORGANISÉE

la bibliothèque, selon Paolo Matthiae : « La présence sur le sol de la salle de trous de dimensions régulières (6 x 8 centimètres) réalisés à une distance constante (0,8 mètre) des murs est, nord et ouest de la salle L. 2769 et de trous également réguliers dans l'angle nord-est ne laisse pas de doute quant au mobilier fixe utilisé pour conserver les tablettes d'argile. Les murs est, nord et ouest de la salle L. 2769 devaient être couverts d'étagères en bois attachées par des supports verticaux, également en bois, fixés au sol [...]. Les trous qui mettent en évidence l'existence de supports latéraux ainsi que les empreintes sur le crépi laissées par les planches contre les murs indiquent avec certitude la présence, dans la salle d'archives, d'étagères [...] sur les trois murs. »



Liste de montants
en argent-métal et de vêtements
enregistrés au palais royal
d'Ebla. Recto et verso d'une
tablette de 13,5 centimètres de
haut, découverte dans le palais G.



LES ÉTAGÈRES
Selon Matthiae,
elles étaient
probablement
constituées par
deux planches
adjacentes, longues
de 40 centimètres.

OÙ TRAVAILLAIENT LES SCRIBES ?

En 1976, un vestibule annexe a été mis au jour. Une cruche, des calames en os taillé servant à écrire sur l'argile et des pierres utilisées comme des gommes pour effacer les erreurs y ont été découverts. C'est pourquoi l'on suppose qu'il s'agissait de la salle où les scribes rédigeaient les documents.



LA DANSE MACABRE

Au xiv^e siècle, avec l'arrivée de la peste, le thème de la danse macabre, mêlant les vivants aux morts, envahit les représentations artistiques.

Fresque de Jean de Kastav. 1490.
Église de la Trinité, Hrastovlje.

YVAN TRAVERT / AKG-IMAGES



La peste

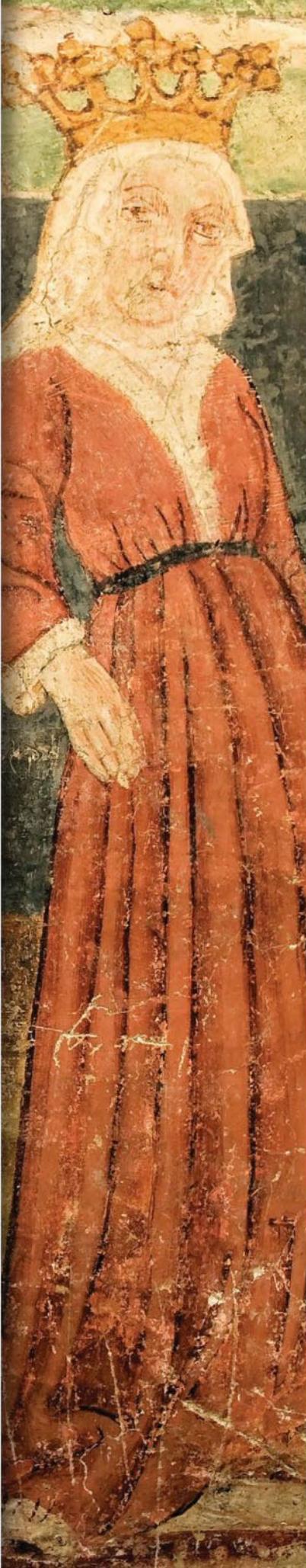
Le fléau qui ravagea l'Occident

Depuis le VIII^e siècle, l'Europe avait oublié son existence. Le retour de la peste au milieu du XIV^e siècle n'en est que plus dramatique. Alors que les autorités tentent d'endiguer l'épidémie, les médecins tâtonnent à la recherche de remèdes.

DIDIER LETT

PROFESSEUR, UNIVERSITÉ PARIS-7 PARIS DIDEROT

Dans l'introduction du *Décaméron*, rédigé entre 1349 et 1351, Boccace décrit de manière saisissante l'arrivée de la peste noire à Florence en 1348 et l'impuissance des hommes face au fléau, malgré la volonté de prendre des mesures d'urgence. « Je dis donc que les années écoulées depuis la fructueuse Incarnation du Fils de Dieu étaient parvenues au nombre de mille trois cent quarante-huit, lorsque dans l'éminente cité de Florence [...] parvint la mortifère pestilence. [...] Rien ne put s'opposer à elle : malgré la sagesse des mesures humaines, telles que débarrasser la cité de ses immondices sous la direction de gens préposés à cet office, telles que d'interdire son entrée à tout malade et de donner une foule de conseils pour la conservation de la santé, malgré l'humilité des supplications maintes et maintes fois faites à Dieu par les personnes dévotes lors de processions solennelles et sous d'autres formes encore, vers le seuil du printemps de ladite année, horrible elle commença et de prodigieuse manière à manifester ses effets douloureux. [...] »





AMULETTE ET PRIÈRE EN
LATIN DESTINÉES À PROTÉGER
DE LA PESTE CELUI QUI LES
PORTAIT. IMPRIMÉ EN BAVIÈRE,
ALLEMAGNE. VERS 1690-1710.

WELLCOME LIBRARY, LONDRES

Pour soigner ces maux, les conseils des médecins ne servaient apparemment à rien, non plus que la vertu d'aucune médecine n'apportait de remède. »

La peste est une infection causée par le bacille *Yersinia pestis*, identifié en 1894 seulement, à Hong Kong. Elle peut être pulmonaire ou bubonique. La peste pulmonaire, qui sévit plutôt en hiver, est mortelle à 100 %. Elle se transmet directement d'un individu

à un autre surtout par la toux. Après des tremblements nerveux, des douleurs terribles, des pustules (ou anthrax), le malade finit par cracher du sang et mourir. La peste bubonique, plus fréquente au printemps et en été, est mortelle à 80 %. Elle est véhiculée par la puce. Des plaques noires puis des bubons apparaissent sur la peau et s'accompagnent de très fortes fièvres.

Depuis 767, la peste avait disparu de l'Occident. Son soudain et épouvantable retour au milieu du XIV^e siècle n'en est que plus terrible. En 1344, les Mongols, assiégeant le comptoir génois de Caffa, en Crimée, auraient volontairement catapulté dans la ville des cadavres de pestiférés. Des navires génois remplis de malades et de rats contaminés seraient ensuite arrivés en septembre 1347 à Messine et, en décembre, à Marseille. Depuis ces deux ports, la contagion est foudroyante, d'abord dans toute l'Italie et dans le sud de la France, puis partout en Occident. Le bilan humain est terrifiant, d'autant plus que la peste survient dans un contexte de famines et de guerres rendant les hommes très vulnérables : plus du tiers de la population de l'Occident disparaît. À Givry, près de Chalon-sur-Saône, en Bourgogne, le vicaire paroissial a tenu un livre de compte des revenus de son église entre 1334 et 1357, dans lequel il a noté les décès : 28 ou 29 morts par an avant la peste ; 110 décès en août 1348, 302 en septembre et 168 en octobre. Tout au long du XIV^e et du XV^e siècle, l'Occident connaît des retours



DEA / ALBUM

CHRONOLOGIE

LES GRANDES ÉPIDÉMIES

542-767

L'Empire byzantin est dévasté par la peste « justinienne », une épidémie de peste bubonique très violente.

1348

Début de l'épidémie de peste noire la plus dévastatrice de l'histoire. Elle frappe la population européenne, qui diminue presque de moitié.



LE LAZARET DE ROME

Lors de l'épidémie de 1656, les autorités ordonnent de confiner les personnes infectées sur l'île Tibérine, située au milieu du Tibre et accessible par le pont Fabricius.

LUIGI VACCARELLA / FOTOTECA 9X12

1629

La grande peste de Milan éclate. L'épidémie affecte le centre et le nord de l'Italie, et entraîne la mort d'environ 280 000 personnes.

1665

À Londres, une épidémie de peste fauche plus de 100 000 personnes, soit un cinquième de la population.

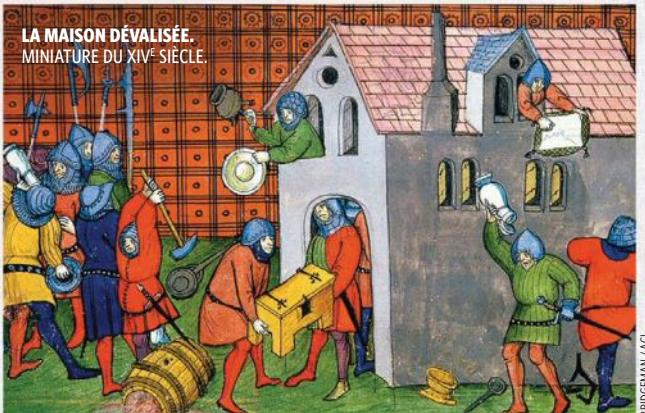
1720

La dernière grande épidémie européenne touche Marseille. Elle est introduite par un bateau venant de Méditerranée orientale.

1855

La troisième pandémie de peste apparaît en Chine, se répand en Asie, puis au-delà, au cours des 50 années suivantes.

L'antidote des quatre voleurs



UNE LÉGENDE RACONTE QU'EN FRANCE, certainement lors de la peste de Toulouse qui fit 50 000 morts en 1628-1631, des brigands entraient dans les maisons et détroussaient des cadavres de pestiférés sans jamais contracter la maladie. Arrêtés et jugés, les voleurs tentèrent de sauver leur vie (en vain, car ils furent pendus) en livrant leur secret : ils buvaient et s'enduisaient le corps d'un liquide composé de vinaigre dans lequel ils faisaient macérer des plantes et des épices : lavande, absinthe, romarin, sauge, menthe, cannelle, ail, etc. Au XVIII^e siècle, ce « vinaigre des quatre voleurs » était encore vendu en pharmacie comme antiseptique.

▼ CLOCHE DE PESTIFÉRÉS

Lors de l'épidémie de peste de Londres, en 1665, ces clochettes servaient à signaler l'ensevelissement d'un pestiféré et enjoignait le respect des mesures de prévention. Musée de Londres.

HERITAGE / SCALA, FLORENCE



de pestes plus localisées et moins virulentes que la grande peste, en 1361, 1369, 1374, 1382, 1390, 1400, puis une douzaine de poussées entre 1412 et 1498. Durant les guerres de religion, au XVI^e siècle, le déplacement des troupes favorise le retour de la peste bوبonique. Elle est encore attestée à Toulouse, à Milan et dans tout le nord de l'Italie de 1628 à 1633, à Rome en 1656, à Londres en 1665-1666 et enfin – dernière grande épidémie en Occident – à Marseille en 1720. À cause de la concentration de la population et parce qu'elles se situent sur des axes de communication fréquentés, les villes sont davantage affectées par l'épidémie que la campagne.

Comme la dernière peste s'est manifestée en Occident près de six siècles auparavant, les hommes du XIV^e siècle en ont une connaissance purement théorique. Lorsque les premières hécatombes se déclenchent,

la population est vite persuadée qu'il s'agit d'une réaction divine pour punir les péchés des hommes. Autant de présupposés qui ne facilitent pas les réactions immédiates. À la fin du Moyen Âge, lorsqu'elles sont prises, les premières mesures apparaissent bien dérisoires. On limite ou l'on interdit les visites aux malades, on nettoie quotidiennement les rues, on prohibe l'entrée dans la ville des étrangers susceptibles d'apporter la maladie, on brûle les vêtements et les maisons des morts. Dans de nombreuses communes, on réglemente l'utilisation de la cire, qui vient à manquer à cause des trop nombreux décès. Les cités portuaires commencent à mettre en quarantaine les bateaux qui arrivent.

Les riches abandonnent la cité

Il faut attendre le XVI^e siècle pour voir des mesures d'isolement plus efficaces : la séparation radicale des malades dans les hôpitaux, de grandes opérations de désinfection, la mise en quarantaine systématique des navires suspectés d'être contaminés et l'installation de cordons sanitaires autour des villes. C'est l'une des raisons qui expliquent que les dernières grandes pestes, au XVII^e et au XVIII^e siècle, sont beaucoup moins fortes et s'étendent moins géographiquement. Mais, parfois, pour des raisons économiques, on prend encore des risques inconsidérés qui propagent le fléau. C'est le cas en mai 1720 à Marseille. On sait que le bateau qui vient d'arriver de Syrie dans le port est rempli de pestiférés, mais on décharge quand même les cargaisons.

Face au fléau, certains ont choisi de fuir. Dans le *Décaméron*, Boccace écrit : « Certains, se résolvant à un choix plus cruel, encore que ce fût peut-être le plus sûr, prétendaient qu'il n'y avait pas de meilleure médecine, ni même d'autant bonne, contre les pestilences, que de fuir devant elles ; et, mus par cette idée, ne se souciant de rien sinon d'eux-mêmes, nombre d'hommes et de femmes abandonnèrent leur propre cité, leurs propres maisons, leurs domaines, leurs parents et leurs biens, gagnant d'autres campagnes ou tout au moins la leur. » Cette possibilité de quitter la ville pour être hébergé à la campagne est un privilège de riches. Au contraire, les migrations désordonnées et paniquées des plus démunis ne font que propager l'épidémie.

Incapables de déceler les vraies causes de la propagation, en particulier le rôle du rat,

UN MÉDECIN DE PESTE BIEN ÉQUIPÉ

LORS D'UNE ÉPIDÉMIE, les médecins étaient directement exposés à la contagion, et beaucoup succombaient. Pour se prémunir, Charles Delorme, médecin personnel de Louis XIII, imagine au début du XVII^e siècle un vêtement de protection composé d'un curieux masque en forme de bec. Le vêtement se généralisera ensuite dans toute l'Europe. Son usage est ainsi attesté à Rome en 1656 et à Marseille en 1720. On conçoit également des instruments permettant d'éviter tout contact direct avec les cadavres de pestiférés et de désinfecter leurs effets personnels, notamment le courrier, considéré alors comme un dangereux vecteur de la maladie.



PINCE DU XVII^E SIÈCLE. MUSÉE D'HISTOIRE, MARSEILLE.

LEEMAGE / PRISMA

Pince pour cadavres

Les fossoyeurs ramassaient les cadavres des pestiférés à l'aide de ce genre de grandes tenailles.



Purifier le courrier

Le courrier était saisi avec cette pince à perforez, puis « fumé » au-dessus d'un brasier pour le désinfecter.

LEEMAGE / PRISMA

PINCE EN FER ET MANCHE EN BOIS. XVII^E SIÈCLE. MUSÉE D'HISTOIRE, MARSEILLE.



SCALA, FLORENCE



▼ REMÈDE À TOUT FAIRE

La terre sigillée (ou terre scellée) était une variété d'argile employée pour soigner plusieurs maladies, dont la peste. Ci-dessous, un pot renfermant le remède.



les médecins sont inefficaces. Il arrive pourtant qu'ils fassent de justes observations. Guy de Chauliac, dans sa *Grande Chirurgie* datée de 1363, se remémore le début de la peste en Avignon en 1348 : « Elle fut de deux sortes : la première dura deux mois, avec fièvre continue et crachement de sang ; et on mourait en trois jours. La seconde fut tout le reste du temps, aussi avec fièvre continue, abcès et charbons aux parties externes, principalement aux aisselles et aux aines : et on mourait dans les cinq jours. » Certains médecins sont donc capables très tôt de repérer les deux formes de la maladie en distinguant la peste bubonique avec abcès et la peste pulmonaire avec crachements de sang, plus terrible encore. Mais, suivant la tradition hippocratique et galénique, ils pensent avant tout que la peste, comme toute maladie, est due à un déséquilibre des humeurs corporelles, à la corruption

de l'air ou à une mauvaise conjoncture astrale. Leurs prescriptions se limitent donc souvent à une meilleure hygiène, une alimentation plus équilibrée, de fréquentes saignées censées purifier le corps ou des feux odoriférants pour assainir l'air. Marchionne di Coppo Stefani écrit dans sa *Chronique florentine* que « presque personne ne survivait au quatrième jour et rien n'y faisait, ni médecin, ni médecine ». Progressivement, au cours de l'époque moderne, les médecins prennent conscience que la maladie se propage par contagion entre les êtres humains, d'où des mesures sanitaires plus strictes et l'édition de nombreux traités sur la peste prodiguant des conseils pour échapper à la contamination.

Tout le monde à la fosse commune

Lors des pics les plus violents de la maladie, personne ne prend plus le temps ni le risque de ritualiser la mort, et l'on enterre les pestiférés décédés dans des fosses communes. Ce cortège funèbre ne permet plus d'organiser rituellement le passage dans l'au-delà et entraîne un deuil impossible. Dans toutes les régions de l'Occident, les périodes au cours desquelles les pestes ou les famines sévissent sont également marquées par une chute brutale de la nuptialité. Dans le village de Givry, aucune union matrimoniale n'a été contractée au cours de l'année 1348, alors que la paroisse célébrait en moyenne, avant l'épidémie, 17 ou 18 mariages par an. En revanche, immédiatement après le passage de l'épidémie, on constate une fièvre nuptiale, souvent des remariages, comme pour rattraper les noces différées. À Givry, on note 86 unions en 1349 et 33 en 1350.

Dans le *Décaméron*, Boccace déplore qu'à cause du fléau, « le frère abandonnait le frère, l'oncle le neveu, la sœur le frère, et bien souvent l'épouse son mari ; enfin, chose plus grave et à peine croyable, les pères et les mères répugnaient à rendre visite ou service à leurs propres enfants, comme s'ils n'étaient pas à eux ». Michel de Piazza, dans son *Histoire des années 1337 à 1361*, pour la fin de l'année 1347 à Messine, complète : « On se haïssait l'un l'autre à un point tel que si un fils était atteint dudit mal, son père refusait absolument de rester à ses côtés. » Guy de Chauliac déplore lui aussi que « les gens mouraient sans serviteurs et étaient ensevelis sans prêtre. Le père ne rendait plus visite à son fils, ni le fils

Traité de Pestilence



Les premiers traités de médecine indiquant comment combattre la peste sont rédigés au milieu du XIV^e siècle. Ils sont couramment diffusés au XV^e et au XVI^e siècle. Ils comportaient des conseils sur la diète à suivre pour éviter l'infection, ainsi que les soins essentiels à prodiguer aux pestiférés (saignées, sudation ou ablation des ganglions). Cette page est extraite du *Traité de pestilence* rédigé par Sigismund Albus (1347-1427), médecin et archevêque de Prague, et publié en 1484.

De etate Mlobothomandoruſ Tetraſtichon
Temporis Mleibothomue Obhua ſuieis



- 1. **La saignée**
Elle servait à évacuer le sang contaminé par la maladie.
 - 2. **La sudation**
Elle permettait d'expulser du corps la substance contaminée.
 - 3. **Les bubons**
On y appliquait emplâtres et ventouses, avant de les inciser et de les cautériser.
 - 4. **Les semailles**
À la fin de l'épidémie, on ressémait les champs laissés à l'abandon.

Homines complexiois Melancolice inimicis
tem ventosae ales debent eliget in Cancero
sternatice lerete Sagittario libra Aquario

Thérapie de choc contre les bubons

ES APOSTÈMES étaient des tumeurs remplies de pus, qui pouvaient affecter différentes parties du corps du pestiféré. Selon les médecins de l'époque, trois des endroits où ils se manifestaient étaient particulièrement préoccupants : sous l'aisselle gauche, derrière les oreilles et à l'aine droite, car ils étaient associés aux lésions des trois organes principaux du corps humain, le cœur, le cerveau et le foie. Au XIV^e siècle, le médecin italien Gentile da Foligno recommandait d'agir rapidement : « Il faut intervenir directement sur les apostèmes pour les rompre, les drainer et les détruire pour évacuer la matière veineuse accumulée à l'intérieur. Il faut alors scarifier ou inciser profondément, et appliquer des ventouses, ou cautériser et appliquer des emplâtres. » Il conseillait ensuite d'appliquer localement des substances qui « nettoient et purifient la surface organique des matières visqueuses » et qui « nettoient et purgent ». ■

UN MÉDECIN OPÉRANT UN BUBON SUR UN PATIENT ATTEINT DE LA PESTE.
GRAVURE, 1482. NUREMBERG.

▼ LA FIN DE LA PESTE À ROME
Le pape Alexandre VII commanda cette plaque en bronze pour célébrer la fin de l'épidémie qui frappa Rome en 1656-1657. Musée de la Science, Londres.
WELLCOME LIBRARY, LONDRES

à son père ; la charité était morte et l'espérance abattue. » L'ordre des générations est affecté, le lien familial se dissout, la *caritas* ne circule plus entre les hommes. Ce sont toutes les bases de la société qui sont ébranlées.

Dans cette société profondément chrétienne, on quémande la clémence de Dieu. On se confesse, on fait son testament, on multiplie les suffrages et les messes, on s'en remet aux saints et aux saintes, surtout ceux qui sont spécialisés, tels saint Roch et saint Sébastien, qui deviennent les patrons des pestiférés. Certains habitants de Messine, explique Michel de Piazza, « gagnèrent la ville de Catane avec l'espoir que la bienheureuse Agathe, la vierge de Catane, les délivrerait de cette infirmité ». Même des médecins, conscients que la maladie se transmet par

contagion, comme Ambroise Paré dans son *Traité de la peste, de la petite vérole et rou-geole* (1568), voient toujours la peste comme une manifestation de la colère divine. La très forte présence de la mort et l'angoisse qu'elle entraîne modifient les croyances : après 1350, en effet, on remarque, dans l'iconographie, une insistance sur les souffrances des damnés de l'Enfer et l'essor des thèmes de l'Apocalypse et de la danse macabre ; les *Ars moriendi*, des ouvrages sur l'art de bien mourir, fleurissent ; les gisants et les transis (la représentation du cadavre putréfié) se multiplient sur les monuments funéraires et dans les églises.

Rumeurs sur l'eau empoisonnée

Cette nouvelle dévotion ne va pas sans débordements, car, comme souvent dans des périodes de crise extrême, les hommes, de tous les milieux sociaux et intellectuels, trouvent des boucs émissaires. Les juifs sont ainsi accusés d'avoir empoisonné les puits. Lors de l'été 1348, dans le Dauphiné, à Toulon et en Provence, des juifs sont massacrés. En février 1349, la moitié de la communauté juive de Strasbourg meurt sur le bûcher. Guillaume de Machaut, pourtant l'un des lettrés les plus fameux de son temps, dans son *Jugement du roi de Navarre* composé en 1349, accuse les juifs d'avoir empoisonné les rivières, les puits et les fontaines, et justifie les pogroms. Dans une bulle fulminée le 26 septembre 1348, le pape Clément VI se sent obligé d'affirmer que juifs et chrétiens sont également touchés par le fléau, afin d'éviter d'autres pogroms.

Du milieu du XIV^e siècle au début du XVIII^e siècle, la peste, à l'état épidémique ou endémique, bubonique ou pulmonaire, a accompagné les hommes de l'Occident. Le traumatisme qu'elle provoqua fut tel et les remèdes pour s'en prémunir si dérisoires que, même après sa disparition dans les faits, elle garda une place importante dans les mentalités. Durant des générations encore, au XVIII^e siècle, on appellera « peste » toute maladie contagieuse. ■



Pour en savoir plus

ESSAIS
Pourquoi la peste ? Le rat, la pupe et le bubon
J. Brossollet, H. Mollaret, Gallimard, 1994.
La Peste noire et la mutation de l'Occident
D. Herlihy, Gérard Monfort éditeur, 2000.

MARSEILLE SOUS LES CADAVRES

« La mortalité était générale et les cadavres s'amoncelaient devant les portails des églises, sur les places et dans toutes les rues, où ils restaient plusieurs jours et pourrissaient », raconte un témoin de la peste de 1720. Par Michel Serre. Huile sur toile, vers 1720-1730.

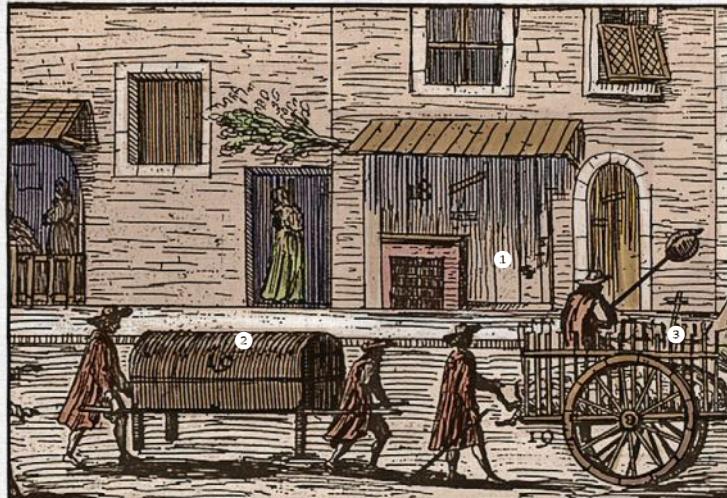
Musée des Beaux-Arts, Marseille.

BRIDGEMAN / ACI



LA PESTE SÉVIT À ROME

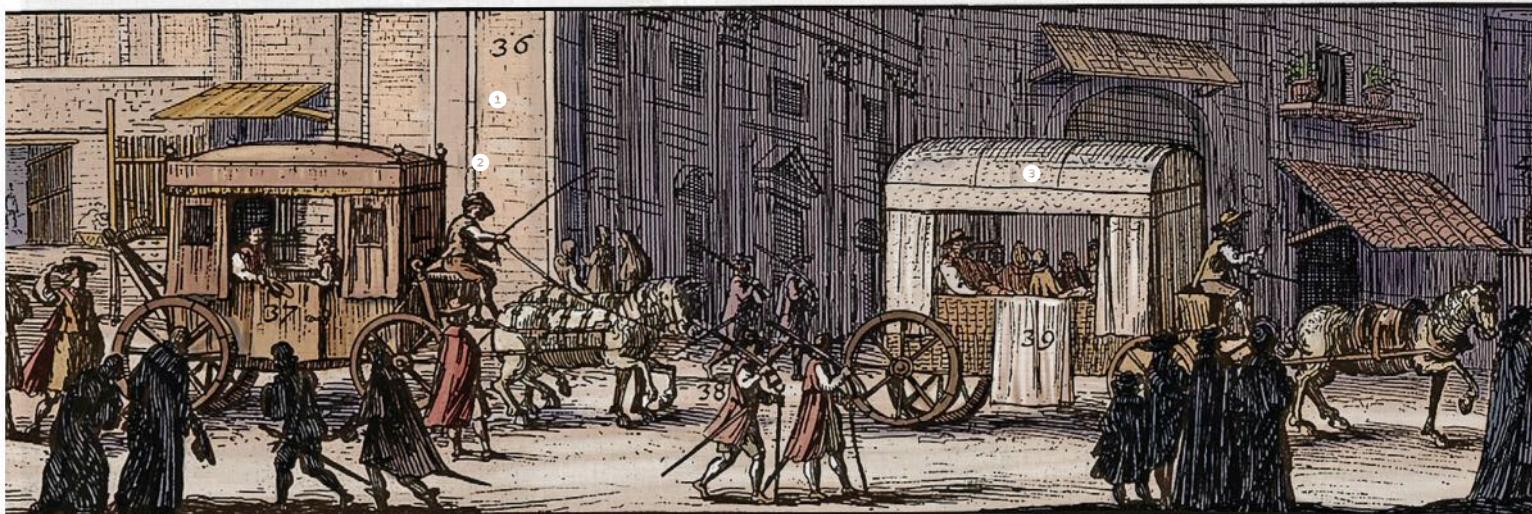
En 1656, une grave épidémie s'abat sur la partie méridionale de l'Italie. Un artiste a réalisé une série de gravures illustrant les ravages de la maladie à Rome, avec son cortège de cadavres, les mesures de prophylaxie mises en œuvre et l'exécution de ceux qui transgessaient les édits.



Maisons et boutiques fermées 1. Un brancard avec un cercueil 2 et une charrette chargée de cadavres se dirigent hors de l'enceinte de la ville 3.



Des médecins de peste, portant leurs vêtements protecteurs et une croix, parcourent la ville 1. Les biens d'un pestiféré sont brûlés dans la rue 2. Des nettoyeurs parfumeurs circulent en charrette dans les rues, qu'ils purifient au moyen de plantes odorantes 3.



L'église de la Consolation à Rome, utilisée comme lazaret 1. Des convalescents en sortent pour se rendre à la Prison neuve, où ils seront mis en quarantaine. Devant le carrosse du commissaire de santé 2 roule un autre carrosse avec les convalescents qui ne sont pas en état de marcher 3.



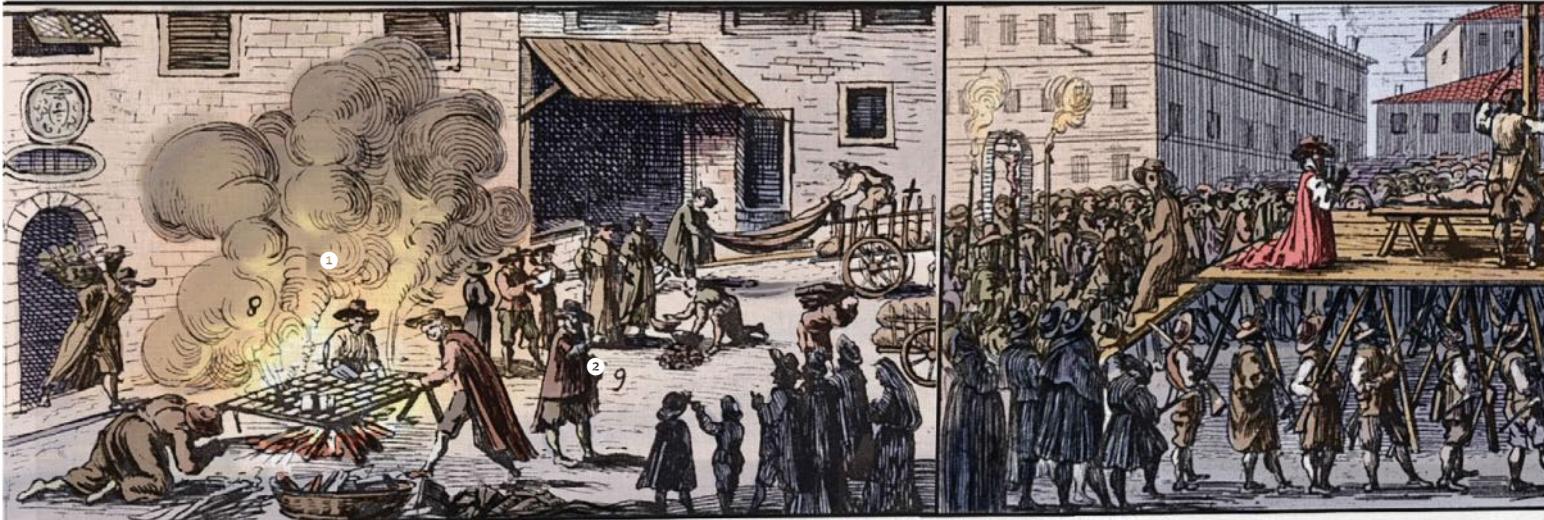
Un carrosse, transportant des malades conduits vers un hôpital extra-muros 4, est précédé par un officier à cheval 5. Maisons fermées 6. Un attroupement 7 lit un édit des autorités, tandis qu'un autre groupe, se cachant le bas du visage pour ne pas être contaminé, prend la fuite 8.



Des soldats gardent les portes de la ville 4. Deux autres médecins de peste 5. Petit carrosse transportant un prêtre et un commissaire de santé 6. Les vêtements, les meubles et les biens d'une famille de pestiférés sont entassés sur des charrettes 7.



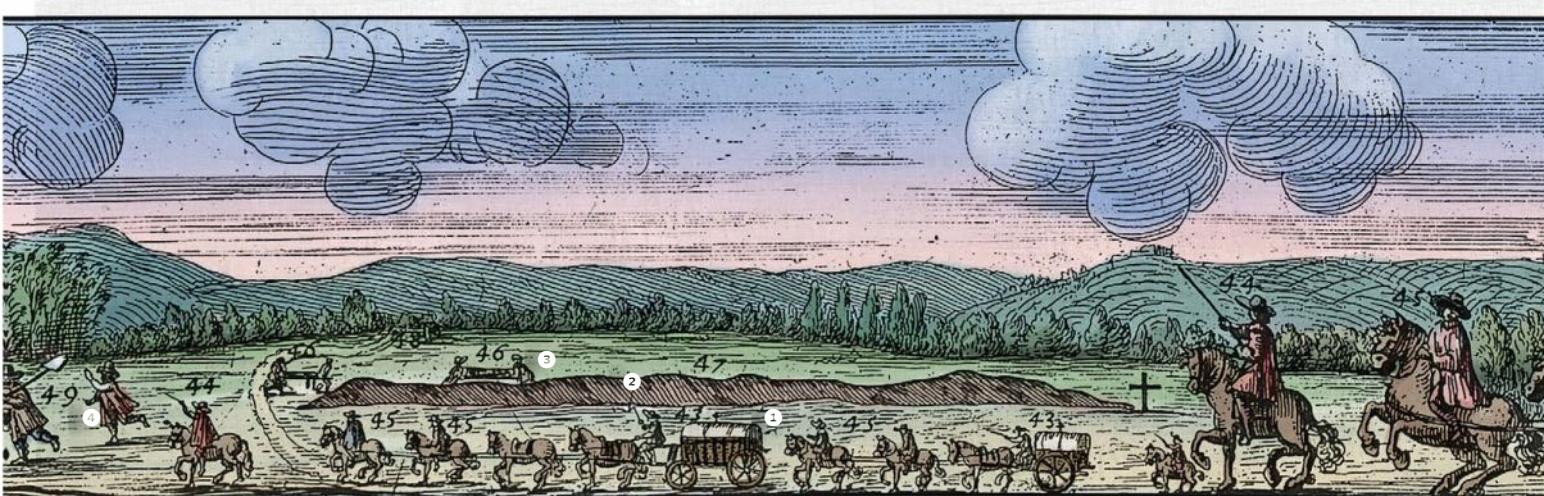
Des soldats armés de fusils 4 escortent les convalescents qui marchent jusqu'à la Prison neuve, transformée en lazaret pour les quarantaines « en patente nette », où l'on s'assurera que les patients ne sont plus infectés 5. Le groupe passe devant le ghetto juif, fermé par une grille 6.



Des hommes extraient des livres et des papiers d'un bâtiment et les placent sur une sorte de gril posé au-dessus de braises pour les désinfecter ①. En présence d'un prêtre et d'un commissaire de santé, bijoux et tissus sont sortis des maisons empestées ②.



Attroupement consultant la liste des morts ①. Lazaret de l'île Tibérine ; il se divise en deux parties : les quarantaines en patente nette ② pour les patients que l'on estime guéris, et les quarantaines en patente brute, pour les pestiférés ③. Des porteurs acheminent des vivres ④.



Une file de charrettes ① transporte les cadavres hors de l'enceinte de Rome, dans un pré où une grande fosse a été creusée ②. Les « corbeaux », ou fossoyeurs, ensevelissent les corps ③, tandis que d'autres, emportant leurs pelle, fuient le lieu ④.



Quiconque transgressait les édits et ordonnances des autorités destinés à endiguer l'épidémie de peste était décapité sur l'échafaud, au moyen d'un instrument semblable à une guillotine ③. Certains sont pendus ④ et d'autres sont fusillés ⑤. Corps de garde à l'extérieur de la ville ⑥.



Vue de l'île Tibéline, avec la basilique San Bartolomeo transformée en lazaret. Des sections étaient réservées aux nobles ⑤, aux hommes ⑥ et aux femmes ⑦. Les charrettes transportant les morts et les malades passent les ponts. Une barque chargée de cadavres vogue sur le Tibre ⑧.



Le convoi quitte l'église San Paolo ⑨. Chaque chariot contenant les cadavres ⑩ est suivi par deux officiers chargés de veiller à leur sépulture ⑪ et précédé d'un commissaire de santé et de trois escortes à cheval ⑫.



UN PEUPLE DE MARINS

Longue de 6 mètres, la fresque de la Flottille a été mise au jour à Akrotiri, sur l'île de Santorin. Elle pourrait représenter une expédition militaire ou une procession nautique, et témoigne de l'influence crétoise en Égée.

DES MAISONS CONFORTABLES

Les offrandes en forme de maquettes de maisons (page suivante), retrouvées dans certains sanctuaires, montrent que les habitations possédaient un étage. *Musée archéologique, Héraklion.*



LA CRÈTE

L'ÎLE QUI DOMINA LES MERS



BPK / SCALA, FLORENCE

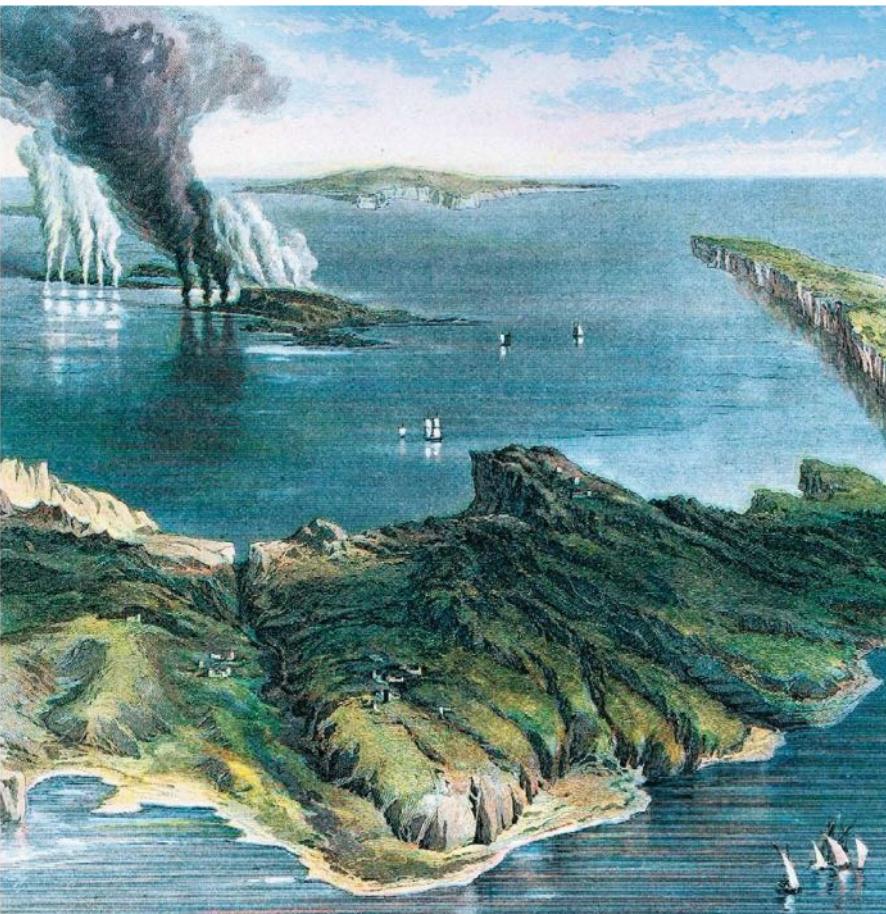
De l'Égée à l'Égypte, les héritiers du légendaire roi Minos ont su exporter leur art de vivre grâce au commerce. Quelle était cette brillante civilisation minoenne, qui se développa au II^e millénaire av. J.-C., avant de disparaître mystérieusement ?

AURÉLIE DAMET

MAÎTRE DE CONFÉRENCES EN HISTOIRE GRECQUE, PARIS 1 PANTHÉON-SORBONNE



DEA / SCALA, FLORENCE



HERITAGE IMAGES / GTRES

▲ LA GRANDE ÉRUPTION

La gravure ci-dessus illustre l'éruption du volcan de Théra (Santorin) en 1866. L'éruption cataclysmique du xvii^e siècle av. J.-C. a englouti la partie centrale de l'île sous la mer.

Encore un Crétos qui n'a jamais vu la mer ! » C'est ainsi que les Grecs raillaient ceux qui prétendaient ne rien savoir dans un domaine qui leur était pourtant très familier. Avec ses côtes et ses mouillages naturels, la Crète s'est très tôt tournée vers la mer. Si cette tradition est au cœur de la légende du roi Minos, protocolonisateur parti vers l'horizon italiote, les vestiges archéologiques du réseau économique crétois témoignent aussi de ce tropisme maritime.

L'histoire de la civilisation crétoise s'articule en deux temps, celui

THÉRA, L'ÎLE VICTIME D'UN VOLCAN

ON A LONGTEMPS CRU que l'éruption du volcan de Théra au xvii^e siècle av. J.-C. avait entraîné la fin de la civilisation minoenne. Nous savons aujourd'hui que les réseaux commerciaux ont continué à fonctionner pendant encore deux siècles. Théra fut en revanche divisée en trois parties, qui forment l'île actuelle de Santorin. La couche volcanique a permis de conserver la ville d'Akrotiri en parfait état. Ses vestiges ont été découverts par hasard, lorsqu'on utilisa la pierre volcanique de l'île pour la construction du canal de Suez dans les années 1860. Akrotiri n'a pas été fouillée entièrement en raison de la dureté de la couche de lave, et aucun reste humain n'a été trouvé jusqu'à présent. Les habitants de Théra, ayant prévu la catastrophe peut-être grâce à un tremblement de terre, auraient pu quitter l'île peu avant la grande éruption.

CHRONOLOGIE

LES HÉRITIERS DE MINOS

3000 av. J.-C.

En Crète apparaît la civilisation **minoenne**, un vaste empire maritime. Pendant le premier âge du bronze, des contacts commerciaux avec l'Anatolie et l'Égypte sont attestés.



CÉRAMIQUE DE KAMARÈS VENANT DU PALAIS DE PHAISTOS. 1700 AV. J.-C.

2000 av. J.-C.

Les premiers **palais** sont construits, et le commerce maritime augmente avec les îles de la mer Égée. C'est l'époque protopalatiale, des « premiers palais ».



FUNKYSTOCK / AGE FOTOSTOCK

fouilles lancées en 1900 par le Britannique Arthur Evans ont ainsi dégagé plusieurs de ces palais, dont les plus importants s'épanouissent après 1700 av.J.-C. et la destruction des premiers complexes. Cnossos, Phaistos, Zakros et Malia deviennent alors, pendant trois siècles, les centres majeurs de la civilisation crétoise, qui s'exporte au-delà des flots.

Du bois, mais pas de métaux

Dans leurs pérégrinations outre-mer, les Crétains, à la fois marins, marchands et pirates, ont laissé deux types de traces relevées par les archéologues. Il s'agit de la céramique,

retrouvée à Naxos, Télos, Iassos, et bien plus loin encore à Milet, Beyrouth et Ugarit, voire dans la vallée du Nil ; mais aussi des vestiges d'établissements attestés à Théra (l'actuelle île de Santorin), Mélos, Rhodes, Cythère... Sur cette dernière île, le site de Kastri a très tôt offert aux Crétains un relais vers les côtes du Péloponnèse, où leur poterie gagne la Laconie et l'Argolide. Le style de cet artisanat est dit de « Kamarès », d'après la grotte crétoise située sur le mont Ida où ont été retrouvés les premiers exemplaires : poulpes, nautiles et poissons viennent peupler les vases, témoins de cette civilisation maritime. Autre source

▲CNOSSOS, LE PALAIS AUX COULEURS VIVES

Cette fresque, qui figure un taureau en train de charger, orne l'entrée nord de Cnossos, le complexe palatial majeur de Crète.

1700 av. J.-C.

Après des **tremblements de terre** destructeurs, les Crétains reconstruisent de nouveaux palais, ornés d'une décoration somptueuse. Le commerce reprend son essor.

Vers 1600 av. J.-C.

Le palais de **Cnossos** est le plus important de Crète. Ses quelque 1 500 pièces, ses fresques splendides et des commodités rendent compte de la puissance de la civilisation minoenne.

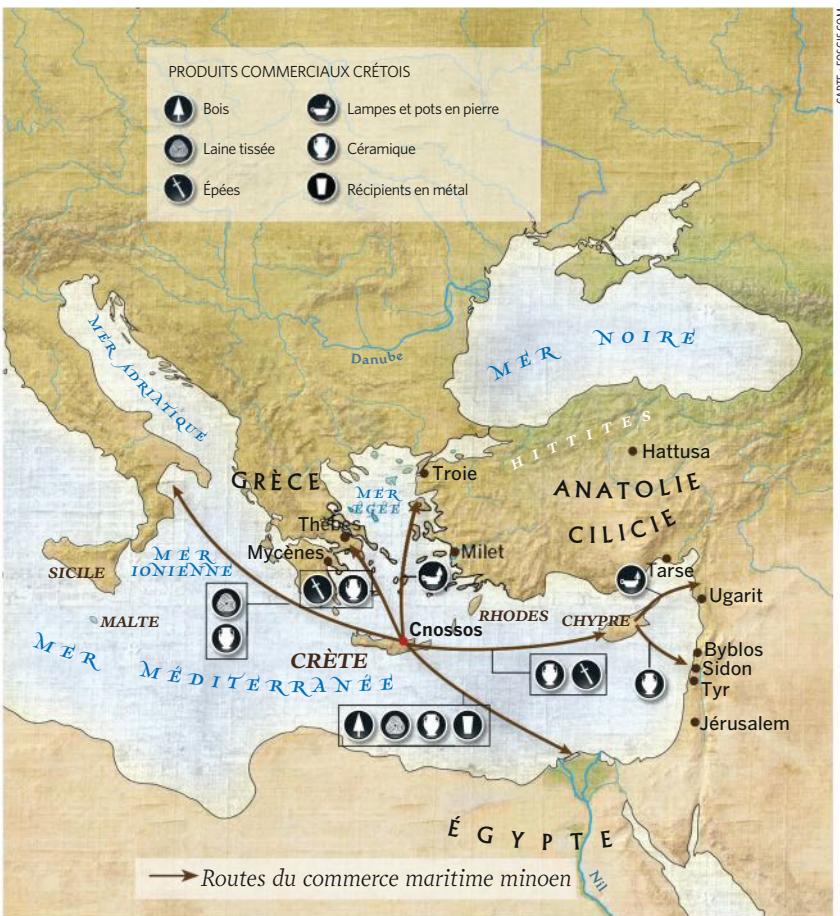
1450-1300 av. J.-C.

La civilisation **minoenne** arrive à son terme pour des raisons encore obscures, peut-être liées à une rébellion interne, à une invasion extérieure ou à une catastrophe naturelle.

TABLETTE EN LINÉAIRE A. 1500 AV. J.-C. MUSÉE D'HÉRAKLION.



DAGLI ORTI / ART ARCHIVE

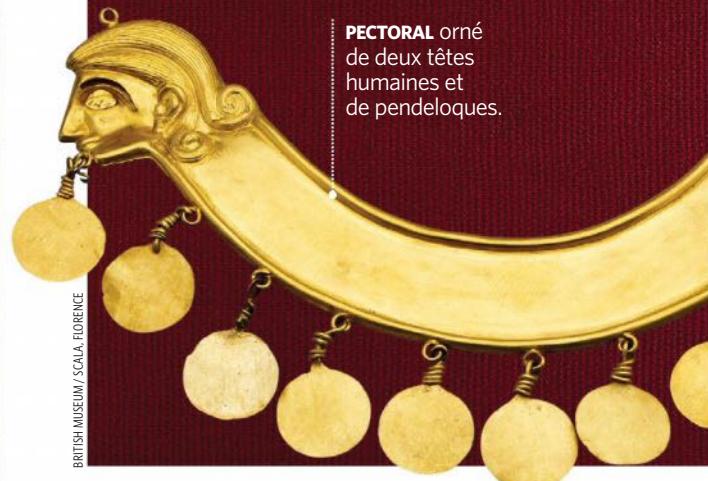


L'ÉGÉE, UNE MER MINOENNE

L'INFLUENCE DE LA CULTURE MINOENNE peut être appréciée partout en mer Égée. Comme à Akrotiri, des vestiges d'architecture, de céramique et des fresques de style crétois ont été mis au jour à Phylakopi, dans l'île de Mélos, où abonde aussi l'obsidienne, un minéral adapté à la fabrication d'outils affûtés et largement employé par les Crétains. Plus au nord et plus près de la Grèce continentale, l'établissement crétois d'Agia Irini, dans l'île de Céos, a été expliqué par la proximité des mines d'argent du Laurion, sur la côte est de l'Attique, qui était probablement l'objectif de cette route minoenne. En Égée orientale, on trouve de la céramique minoenne dans plusieurs îles du Dodécanèse, comme à Kassos et à Karpathos, mais surtout à l'île de Rhodes, où les Crétains ont construit des maisons dotées de portes et de piliers (*polythyron*) et décorées de fresques. C'était probablement le passage maritime naturel vers l'Asie mineure.

LA CARTE CI-DESSUS MONTRÉE LES ROUTES COMMERCIALES SUIVIES PAR LES MINOENS À L'ÂGE DU BRONZE ET LES PRODUITS QU'ILS EXPORTAIENT SUR LA MÉDITERRANÉE ORIENTALE.

Le trésor d'Égine. Le British Museum de Londres conserve une magnifique collection composée de bijoux en or et en pierres semi-précieuses, et d'une coupe en or. Datée entre 1850 et 1550 av. J.-C., elle est arrivée au musée à la fin du xixe siècle. Cinquante ans plus tard, les chercheurs ont attribué le trésor à la culture minoenne. Bien que les circonstances de sa découverte n'aient jamais été éclaircies, on pense que les pièces sont arrivées sur l'île d'Égine en provenance d'une nécropole crétoise, peut-être celle de Chrysolakos, à Malia.



iconographique précieuse, la frise dite de « la Flotte » atteste l'existence d'une véritable marine crétoise : petits et grands navires se déplacent dans cette mer picturale qui ornait un mur de la « maison ouest » du site d'Akrotiri, sur l'île de Théra. Les bagues-cachets, retrouvées parmi les riches trésors des sites de Cnossos et de Zakros, comportent aussi des effigies de bateaux, où l'on distingue des mâts, des voiles, des rames et des gouvernails. Même dans leurs tombes, les Crétains s'entourent de navires, petites maquettes travaillées avec soin jusqu'aux détails des éperons et des haubanages.

Qu'allaient donc chercher ces vaisseaux partis de Crète ? Les maigres ressources de l'île, riche en bois mais pauvre en matières premières, ont poussé les Crétains à acheter ailleurs ce qui leur manquait, tout en diffusant leur propre production et, parfois, en s'installant durablement. Un document mésopotamien du palais de Mari, détruit vers 1760 av. J.-C., révèle la présence d'un marchand crétois à Ugarit, sur la côte syrienne, où il



BRITISH MUSEUM / SCALA, FLORENCE

COUPE décorée de quatre spirales liées, un motif très prisé dans le monde minoen.



PENDEOQUES. Cette pièce reproduit un motif fréquent dans le monde égéen : le dieu ou la déesse des Animaux.

La divinité masculine est vêtue d'un pagne.



BRITISH MUSEUM / SCALA, FLORENCE

Une barque de fleurs de lotus révèle une influence égyptienne.

négocie l'achat d'étain. Lors de la période néopalatiale, après 1700 av. J.-C., les ports crétois connaissent ainsi un véritable essor : les sites de Trypiti, Lébena ou Kommos drainent les flux de marins, de marchands et de navires qui charrient les matières brutes nécessaires aux artisans locaux. Ces derniers ont en effet manié l'obsidienne de Mélos et d'Antiparos, l'étain de Beyrouth, l'argent d'Ionie, l'émeri de Naxos, afin de confectionner armes d'apparat, bijoux précieux, cachets gravés et objets de prestige qui circulaient dans les palais, signes tangibles de la présence d'une riche aristocratie crétoise faite de hauts dignitaires.

Il est probable que le développement du commerce ait été lié avant tout à l'initiative du pouvoir palatial : le site de Zakros serait une fondation portuaire de Cnossos, où affluaient des importations précieuses comme le marbre, le cuivre ou le porphyre. Cette foisonnante activité commerciale a laissé un

▼ LE SYMBOLE CRÉTOIS

La double hache (*labrys*) est l'un des symboles les plus connus de la civilisation minoenne. Certaines, de la taille d'un homme, ont été rattachées à des sacrifices de taureaux. Musée archéologique, Héraklion.

type de sources bien particulier et encore aujourd'hui très difficile à interpréter : des tablettes d'argile écrites en un alphabet syllabique dit « linéaire A », indéchiffré, mais livrant des inventaires comptables des biens et des personnes, le tout géré par une administration centralisée munie de ses propres sceaux et de son système pondéral.

Pasiphaé amoureuse d'un taureau

Si l'on peut saisir aujourd'hui les routes et les étapes du réseau commercial crétois, le modèle politique résiste encore aux interprétations. La Crète a-t-elle été gouvernée par un roi, par plusieurs rois ou par aucun roi du tout ? Cnossos a-t-il été le palais principal d'une dynastie royale qui aurait séjourné temporairement à Phaistos, Zakros et Malia ? Ou bien ces palais sont-ils des centres régionaux indépendants ? Difficile de trancher en l'absence de sources sur l'organisation du pouvoir politique crétois.



LESSING / ALBUM



VUE AÉRIENNE DE LA CITADELLE DE MYCÉNES, DANS LE PÉLOPONNÈSE

GEORG GERSTER / AGE FOTOSTOCK

Certes, la figure bien connue du souverain Minos se dresse au milieu de ce champ d'incertitudes, mais on bascule avec lui dans la légende, une destinée mythologique à l'image de son île, ouverte sur la mer.

Pour les Grecs des époques classique et hellénistique, le roi Minos est rattaché à deux phénomènes historiques et maritimes : la colonisation et la thalassocratie (ou domination sur la mer). Pour y saisir le rôle de Minos, entrouvrons les pages d'un mythe crétois bien connu, celui du Minotaure. L'architecte Dédale, au service du roi et de son épouse Pasiphaé, a le malheur de céder aux prières de cette dernière, tombée amoureuse d'un taureau jeté sur les rivages de l'île par le dieu Poséidon. Grâce à une vache mécanique en bois, Dédale favorise l'union entre la reine et le bovidé, d'où naît le Minotaure. Minos, furieux, exige de Dédale la création d'un labyrinthe où enfermer le monstre et, par la même occasion, y claquemure l'architecte de génie avec son fils Icare. Père et fils s'enfuient grâce aux ailes fabriquées par

▼ LA DÉESSE AUX SERPENTS

Cette statuette en ivoire, découverte dans le palais de Cnossos, a été interprétée comme la représentation d'une divinité.



LE LUXE CRÉTOIS S'EXPORTE

E COMMERCE CRÉTOIS ne s'est pas seulement limité à l'échange de matières premières et de céramiques.

Les Minoens exportaient aussi des produits de luxe. Un bon exemple en est le trésor d'Égine, dont la découverte fait encore débat aujourd'hui. Les choses semblent plus claires pour les vestiges trouvés en Grèce continentale, dans les cercles de tombes A et B de Mycènes, lieu de sépulture des classes supérieures, qui recèlent de nombreux objets minoens : des vases d'or, d'argent et de cuivre, des pièces d'orfèvrerie ou des armes, qui montrent la qualité des produits de luxe fabriqués par les artisans minoens. Ces découvertes laissent penser que des artisans venant de Crète ont pu s'installer à Mycènes, car l'influence d'une culture sur l'autre est indéniable, comme le montrera l'évolution ultérieure de la civilisation minoenne.

Dédale ; si Icare meurt au cours de leur échappée, Dédale arrive jusqu'en Italie, où Minos le poursuit grâce à sa flotte rapide. Les marins crétois qui escortent le roi finissent par s'installer en Sicile et dans le golfe de Tarente. Ces fondations précoloniales légendaires ont ouvert la voie à l'implantation grecque en Italie du Sud et en Sicile, la Grande-Grèce, colonisée à l'époque archaïque. Au-delà du mythe, une dizaine de sites dispersés entre Paros, Corfou, la Sicile ou encore le golfe Saronique ont bien porté le nom de Minoa ou de Minoia, témoins sémantiques du lien entre le roi crétois et l'aventure coloniale.

Thésée vole la vedette à Minos

À l'époque classique, le roi Minos et la puissance maritime crétoise sont instrumentalisés à des fins de propagande athénienne. En effet, depuis le début du v^e siècle av. J.-C., la légende du héros Thésée est agrémentée d'un nouvel épisode éminemment symbolique : parti délivrer les Athéniens du joug crétois qui leur impose de sacrifier au Minotaure



H. G. ROTH / CORBIS / GETTY IMAGES

sept garçons et sept jeunes filles d'Athènes, Thésée est défié par Minos, qui lui ordonne de plonger dans la mer afin d'y récupérer un anneau. Cette nouvelle épreuve initiatique, mise en vers par le poète Bacchylide puis popularisée par l'art athénien, est passée avec succès par le jeune Thésée qui rencontre dans les abysses l'épouse de son père Poséidon, Amphitrite. Elle lui remet alors une couronne, signe de pouvoir et de souveraineté. Le message est clair : Thésée l'Athénien, fils du dieu des Flots, l'emporte sur Minos le Crétien et incarne la force nouvelle d'une Athènes tournée vers la mer, qui rivalise désormais avec la mythique puissance maritime de Crète. Toutes deux sont, pour les Anciens, des thalassocraties. Thucydide, dans sa *Guerre du Péloponnèse*, dresse de nouveau un parallèle entre l'Athènes impérialiste et la Crète de Minos, « le plus ancien personnage connu par la tradition qui ait eu une flotte et conquis la maîtrise des mers ; il établit sa domination sur les Cyclades et installa dans la plupart les premières colonies [...]. Il travailla, dans toute

l'étendue de son pouvoir, à purger la mer des pirates pour mieux assurer la rentrée de ses revenus. » Si l'historien athénien plaque sur la Crète minoenne la réalité classique de la domination athénienne à l'emprise multi-forme, il est avéré que les Crétos ont créé non un empire politique et militaire conquérant, mais bien un espace économique et culturel dynamique en mer Égée, qui s'affaisse au tournant du XIV^e siècle av. J.-C. Les grands palais s'effondrent vers 1450 av. J.-C., à l'exception de Cnossos qui survit jusqu'en 1375 av. J.-C. Les Mycéniens, venus de Grèce continentale, s'implantent progressivement sur les ruines crétoises, développant à leur tour une civilisation d'une exceptionnelle richesse, où se mêlent encore le mythe et l'histoire. ■

▲ LE TRÔNE DE MINOS

Arthur Evans, l'archéologue qui fouilla le site de Cnossos au début du XX^e siècle, a identifié cette pièce comme la salle du trône du mythique roi Minos. Les fresques représentant des griffons ont été reconstituées.

Pour en savoir plus

ESSAIS

Les Grecs et la mer
J.-N. Corvisier, Les Belles Lettres, 2008.

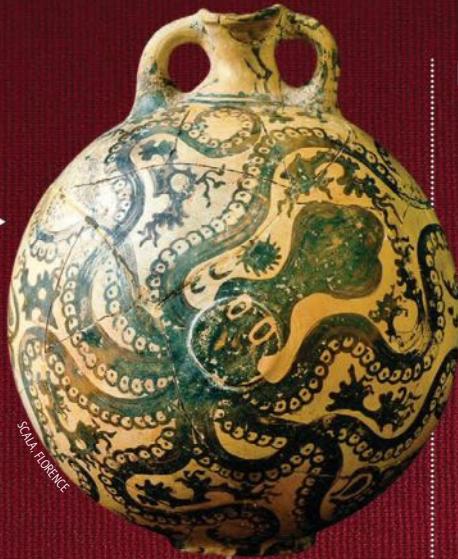
Les Civilisations égéennes du néolithique et de l'âge du bronze
R. Treuil, P. Darcque, J.-C. Poursat, G. Touchais, Puf, 2008.

MYCÈNES COPIE LA CRÈTE

L'art crétois s'est répandu partout en Égée, atteignant son influence maximale dans

1

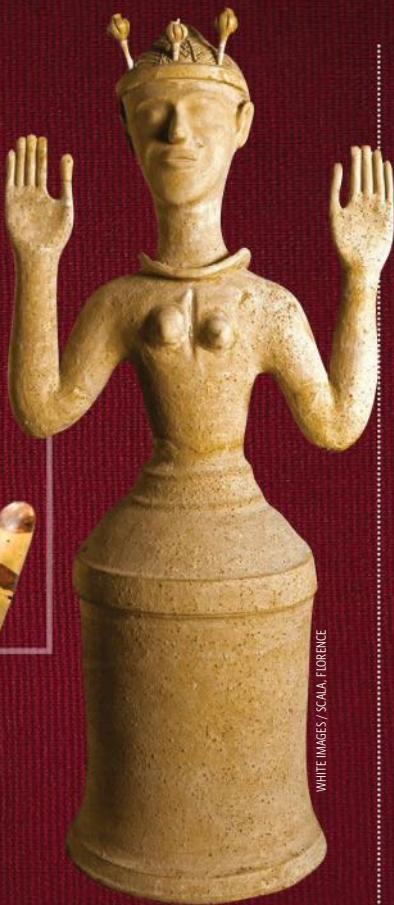
CÉRAMIQUE ▶
MINOENNE DÉCORÉE
DE PIEUVRES. MUSÉE
ARCHÉOLOGIQUE,
HÉRAKLION.



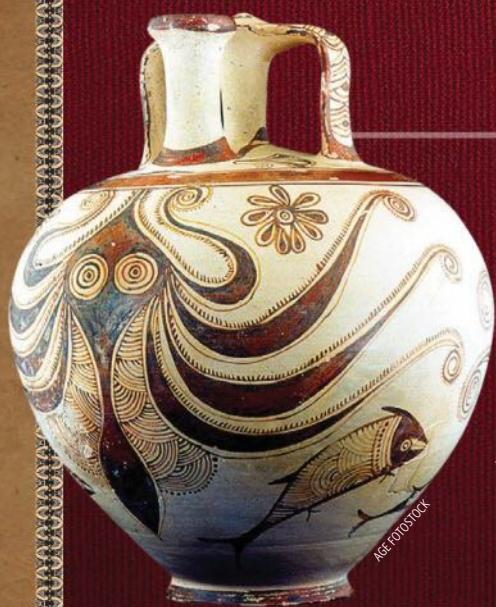
SCALA, FLORENCE

2

DÉESSE AUX PAVOTS ▶
DÉCOUVERTE DANS
LE SANCTUAIRE DE GAZI,
EN CRÈTE. MUSÉE
ARCHÉOLOGIQUE, HÉRAKLION.

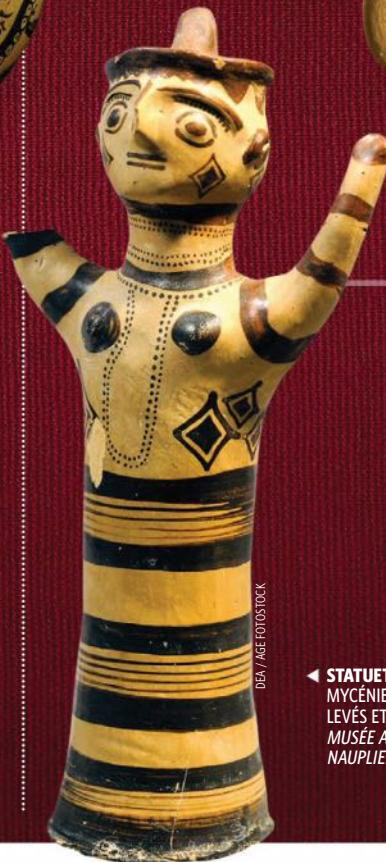


WHITE IMAGES / SCALA, FLORENCE



AGE/FOTOSTOCK

◀ CÉRAMIQUE
MYCÉNIENNE DÉCORÉE
D'ANIMAUX MARINS
(UN POISSON ET UNE
PIEUVRE) STYLISSÉS.



DEA / AGE/FOTOSTOCK

◀ STATUETTE FÉMININE
MYCÉNIENNE AVEC LES BRAS
LEVÉS ET UN CHAPEAU.
MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE,
NAUPLIE.

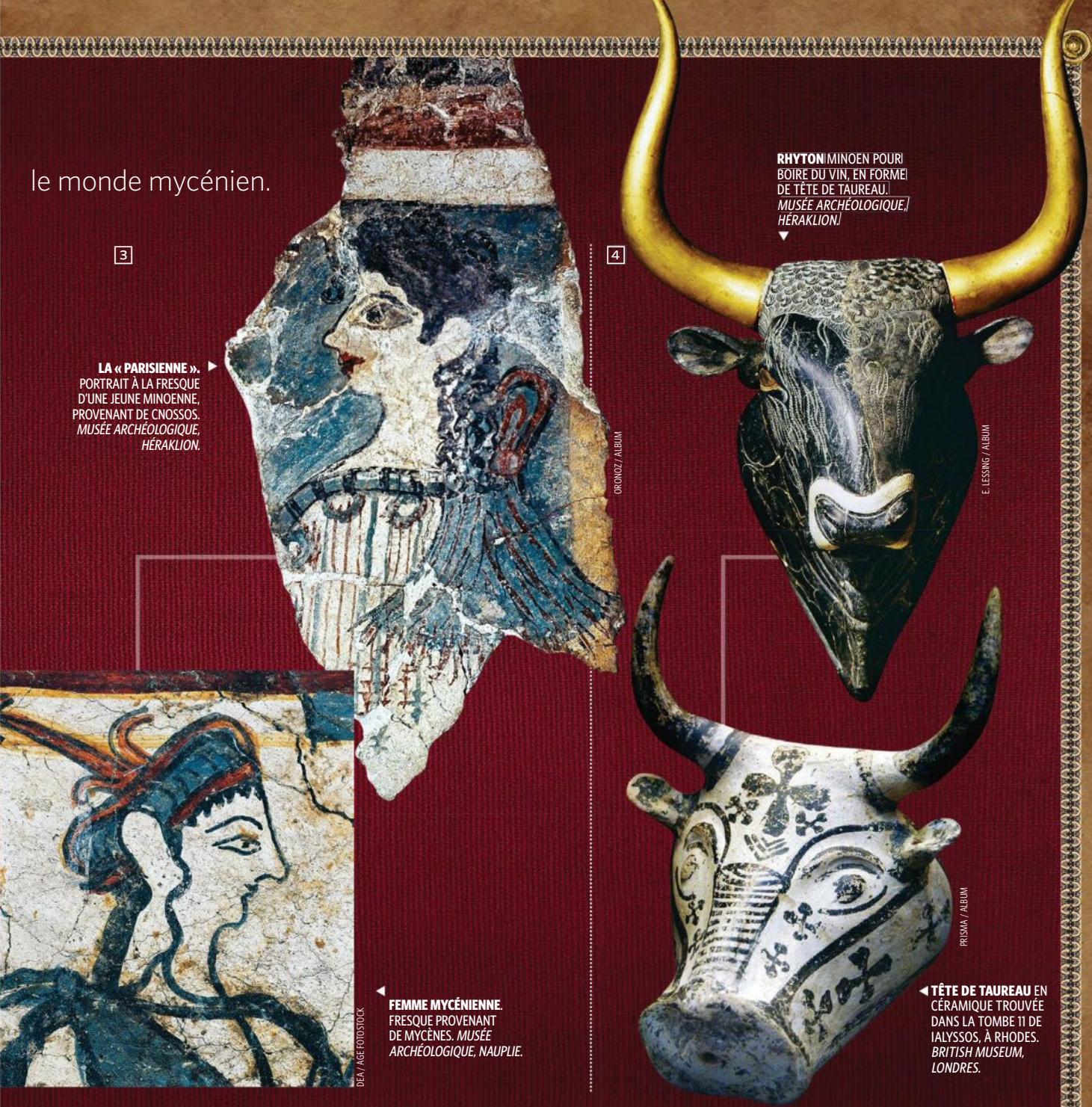
L'HÉRITAGE MINOEN

Les artistes crétois ont peint, taillé et sculpté des œuvres qui représentaient le monde naturel, des thèmes religieux et des symboles sacrés tels que le taureau et la double hache. L'art minoen était admiré partout en Égée et en Méditerranée orientale. L'un des endroits où son influence est la mieux attestée est la Grèce continentale, dans le Péloponnèse, où s'est développée la civilisation mycénienne, qui succédera à la Crète dans la domination de la Méditerranée à l'âge du bronze final.

1 Céramique au thème marin

À la fin du minoen récent (1570-1425 av. J.-C.) apparaît un style de décoration qui recouvre la surface du vase avec des créatures marines telles que les pieuvres, les poissons et les dauphins. Cette céramique a influencé la production mycénienne, qui adopta ces motifs, mais de façon moins réaliste.

le monde mycénien.



2 Figures votives

Le sanctuaire crétois de Gazi a livré des statuettes féminines en posture d'adoration, avec les bras levés et un diadème de pavots, identifiées comme une déesse du Sommeil ou de la Mort. Dans le monde mycénien, on trouve aussi des figurines dans la même position, mais plus stylisées.

3 Dames de la cour

Les Mycéniens ont hérité des Minoens l'art de la peinture à la fresque. Les thèmes sont très semblables, mais dans le cas mycénien apparaissent des scènes de guerre. Les représentations féminines en Crète sont délicates et élégantes ; à Mycènes, elles sont plus schématisées et exagérées.

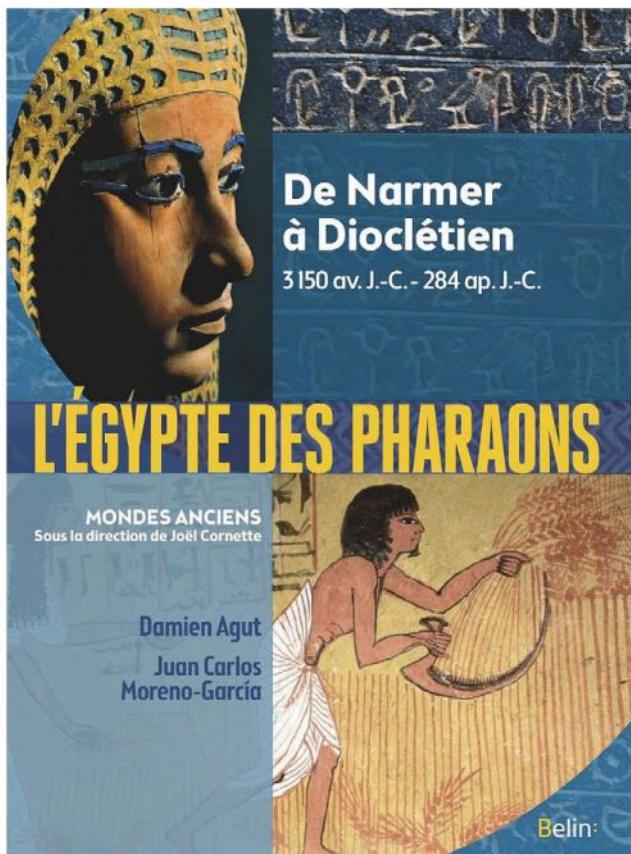
4 Le culte du taureau

En Crète, le taureau était un animal sacré, symbole de pouvoir et de fertilité. Il apparaît sur des peintures, dans l'orfèvrerie, sur des céramiques et des rhytons (récipients pour boire). De même, on retrouve ce thème à Mycènes et dans son aire d'influence, sur des céramiques et des bas-reliefs.

ÉGYPTE ANTIQUE

Derrière le masque des pharaons

Figée, la civilisation égyptienne ? Son exceptionnelle longévité pourrait le laisser croire. Or, pour Damien Agut, les permanences du pouvoir ne doivent pas masquer d'inévitables évolutions.



L'ÉGYPTE
DES PHARAONS.
DE NARMER
À DIOCLETIEN.

Damien Agut,
Juan Carlos
Moreno-García

Belin, 2016
848 p., 49 €

1 Les recherches de ces dernières décennies changent-elles notre regard sur l'Égypte ancienne ?

Très profondément. Ce renouvellement tient aux progrès de l'archéologie. Pas tant aux découvertes plus ou moins spectaculaires, clai-ronnées à intervalles réguliers, mais à la diffusion en Égypte des méthodes forgées sur d'autres terrains d'étude. L'archéologie des paysages, des plantes, des animaux, mais aussi des paysans et des nomades, qui jouèrent

un rôle essentiel dans les échanges « internationaux », permettent de pénétrer dans la profondeur de la société égyptienne. Cela contribue, par contrecoup, à relativiser le rôle joué par le pouvoir central, celui des pharaons.

2 Quels sont les éléments de permanence dans les plus de trois millénaires d'histoire que couvre votre livre ?

Si le pouvoir pharaonique fascine, c'est d'abord en raison de son apparence, qui semble immuable. Toutefois, avant d'invoquer la permanence d'une « idéologie pharaonique » que l'on peine à cerner, il convient d'invoquer des raisons pragmatiques pour expliquer ce maintien des formes du pouvoir. En reprenant les codes des dynasties précédentes, chaque nouvelle lignée royale captait à son profit la légitimité politique accumulée jusque-là. Les rois d'origine étrangère (Perses, Grecs et Romains) suivirent d'ailleurs le même chemin, en reprenant à leur compte les attributs du pouvoir pharaonique.

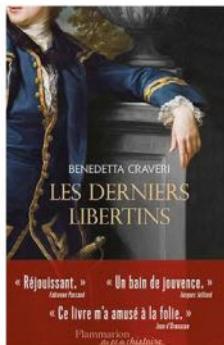
3 Ce pouvoir a-t-il malgré tout évolué ?

Comment pourrait-il en être autrement ? Les pharaons étaient plongés dans le temps ! N'oublions jamais que, lorsque nous évoquons

l'Égypte pharaonique, nous parlons d'une période qui couvre plus de trois millénaires, la durée qui sépare notre époque de la fin de l'âge du bronze. De fait, les pharaons de la fin du IV^e millénaire av. J.-C. exerçaient leur autorité sur un pays très différent de celui de leurs lointains successeurs du I^{er} millénaire av. J.-C. Alors que les premiers régnait sur un territoire très largement marécageux et sous-peuplé, les seconds, solidement installés dans le Delta, dominaient un État tourné vers la Méditerranée, royaume qui participait au grand commerce international organisé par les Phéniciens puis par les Grecs. Revenons un peu en arrière, et pensons aux pharaons du Nouvel Empire (1550-1069 av. J.-C.). Leur emprise s'étendait sur un territoire s'étirant du Soudan au Liban. Comment la réalité d'un tel pouvoir aurait-elle pu être la même que celle des pharaons de la fin du néolithique ? Ainsi, pour répondre à votre question, oui, le pouvoir pharaonique a connu plusieurs mues successives, transformations dont chacun des 16 chapitres qui composent l'ouvrage rend compte. Derrière le masque d'or de Toutankhamon souffle le vent de l'histoire !

PROPOS REÇUEILLIS PAR
JEAN-MARC BASTIÈRE

Les libertins, derniers esprits forts



LES DERNIERS LIBERTINS

Benedetta Craveri
Flammarion, 2016,
672 p., 26 €

Libertin, libertine ? Le mot pose problème. Pas vraiment polysémique, mais évolutif. On y recourt peu aujourd’hui, et on lui préfère, juste pour les femmes, coquine. La charge sexuelle a fini par l’emporter. Dans la France moderne, les libertins étaient des esprits forts, irréligieux, voire athées. Au siècle des Lumières, le libertin est un noble qui vit détaché des normes morales et sociales courantes. Casanova n’est pas vraiment un libertin ; Biron, Narbonne, les deux Séguir, Vaudreuil, Brissac, Boufflers, si.

Benedetta Craveri, universitaire italienne spécialiste du XVIII^e siècle français, connaît son affaire, avec une érudition presque débordeante. Son essai échappe aux facilités du livre à tiroirs. Son sujet l’y aide, car « ses » sept libertins se connaissent, se croisent, partagent amours, voyages, goûts et préjugés. Un précieux cahier d’illustrations nous les rend plus vivants encore.

Ces derniers libertins sont heureux de vivre dans l’instant, mais ne dédaignent pas l’aventure. Leur esprit de caste les incite à se montrer braves en toutes

circonstances. Ils mettront du temps à comprendre qu’ils incarnent un art de vivre menacé. Politiquement parlant, ils vivent de chimères. L’angoisomanie, leur fascination pour les États-Unis naissants, les empêchent de voir venir le grand séisme. Après 1789, Boufflers et Vaudreuil émigreront à temps, ce qui ne fut pas le cas de Brissac, qui périra lynché. Biron, qui avait cru habile de massacer les Vendéens, monta à l’échafaud. Les Séguir, Narbonne, Boufflers choisirent de servir Napoléon. Ils survécurent ainsi. ■

JEAN-JOËL BRÉGEON

ET AUSSI...



BILAN DE L'HISTOIRE
René Grousset
Desclée de Brouwer,
2016, 392 p., 20,90 €



LA MER ET LA FRANCE. QUAND LES BOURBONS VOULAIENT DOMINER LES OCÉANS
Olivier Chaline
Flammarion, 2016, 558 p., 25 €

L'AUTEUR D'UNE CÉLÈBRE *Histoire des croisades* nous a légué aussi une précieuse réflexion sur sa discipline écrite au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Cette sorte de « Discours sur l’histoire universelle » nous parle de l’Europe comme de l’Asie.

LA FRANCE, PAYS TERRIEN, fut aussi, au temps des Bourbons, un royaume maritime. C’est cette histoire des Français « vassaux de Neptune » que conte Olivier Chaline. Celle aussi des sans-grade, ces équipages de la pêche, du commerce et de la guerre.

PLEIN FEU SUR L'ANNÉE 1917

TOUTES LES ANNÉES NE SE VALENT PAS. Et s’il y a des années blanches, ou presque, d’autres sont décisives. Ainsi en est-il de 1917, à laquelle nous avons consacré un précédent dossier. Dans un ouvrage efficace et haletant, illustré avec élégance, Jean-Christophe Buisson évoque cette année cardinale durant laquelle eurent lieu deux révoltes en Russie, la première intervention militaire des États-Unis en Europe, mais aussi la déclaration Balfour, l’émergence du mouvement dada, le premier disque de jazz, l’épopée

de Lawrence d’Arabie, les apparitions de la Vierge à Fatima...

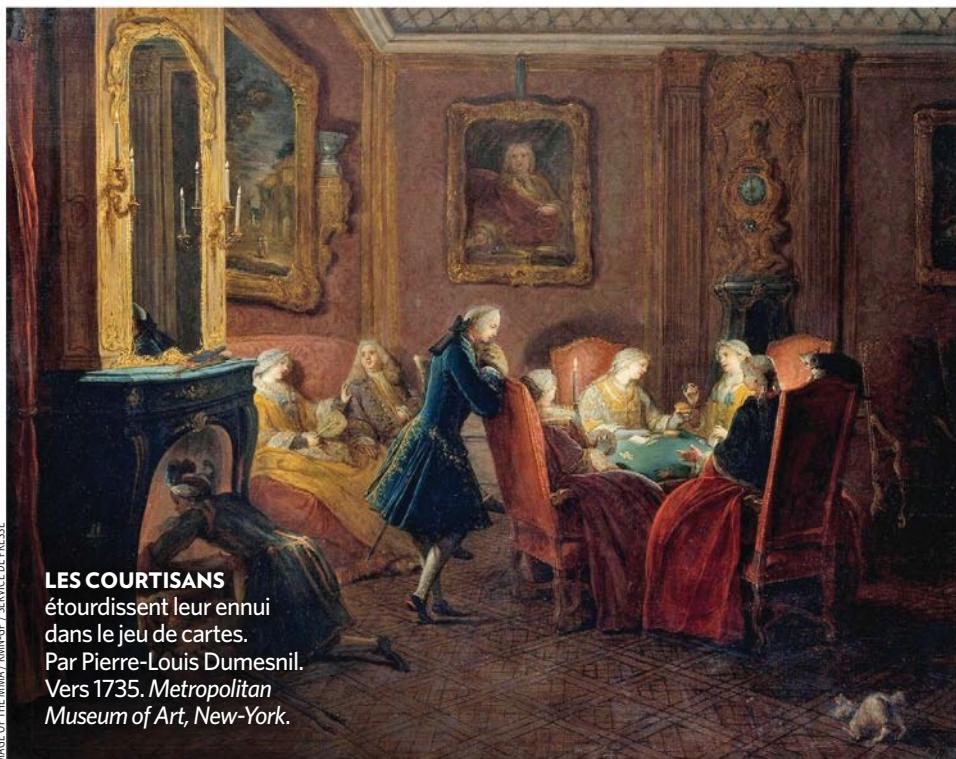


1917, L'ANNÉE QUI A CHANGÉ LE MONDE
Jean-Christophe Buisson
Perrin, 2016, 320 p., 24,90 €

ANCIEN RÉGIME

Quand le roi faisait danser Versailles

Opéras, bals, feux d'artifice, tables de jeu... De Louis XIV à Louis XVI, la cour de Versailles ne s'est pas ennuyée. Une fête permanente, dont la futilité cache un dessein politique assumé.



On faisait la fête à Versailles ! Falait-il divertir pour mieux régner ? Louis XIV le pensait, lui qui voulait étonner et émerveiller la cour, mais également le royaume et l'Europe. Cela participait de l'art de gouverner, comme il le relate dans ses *Mémoires pour l'instruction du dauphin*. Et l'imagination ne connaissait point de limites : comédies, opéras, concerts, feux, illuminations, danses, mascarades,

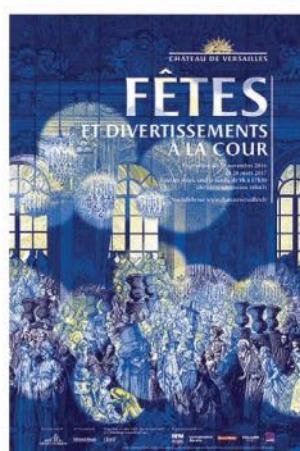
jeux d'argent, carrousels et bien sûr la chasse... L'exposition organisée au château de Versailles donne à voir ce foisonnement durant un siècle, au cours des trois règnes qui s'étendent de 1661 à la Révolution, à travers de grands visuels, des mises en scène immersives ou des images 3D. Elle s'appuie sur les dernières recherches menées par les historiens, mais aussi par des archivistes, des conservateurs, des musiciens, des spécialistes

de jeux anciens (lansquenet, escarpolette, jeu de bague...): comment jouait-on au reversi, comment dansait-on la gavotte ou la contredanse ?

Plaisirs contraints

L'exposition privilégie le ressenti du courtisan, qui devait faire preuve d'excellence et de maîtrise de soi, et tente de répondre à deux questions. Le divertissement a-t-il correspondu à un dessein politique fixé par Louis XIV ? Oui, sans

doute, si l'on considère que la France devint un modèle en ce domaine dans toute l'Europe, même si cette force d'attraction s'est amenuisée à la fin de l'Ancien Régime. Et s'amusait-on à la cour ? Pas toujours : entre passion et obligation, désir de faveurs et crainte de l'im-pair, ces « plaisirs qui guérisse l'ennui », aux coûts exorbitants, étaient également une affaire sérieuse. Pour Béatrix Saule, commissaire générale de l'exposition, l'ambition du projet est de faire comprendre « l'enjeu politique, moral et social » de ces divertissements. ■



Fêtes et divertissements à la cour

LIEU Château de Versailles
WEB www.chateauversailles.fr
DATE Jusqu'au 26 mars

NOUVELLE
APPLICATION



Fotolia

Le Monde
DES RELIGIONS

Portez un regard éclairé sur les religions avec l'application Le Monde des Religions

- Lisez Le Monde des Religions sur votre smartphone ou votre tablette **et même lors de vos déplacements, en mode hors connexion**
- Feuillez l'intégralité du magazine en avant-première **et profitez d'un grand confort de lecture en adaptant la taille du texte à votre convenance**
- Retrouvez tous les anciens numéros et les hors-séries thématiques du Monde des Religions
- Avantages abonnés. **Avec un seul abonnement, lisez votre magazine en version papier et accédez aux articles gratuits et payants depuis votre ordinateur, votre smartphone et votre tablette**

Comment télécharger l'application Le Monde des Religions en quelques clics ?

1. Rendez-vous dans le store de votre smartphone ou de votre tablette
2. Saisissez le mot-clé « Le Monde des Religions » dans la barre de recherche
3. Sélectionnez l'application Le Monde des Religions puis appuyez sur « Installer »
4. Appuyez ensuite sur « Ouvrir »
5. Si vous êtes abonné, connectez-vous dans l'application ou bien activez votre compte



ANTIQUITÉ - ÉPOQUE CONTEMPORAINE

L'Afrique hors des sentiers battus

Revenant sur les clichés qui courrent sur ce continent encore méconnu, le Quai Branly démontre que l'Afrique engagea très tôt, et loin de ses côtes, des échanges intenses avec le reste du monde.

Contrairement à une idée reçue, les Africains n'ont jamais vécu isolés. Les échanges à l'intérieur et vers l'extérieur du continent ont commencé il y a des millénaires, avant l'arrivée des premiers Portugais sur les côtes au XV^e siècle. Routes fluviales, chemins de fer, pistes, voies maritimes...

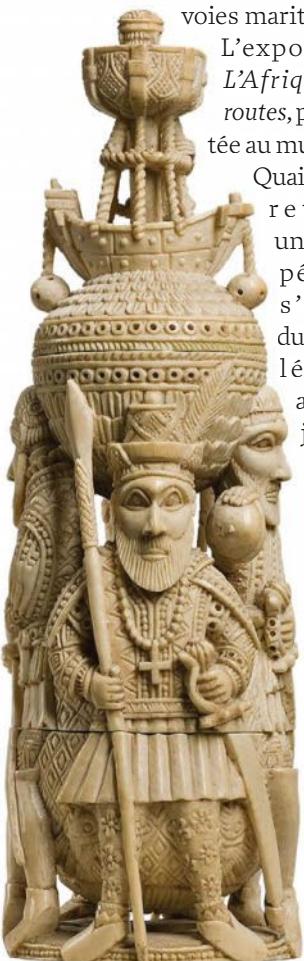
L'exposition *L'Afrique des routes*, présentée au musée du Quai Branly, retrace une épopée qui s'étend du V^e millénaire av. J.-C. jusqu'à

nos jours. « Nous avons voulu mettre en lumière la circulation des cultures africaines au fil de l'histoire », expliquent Gaëlle Beaujean, commissaire de l'exposition, et Catherine Coquery-Vidrovitch, conseillère scientifique. Elles utilisent pour cela les objets qui témoignent de ces échanges incessants : plus de 300 sculptures en bois ou en ivoire, des pièces d'orfèvrerie, des peintures racontent un continent riche, dynamique, engagé dans les mouvements mondiaux. Ainsi l'ivoire, dont l'essentiel provient d'Afrique et non d'Inde, comme on le pense souvent, était déjà vendu à Rome, durant l'Antiquité, et dans l'Europe médiévale. En pirogue, à pied, à cheval, à dos de dromadaire, les hommes voyageaient, échangeaient de l'or contre du sel, payaient d'autres marchandises en cauris, ces coquillages des Maldives utilisés comme monnaie d'échange, ou avec des perles en pâte de verre provenant du Moyen-Orient. De même, des

porcelaines chinoises jonchent littéralement la côte de l'océan Indien, tant elles étaient utilisées comme objet de transaction avec les Africains... L'exposition, qui ne prétend pas à l'exhaustivité, suit également les routes des esclaves, les routes spirituelles et religieuses, les routes coloniales bien sûr, ou – encore plus inattendu – les routes esthétiques, comme le montrent les poteaux funéraires en bois sculptés en l'honneur des défunt, qui relient l'Afrique orientale à



◀ **MASQUE CIMIER**
EN FORME D'oiseau, PORTANT
DEUX PETITS OISEAUX,
DEUX FEMMES ET UN HOMME.
BOIS POLYCHROMÉ. GUINÉE.
MUSÉE DU QUAI BRANLY, PARIS.



◀ **SALIÈRE ENIVOIRE** FIGURANT QUATRE SOLDATS PORTUGAIS ET UNE CARAVELLE. ROYAUME DU BÉNIN, NIGÉRIA. MUSÉE DU QUAI BRANLY, PARIS.

certaines cultures de l'océan Indien. Cette profusion rend un bel hommage à la riche histoire de ce continent. ■

L'Afrique des routes

LIEU Musée du Quai Branly
WEB www.quai Branly.fr
DATE Jusqu'au 12 novembre

CROISIÈRE DE MOSCOU À SAINT-PÉTERSBOURG

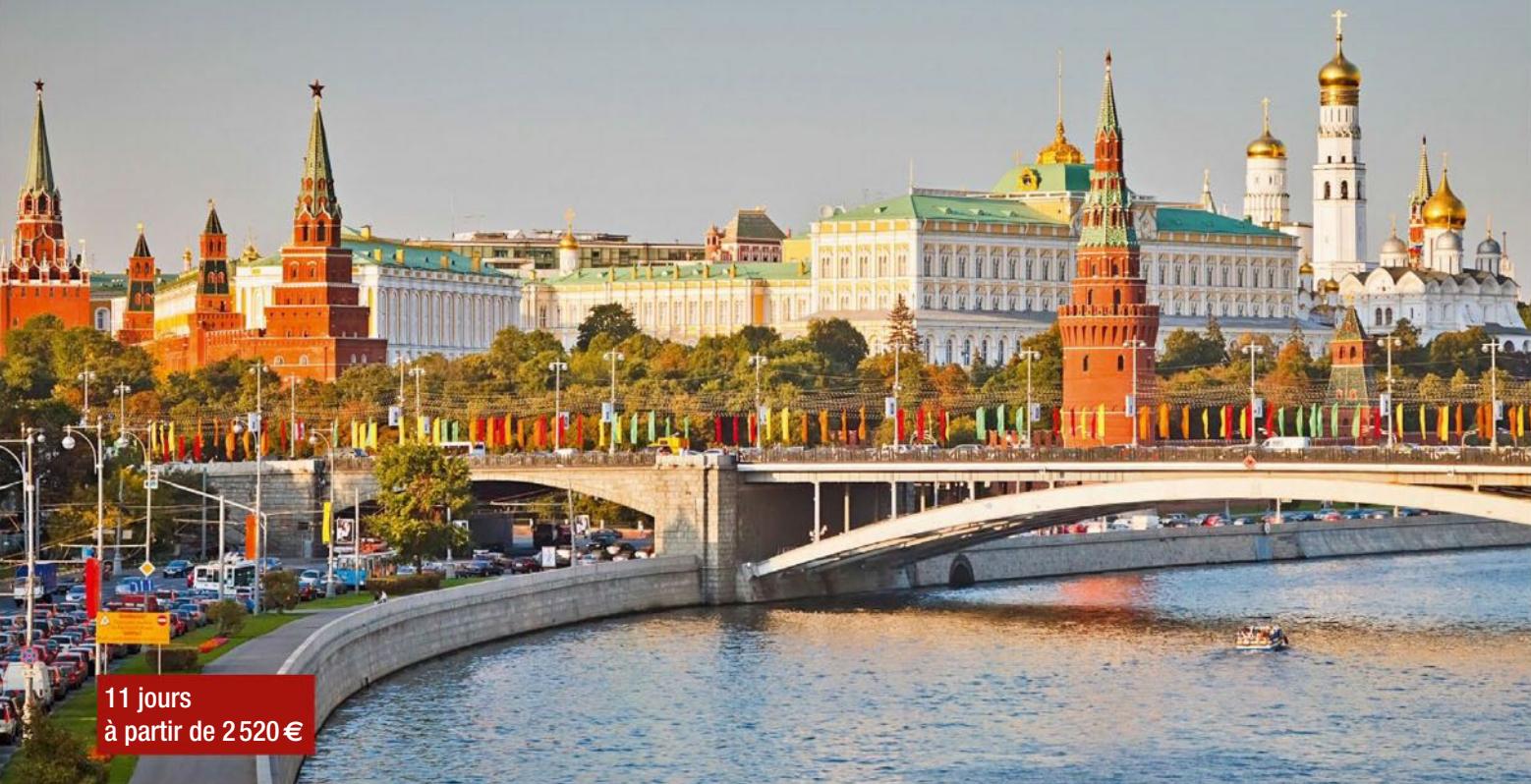


En partenariat avec

Le Monde L'Obs Télérama

Du 3 au 13 juillet 2017

Naviguez à travers la grande Russie,
un pays au cœur de l'histoire et de l'actualité.



11 jours
à partir de 2520 €

VOYAGEZ EN COMPAGNIE DE

• Nicolas WERTH

Historien, spécialiste de l'Union soviétique et directeur de recherche au CNRS, il a été attaché culturel auprès de l'ambassade de France à Moscou.

• Alain FRACHON

Entré au quotidien *Le Monde* comme correspondant, il a été chef du service étranger, rédacteur en chef puis directeur de la rédaction ; il est aujourd'hui éditorialiste de politique étrangère.

• Jean-Claude GUILLEBAUD

Ancien journaliste au *Monde*, éditeur et écrivain, aujourd'hui chroniqueur à *La Vie* et à *L'Obs*.

LES PRINCIPAUX LIEUX VISITÉS

Moscou – Ouglitch – Goritsy – L'île de Kiji – Saint-Pétersbourg
Des extensions avant et après le voyage vous sont également proposées à Kiev, à Souzdal et Iaroslav ou encore dans l'archipel des Solovki. Demandez vite votre brochure gratuite !

Demandez la documentation gratuite

par téléphone au 01 83 96 83 43

par mail à : croisiere-la-vie@rivagesdumonde.fr

par courrier, en retournant le bon ci-dessous, à :

Rivages du Monde - 19, rue du Quatre-Septembre - 75002 Paris



Nom.....

Prénom.....

Adresse.....

Code postal | | | | |

Ville.....

Tél. | | | | | | | | | |

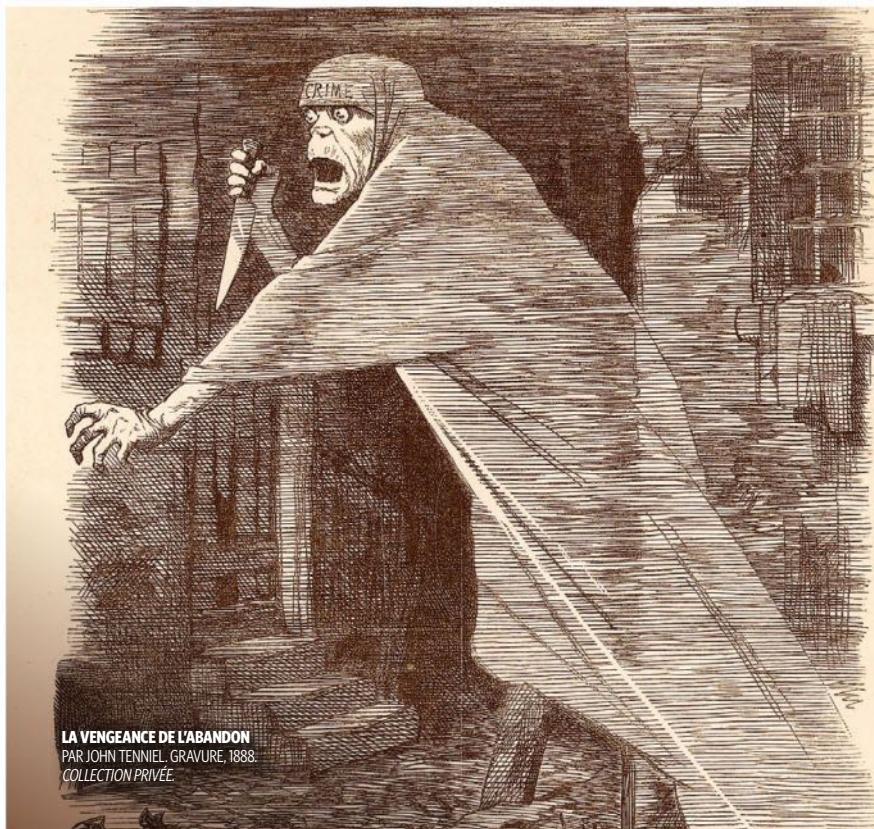
HICL_25

Courriel@.....

Je désire recevoir gratuitement, sans engagement, la documentation détaillée de la croisière de Moscou à St-Pétersbourg, proposée par *La Vie* du 3 au 13 juillet 2017. Je joins les adresses de mes amis intéressés sur papier libre.

Conformément à la loi informatique et liberté du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification de vos données vous concernant.

Dans le prochain numéro



JACK L'ÉVENTREUR, LE CRIME SANS VISAGE

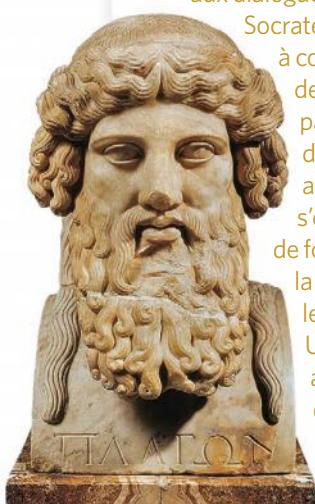
À LA FIN DU XIX^E SIÈCLE,

Londres est la plus grande ville de l'Occident. C'est pourtant là, dans le quartier populaire de l'East End, près de Whitechapel, qu'une série de crimes atroces commis en 1888 contre des prostituées va tout d'un coup lever le voile sur l'envers obscur de la société britannique. La police s'empare de l'affaire, tandis qu'une lettre parvient à la presse, signée d'un certain Jack l'Éventreur...

LOOK AND LEARN / BRIDGEMAN / ACI

LES SOPHISTES OU L'ART DE LA POLITIQUE EN GRÈCE

ILS SE NOMMENT Protagoras, Gorgias ou encore Critias. Des noms servant de titres aux dialogues de Platon, dont le maître Socrate s'acharna pourtant à combattre les méthodes de ces techniciens de la parole. Brillants professeurs de la Grèce du v^e siècle av. J.-C., les sophistes s'enorgueillissaient de former, contre rétribution, la jeunesse dorée dans tous les domaines du savoir. Une méthode qui leur valut autant de critiques que d'admiration.



BUSTE DE PLATON. MUSÉES DU CAPITOLE, ROME

DEA / ALBUM

Les élections à Pompéi

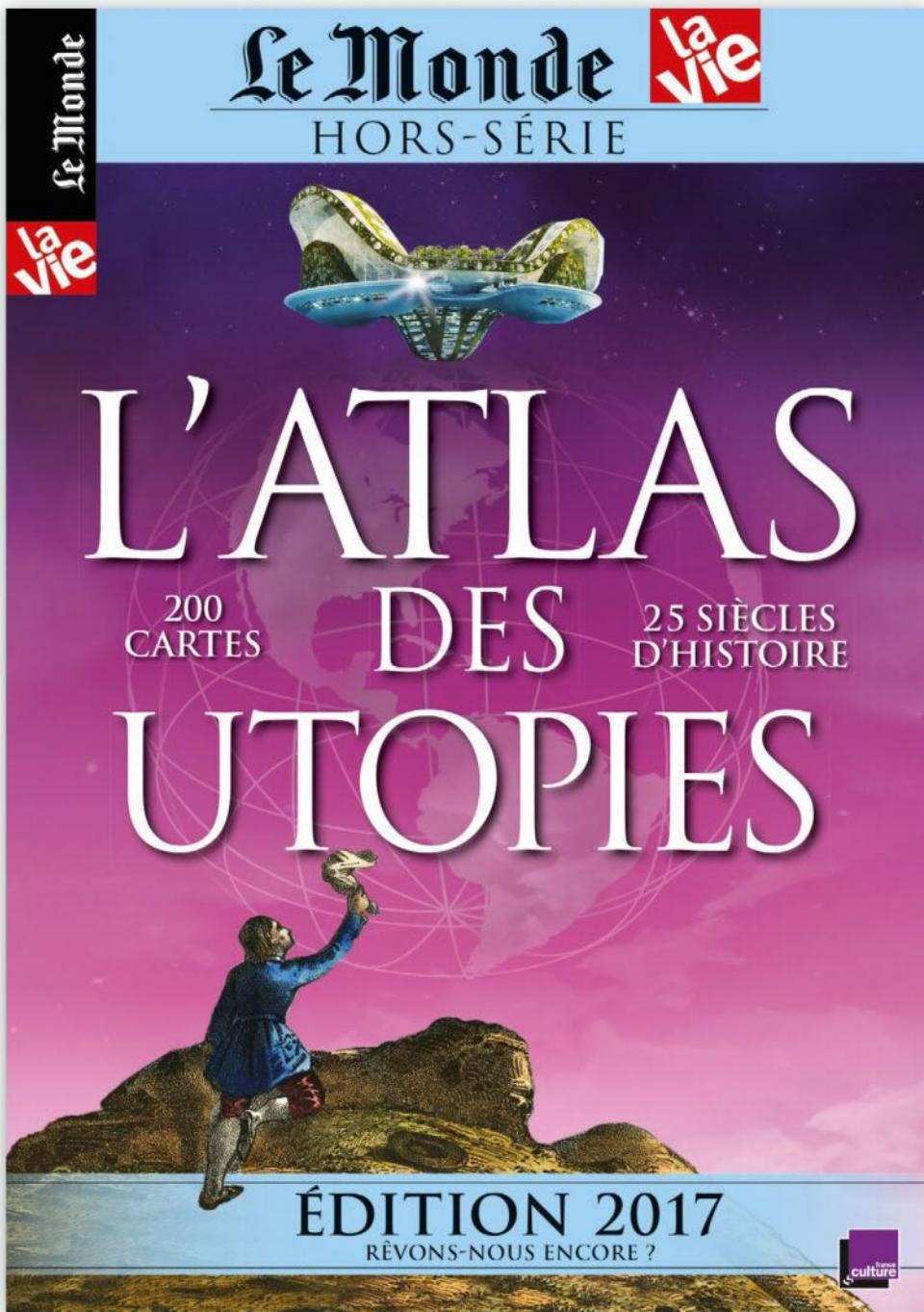
C'est l'une des caractéristiques de la cité de Campanie : en ensevelissant Pompéi sous ses cendres, le Vésuve a préservé sur les murs les traces d'affiches peintes de la campagne électorale qui venait d'avoir lieu. Un témoignage rare de la vie politique romaine au quotidien.

Les croisades vues par les Arabes

Partis d'Occident pour reprendre la Terre sainte, les premiers croisés arrivent en Syrie en 1098. Dans le monde musulman, l'écho de cette conquête est considérable. Ce qui est perçu comme une invasion nourrira l'image durable d'un Occident menaçant et barbare.

Le canal des pharaons

Au VII^e siècle av. J.-C., alors que son pays perd de son influence internationale, le pharaon Néchao II fait construire un canal permettant de détourner à son profit une partie du commerce venant d'Arabie. Un gigantesque ouvrage, qui était encore utilisé au VIII^e siècle apr. J.-C.



La Révolution française, l'école pour tous, les premiers pas sur la Lune... Entre les utopies historiques qui ont fait avancer le monde en passant par les utopies modernes (éradiquer la faim, accéder à l'égalité hommes-femmes, etc.), sans oublier celles à venir (pacifier le monde, coloniser Mars, sauver la planète, etc.), l'humanité a de tout temps trouvé les ressources et le courage d'être utopique.

Avec ses 200 cartes originales et l'analyse des meilleurs experts, cette dernière édition interroge au mieux l'actualité.

Un raccourci de la destinée humaine en ce qu'elle a de beau, de tragique et d'enthousiasmant.

L'ATLAS DES UTOPIES

Un hors-série **Le Monde la vie**

188 pages - 12 €

Chez votre marchand de journaux
et sur Lemonde.fr/boutique



Depuis 150 ans, nous aidons les jeunes en difficulté à redessiner leur trajectoire.

Faites un don sur apprentis-auteuil.org

LA CONFIANCE PEUT SAUVER L'AVENIR

150^e
DEPUIS
ANS

